

ALFRED GILDER

300 *expressions*

bien françaises

*pour épater
la galerie*

Revenons à nos moutons

Une recette de bonne femme

Remettre aux calendes grecques

Payer rubis sur l'ongle



omnibus

Du même auteur

Ecrire sans fautes, sans faute !, Glyphe, 2019

Les 300 Plus Belles Fautes... à ne pas faire et autres extravagances à éviter, préface de Christophe Barbier, Omnibus, 2018 ; Points Seuil, 2019

Le Joueur de mots, dico du français amusant, Glyphe, 2018

101 Citations qui ont fait l'histoire de France, préface de Jean-Joseph Julaud, Glyphe, 2017

Le Nouveau Bêtisier de la République, deuxième édition, Glyphe, 2016

500 Mots rigolos, deuxième édition, Glyphe, 2015

Petit Dictionnaire franglais-français, First, 2014

Oui, l'économie en français, c'est plus clair !, préface d'Abdou Diouf, secrétaire général de la Francophonie, France-Empire, 2013

Anthologie des jeux avec les mots, préface d'Anne Roumanoff, postface de Claude Hagège, Le Cherche midi, 2009

Le Français administratif, écrire pour être lu, préface de Claude Hagège, postface d'Yves Berger, deuxième édition, Glyphe, 2006

Alerte francophone, essai sur une langue universelle, préface de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge, Editions Arnaud Franel, 2004

En vrai français dans le texte, dictionnaire franglais-français, Le Cherche midi, 1999

Des mairies et des hommes, préface de Jacques Chirac, président de la République, Le Cherche midi, 1999

Et si l'on parlait français, essai sur une langue universelle, préface de Claude Hagège, Le Cherche midi, 1993

Alfred Gilder

300 EXPRESSIONS
BIEN FRANÇAISES
POUR ÉPATER
LA GALERIE

omnibus

*A Jean-François Merle,
mon estimé censeur, « solide et salubre »,
que la justesse anime et que la science éclaire.*

Pour les locutions, il [le docteur Cottard] était insatiable de renseignements, car leur supposant parfois un sens plus précis qu'elles n'ont, il eût désiré savoir ce qu'on voulait dire exactement par celles qu'il entendait le plus souvent employer : la beauté du diable, du sang bleu, une vie de bâtons de chaise, le quart d'heure de Rabelais, être le prince des élégances, donner carte blanche, être réduit à quia, etc., et dans quels cas déterminés il pouvait à son tour les faire figurer dans ses propos. A leur défaut il plaçait des jeux de mots qu'il avait appris.

Marcel PROUST, *Du côté de chez Swann*

Un éventail d'images

Wack entra dans la chambre en portant le café
disant Les chiens ont mangé la boue,
je n'avais jamais entendu l'expression.

Claude SIMON, *La Route des Flandres*

Si les mots ont une étymologie, ils ont aussi une histoire faite d'une création continue d'imprévisibles nouveautés. Elles naissent, vivent, s'éteignent, ou réapparaissent telles des rivières résurgentes. Comme l'histoire des hommes, celle des expressions est longue, mouvementée, tantôt chaotique, tantôt inattendue, inépuisable aussi. Comme elle, la saga des locutions figurées fluctue d'âge en âge. D'où leurs glissements de sens, qui vont jusqu'à méconnaître leur origine, dénaturer leur contenu, réduire ou élargir leur portée. Transmis de génération en génération, de livre en dictionnaire, de lexique en glossaire, ce trésor intellectuel subit au passage toutes sortes de modifications. C'est inévitable. Cet héritage des siècles contient une bonne part de la sagesse de notre vieux pays, de sa déraison aussi. Ce legs ancestral immuable et changeant à la fois, les Français l'aiment : le succès depuis 1978 de *La Puce à l'oreille, anthologie des expressions imagées avec leur origine*, de Claude Duneton, le prouve.

Nous honorons ici un choix d'expressions qui, pour en employer une, ne sont pas piquées des vers. L'engouement pour les métaphores issues du passé lointain ou récent de notre langue s'explique. Les images pittoresques, ingénieuses, frappent davantage que le vocabulaire ordinaire ou des explications plates. Elles passent à la postérité parce qu'elles parlent au cœur, mobilisent notre entendement, s'accrochent pour de bon à notre mémoire.

Cette histoire immatérielle vaut d'être contée. Elle est naturelle autant que logique. Car, pour raisonner, décrire, convaincre, épater, flatter, critiquer, railler, on recourt à des images fortes, vivaces, croustillantes – pour tout dire : éloquentes. Habiller une idée d'atours la rend plus séduisante. Il y faut des formules frappantes, des comparaisons originales, des références saisissantes, puisées dans la mythologie, la Bible, l'Antiquité, la littérature, la vie quotidienne ou le monde animal, le tout rangé dans divers tiroirs : vieilleries indémodables, trouvailles modernes, parler châtié, populaire, argotique.

Allons-y !

Animaleries pas bêtes

Une encyclopédie en dix volumes ne suffirait pas à répertorier, expliquer et commenter toutes les expressions figurées que le monde animal a générées, certaines espèces en alimentant à elles seules des dizaines. Rien que pour *chat*, on en recense au moins quarante-deux ! D'*anguille sous roche* à *brebis galeuse*, du *drôle de zèbre* au *mariage de la carpe et du lapin* (quelle drôle d'idée !), en passant par *ours mal léché* ou *fièvre de cheval*, on a l'embarras du choix. Ajoutons-y les verbes : *abêtir*, *brailler*, *chevroter*, *cochonner*, *cornaquer*, *dindonner*, *grenouiller*, *moutonner*, *papillonner*, *piailler*, *seriner*, *serpenter*, *singer*... Que de comparaisons, de métaphores, d'adages aussi !

Allons plus loin. Quand les hommes voulurent caractériser en bien ou en mal leurs semblables, les bêtes s'imposèrent à leur esprit, et ce d'autant plus qu'on vivait à la campagne au contact des animaux, lesquels fournissaient des modèles. Madame de Sévigné disait qu'untel est « éveillé comme une portée de souris », et La Fontaine qu'il se servait des animaux pour instruire les hommes – il les respectait tant que leur nom porte une majuscule. Friedrich Nietzsche, lui, ironisait : « Les singes sont trop bons pour que l'homme en descende. » A contrario, Bertolt Brecht affirmait : « L'homme est bon, mais le veau est meilleur. » Au reste, les humains étaient si fascinés par leurs rivaux dans l'ordre des espèces vivantes qu'ils inventèrent, fantasmagorie

aidant, des bestioles plus vraies que nature pour alimenter de belles histoires : sphinx, licorne, minotaure, mandragore ou dragon.




Revenir ou retourner à ses moutons

Cela signifie « revenir à son sujet, reprendre le fil d'une conversation, d'un discours interrompu ».

L'expression provient de *La Farce de maître Pathelin*, pièce anonyme, savoureuse et hilarante écrite vers 1425, qui n'a cessé d'être jouée depuis.

De quoi est-il question dans cette comédie ? A l'acte III, scène 3, sont confrontés chez le juge le plaignant – un drapier –, l'accusé – un berger –, assisté de son avocat nommé Pathelin. L'objet du litige : les moutons du drapier donnés en garde au berger, qui les a mangés. Le rusé Pathelin parvient à brouiller l'esprit du drapier et le juge ne sait plus de quoi il retourne. Aussi le magistrat s'efforce-t-il tant bien que mal de reprendre la maîtrise du débat et d'y voir clair en ramenant les plaideurs à leur affaire. Il s'écrie : « Silence ! Par le diable, vous vous bavardez ! Ne pouvez-vous donc pas revenir à votre propos, sans retenir la cour avec de tels bavardages ? [...] Allons, revenons à ces moutons ; que leur est-il arrivé ?¹ »

« Beaux pasteurs ! paisez vos ouailles en paix ; et revenons à nos moutons », conseille Voltaire dans ses *Honnêtetés littéraires*. Et Denis de Saint-Pavin écrit à Madame de Sévigné : « Laissons en repos les Bretons / Et revenons à nos moutons. »

 A la fin de la pièce, le berger refuse à son tour de payer l'avocat, ce qui illustre deux locutions proverbiales : « l'arroseur arrosé » et « à

trompeur, trompeur et demi ».


Peigner la girafe

C'est « faire ainsi un travail inutile nécessitant une opération longue et oiseuse », par référence au cou démesuré de la girafe. C'est donc « ne rien faire d'efficace » ou « ne rien faire du tout », pour être poli, et, pour prendre deux autres expressions opposées mais curieusement de même sens : glander et ne rien glander. Par extension de sens, c'est « se la couler douce ».

L'origine de la métaphore zoologique serait la suivante : avant d'être exhibée au Jardin des Plantes en 1827, la girafe Zarafa² offerte par Mehmet Ali à Charles X fut, depuis son départ d'Egypte, accompagnée par un soigneur chargé de la peigner pour qu'elle ait belle allure à son arrivée en France. D'où le reproche qui lui fut adressé de n'avoir rien à faire.

On disait souvent « faire ça, ou peigner la girafe » pour « ne rien faire ».

« En plus de mon turbin de présentateur, je devrai peigner la girafe et passer les défenses d'éléphant au Miror », trouve-t-on opportunément dans *En peignant la girafe* de San-Antonio. Et de Léo Malet, dans *Le Paletot sans manches* : « Transformez-vous en quêteuse quelconque pour ne pas l'effaroucher, et allez chez lui. [...] C'est un peu comme si je vous demandais de peigner la girafe, mais on ne sait jamais. »

 Dans *Vercoquin et le Plancton*, Boris Vian donne à l'expression le sens de « se masturber » : « Emmanuel avait tellement peigné la girafe, ce matin-là, que la pauvre bête en était morte. »

Bête comme un âne

C'est-à-dire « aussi stupide que buté ». Avec « âne bête », « bonnet d'âne », « pont aux ânes » ou « il y a plus d'un âne qui s'appelle Martin », voilà la plus bête, la plus inexacte, la plus calomnieuse des expressions. Elle fait montre depuis des temps immémoriaux d'un mépris sidérant pour cette autre noble et belle conquête de l'homme, et devrait valoir des coups de bâton à celui qui l'emploie.

La Fontaine rappelle le préjugé dans « Les animaux malades de la peste » en désignant la victime innocente : « A ces mots, on cria haro sur le baudet. » Or, cet animal n'est ni bête, comme on le prétend, ni méchant au point de justifier une autre expression, « le coup de pied de l'âne », une attaque imprévue et vicieuse. Au reste, les Romains eussent été mieux inspirés de ne pas inventer l'adage *Asinus asinum fricat* (« Un âne frotte l'autre ») pour signifier que les imbéciles se congratulent – alors que les ânes se frottent l'un contre l'autre pour apaiser leurs démangeaisons, rappelle le linguiste Maurice Rat. Mais déjà du temps des Romains, Plaute se défoulait avec force sarcasmes dans l'*Asinaire*, sa « comédie des ânes ».

Au vrai, ce quadrupède si mignon, si doux, si gentil, si affectueux, si serviable, si utile à l'homme, est un animal intelligent, réfléchi, autant que son grand cousin, le cheval, et malin, d'où « faire l'âne pour avoir du foin » (faire l'imbécile pour obtenir ce que l'on souhaite). Certes, cette bête de somme est opiniâtre, têtue, récalcitrante, indécise, mais l'homme ne l'est-il pas à ses heures ? Si l'âne refuse d'avancer, c'est qu'il appréhende un obstacle. S'il s'obstine, c'est qu'il subodore une menace. S'il gueule (... comme un âne), c'est pour se plaindre ou réclamer quelque chose. S'il hésite, tel l'âne de Buridan, son irrésolution ressemble à celle de l'homme. Et s'il ne veut pas obéir, c'est qu'il n'a pas envie : et nous donc ?

Dès lors, l'expression appropriée devrait être : « aussi bête que l'expression "bête comme un âne" ».

Acheter chat en poche

C'est « **acquérir une chose sans l'avoir vue ou examinée** » ; au figuré : gober un argument, ou prendre un conjoint sans pleine connaissance de cause (c'est si fréquent !).

Regnard, dans *Le Bal, comédie en un acte et en vers* :

*Oh ! cousin, n'allez pas acheter chat en poche.
Pour savoir si la belle est droite ou de travers,
Faites-la visiter avant par des experts.*

Attacher le grelot

Expression désuète mais utile signifiant « entreprendre ou achever une action difficile ou dangereuse ».

Elle doit sa fortune à La Fontaine dans « Conseil tenu par les Rats » quand le doyen de l'assemblée des rats propose d'attacher un grelot au cou du chat Rodilard afin de l'entendre arriver. « La difficulté, dit notre fabuliste, fut d'attacher le grelot »... sauf qu'il ne se trouva aucun courageux pour le faire.

La Fontaine a, comme souvent, repris une fable d'Esopé, « Le conseil des rats » :

Le Chat étant des Rats l'adversaire implacable,

*Pour s'en donner de garde un d'entre eux proposa
De lui mettre un grelot au cou : nul ne l'osa.
De quoi sert un conseil qui n'est point praticable ?*

Au ^{xiv}^e siècle, Eustache Deschamps reprend le thème dans sa plaisante ballade « Fable du chat et des souris », où l'on trouve en refrain : « Qui pendra la sonnette au chat ? »

🐾 Les Anglais disent la même chose : *To bell the cat* ; les Allemands aussi : *Der Katze die Schelle umhängen* ; les Espagnols idem : *Poner el cascabel al gato*.

Ferrer la mule

C'est-à-dire « faire des profits illicites sur les marchandises qu'on achète pour le compte d'un tiers et les lui faire payer beaucoup plus cher qu'elles n'ont été vendues ».

Cette métaphore animalière désuète remonte au ^{xv}^e siècle. Elle viendrait du temps où le ferrement de la mule était un moyen habile de compter à son maître une somme supérieure à la dépense. Le *Dictionnaire universel de la langue française* de C.-M. Gattel, datant de 1884, expliquait que l'origine la plus authentique de ce proverbe pourrait être la suivante : « Au temps où les conseillers du Parlement de Paris allaient au palais, montés sur des mules, les laquais jouaient pendant la séance et, pour se procurer quelque argent, ils en demandaient à leurs maîtres sous prétexte que les mules avaient besoin d'être ferrées. »

On avance une autre explication plausible quoique nettement plus ancienne. C'est l'auteur latin Suétone qui la fournit dans sa *Vie de Vespasien*, au chapitre XXIII : « Ayant vu, dans un de ses voyages, son

muletier s'arrêter brusquement pour faire ferrer ses mules, et le soupçonnant d'avoir voulu donner ainsi, à un plaideur dont ils avaient fait rencontre, le temps de lui parler de son affaire, il lui demanda "combien il avait reçu pour les fers", et il se fit payer une partie de la somme. »

✂ Pour exprimer l'idée de petits profits obtenus « à l'insu du plein gré » de son employeur, on dit aujourd'hui « faire de la gratte ».

Aller chez le merlan

C'est tout bonnement, en argot, « aller chez le coiffeur ». Mais que vient faire ici ce « poisson osseux des côtes occidentales à la chair légère et fine » ?

Au XVIII^e siècle et sous la Restauration, les perruquiers, les coiffeurs et autres barbiers se poudraient de blanc le visage, comme ils mettaient du talc sur leur perruque. On les compara tout naturellement aux poissons badigeonnés de farine avant la friture. D'où le surnom drôle, argotique et bien trouvé pour les désigner. « Il fallait, le lendemain matin, qu'ils se fissent poudrer à deux sols par quelque *merlan* en plein air », écrit Gérard de Nerval dans « Les Nuits d'octobre » en 1852.

✂ Autre locution imagée utilisant le poisson en question : « faire des yeux de merlan frit ». Elle signifie : « lever les yeux au ciel de façon ridicule en n'en montrant que le blanc », autrement dit : « avoir les yeux comme chavirés ». Pour attester l'ancienneté de l'expression, Claude Duneton cite le comte de Caylus, qui, dans *Recueil de ces Messieurs*, daté de 1745, parle « d'une carpe dont on n'avait jamais vu des yeux si tendres ». « C'est de là, ajoute-t-il, qu'on dit des amants qui regardent tendrement leur belle qu'ils font des yeux de carpe frite. »

Faire patte de velours

Belle manière de dire « se donner une apparence douce et inoffensive, se montrer aimable et arrangeant alors qu'on est en mesure de blesser » ; par extension de sens : « faire preuve de modération constante dans ses propos ou dans ses manières d'agir ».

Cette locution imagée datant du XVII^e siècle établit un parallèle avec le « mammifère carnivore plantigrade domestique ». On sait que ce félin adorable rétracte au besoin ses griffes et qu'il se montre caressant le temps d'obtenir une faveur.

C'est sans doute l'académicien François-Augustin Paradis de Moncrif qui popularisa, malgré lui, la locution lorsqu'il publia en 1727 une *Histoire des chats : dissertation sur la prééminence des chats dans la société, sur les autres animaux d'Egypte, sur les distinctions et privilèges dont ils ont joui personnellement*. Voltaire se moqua de Moncrif, mais pas plus. L'infortune de l'académicien vient d'ailleurs. Auteur d'une précieuse et savoureuse anthologie de textes du XVIII^e siècle, *Les Chats de noble compagnie*, Simone Gougeaud-Arnaudeau précise que Moncrif fut obligé de défendre ses ouvrages à la pointe de l'épée ou d'une canne. Jouant sur son titre d'historiographe, son ami d'Argenson – ce marquis, ministre de Louis XV, le rapporte dans ses *Mémoires* – le surnomma *historiogriffe*, sobriquet qui lui resta (parfois attribué à Voltaire). Simone Gougeaud-Arnaudeau ajoute que Moncrif, harcelé d'épigrammes, se fâcha au point de combattre physiquement pour défendre son ouvrage. Rencontrant en plein midi, au sortir du Palais-Royal, le poète Roy qui le raillait, il proposa de se battre. Roy ne fut pas du même avis. Moncrif lui donna vingt coups de bâton. Roy, tendant le dos mais toujours caustique, lui criait pendant la bastonnade : « Patte de velours, Minet, patte de velours ! »

S'en battre la couenne

Cette curieuse et truculente allusion humaine à la peau du cochon équivaut à « s'en moquer », « s'en battre l'œil » ou encore « s'en tamponner », qui évite le vulgaire « s'en tamponner le coquillard » et d'autres allusions à des parties du corps qu'on qualifie d'intimes – l'œil et le coquillard étant, en l'occurrence, l'anus.

« J'm'en bats la couenne. J'plomberai l'plumage du sale poulet qui s'approchera d'moi », lit-on dans *Circus Parade* de Jim Tully.

✂ Il ne faut pas confondre avec « se frotter le lard », métaphore rabelaisienne pour figurer l'acte de chair. Rabelais recourut à deux autres images amusantes pour dire la même chose et la chose elle-même : « jouer du serre-croupière » et « faire le jeu de la bête à deux dos ».

Ça ne casse pas trois pattes à un canard

Un tantinet vieillotte, mais charmante à souhait, cette expression signifie que telle chose n'a rien qui soit hors du commun, qu'elle s'avère ordinaire, banale, voire décevante. Elle sous-entend que cela n'a rien de retentissant ni de miraculeux non plus, les canards à trois pattes étant fort rares.

Jean d'Ormesson l'utilise dans *Une autre histoire de la littérature* : « [Racine] devait beaucoup aux jansénistes de Port-Royal [...] et beaucoup à Molière, qui accueillit *La Thébàïde ou les frères ennemis* et *Alexandre le Grand*, qui ne cassaient pas trois pattes à un canard. » Et Jean-Claude Grumberg, dans *Pleurnichard* : « La ville de Prague, question architecture, ne casse pas trois pattes à un canard³. »

✂ Aujourd'hui on dit : « Ça ne casse pas des briques. »

Pas piqué des hannetons

Employée souvent de manière péjorative ou ironique, cette locution signifie « en parfait état » – les hannetons s’attaquent aux cultures – et, par extension, qualifie ce qui est remarquable, intense, voire démesuré.

Léo Scheer, dans *Quand les Tontons flingueurs rencontrent les Bronzés* : « Ce pays profondément ancré à droite depuis le retour de De Gaulle en 1958 vient, à la surprise générale, de porter au pouvoir un candidat socialiste lié au parti communiste par un “programme commun” pas piqué des hannetons. »

Et San-Antonio, dans *Bosphore et fais reluire* : « Il m’avait torché un envoi pas piqué des hannetons : “Au Grand San-Antonio, sans qui rien ne serait.” »

✂ Au XVII^e siècle, une autre locution figurée, « pas piqué des vers », exprimait la même idée. « Sacré matin ! Elle n’est pas piquée des vers, l’épouse à Georges Duroy » (Maupassant, *Bel-Ami*). C’est dire qu’on se retourne sur son passage...

Poser un lapin

Aujourd’hui cette expression d’origine argotique veut dire « manquer au rendez-vous donné, faire faux bond » et laisser l’autre « le bec dans l’eau », c’est-à-dire déçu, face à une déconvenue, comme l’exprime San-Antonio dans *Le Casse de l’oncle Tom* : « Depuis plus d’une demi-heure, il arpentait la jetée, fumant cigarette sur cigarette. Il les jetait à la mer, à demi consommées, en se demandant si on ne lui avait pas posé un lapin. »

Dans son *Dictionnaire des argots français*, publié en 1965, Gaston Esnault précise que l'expression voulait dire autrefois « ne pas rétribuer les faveurs d'une fille », un lapin étant un refus de paiement.

D'une attente non comblée, celle du paiement, à une autre également non satisfaite, un rendez-vous, le glissement de sens s'est imposé puisque, dans les deux cas, l'engagement n'est pas tenu. Vladimir Nabokov utilise l'expression « en français dans le texte » dans *Lolita* : « She has never *posé un lapin* in all her young life. »

🐰 « Lapin : d'autant plus facile à poser que ça se reproduit au rythme d'orgasmes très répétitifs », commente Jean-François Kahn dans son *Dictionnaire incorrect*.

Avoir la puce à l'oreille

On a la puce à l'oreille quand on se doute de quelque chose. Pendant des siècles et des siècles, les petits insectes sauteurs pullulèrent autant qu'ils piquèrent. Ces parasites détestables occasionnaient des séances très désagréables de grattage et causaient bien des tourments. On échafauda diverses interprétations liées à cette incommodité que les puces provoquent comme par sadisme.

Au Moyen Age, lorsque les oreilles démangeaient, on supposait que quelqu'un parlait de nous ou qu'il allait arriver. D'où, probablement, le sens actuel, à savoir « intriguer, éveiller des doutes, des inquiétudes, des soupçons ».

Mais, longtemps, l'oreille induisit une comparaison osée avec le vagin, la piqûre provoquant des démangeaisons à cet endroit intime, d'où sans doute d'ailleurs l'idée d'avertissement et de méfiance. Attestée dès le XIII^e siècle sous la forme *mettre la puche en l'oreille*,

l'expression signifiait « provoquer ou avoir un désir amoureux ». Dans ses *Contes*, La Fontaine écrit :

*Fille qui pense à son amant absent
Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille.*

Au Grand Siècle, avoir la puce à l'oreille voulait dire « être inquiet, agité », comme lorsqu'elle vient se loger dans l'oreille. Pour en finir avec les puces, rappelons l'interpellation du prince des calembours, le marquis de Bièvre, par Louis XVI : « Bièvre, pourriez-vous me dire de quelle secte sont les puces ? » L'humoriste fit mine de se gratter la tête et déclara : « Je donne ma langue au chat. » Le roi lui dit, jubilant : « Eh bien, marquis, elles sont de la secte d'Epicure » (*des piquûres*). « Sire, dit alors Bièvre, Votre Majesté veut-elle bien me permettre de poser à mon tour une question ? » Le monarque y consentit. « De quelle secte sont les poux ? » Le roi hésitant, Bièvre ajouta : « Ils sont de la secte d'Epictète » (*des pique-tête*).

Le miroir aux alouettes

C'est une promesse séduisante et trompeuse.

Cette expression bien vivante, quoique très ancienne, s'applique souvent et surtout aux programmes démagogiques des partis politiques, lorsque leurs recettes miracles font passer leurs auteurs pour des « embabouineurs de badauds », comme on disait au Grand Siècle.

Avant de désigner un « piège séduisant », l'expression correspondait à une technique de chasse. *Le Robert* l'explique ainsi :

« Engin composé d'une planchette mobile munie de petits miroirs que l'on fait tourner et scintiller au soleil pour attirer les oiseaux. »

D'où l'idée d'une chose attirante mais trompeuse comme un objet brillant pour mieux abuser. Le journal suisse *Le Temps* a titré, en janvier 2018 : « Le bitcoin, nouvel eldorado ou miroir aux alouettes ? »

👉 Signalons au passage l'expression « attendre que les alouettes tombent toutes rôties » pour dire « ne pas se donner la moindre peine ».

De la roupie de sansonnet

Voici un autre petit oiseau mis curieusement à contribution pour signifier qu'une chose est insignifiante ou d'une valeur négligeable, en d'autres termes de la gnognote ou de la petite bière, pour ainsi dire une bagatelle.

L'expression peut sembler absurde. Car, à première vue, il est étrange d'associer le *sansonnet*, petit étourneau, et la *roupie*, monnaie de l'Inde.

En fait, depuis le XIII^e siècle, la *roupie* n'est autre que la morve qui pend au nez de ceux qui ignorent le mouchoir ou la manche de chemise. Il est donc normal, logique même, que cette *roupie*-là soit considérée comme quelque chose d'insignifiant, sans aucune valeur.

Mais en quoi le *sansonnet* serait-il assez morveux (au sens nasal du terme) pour qu'il se soit vu associer à la *roupie* ? Selon une hypothèse avancée, *sansonnet* serait la déformation de « sans sou » : sans sou/sansonnet, donc quelque chose de peu de valeur. Selon une autre version non moins tirée par les cheveux, ce serait la déformation de

« sans son nez », car on ne voit plus que la morve. L'interprétation coule, dirais-je, de source.

René de Obaldia écrit dans *Cherche un gourou* : « Ce monde, petite mère, n'existe pas / Tu le vois comme il n'est pas / Il n'est / Roupie de sansonnet ! / Illusions ! / Bidon ! Bidon ! »

✂ On entend aussi et plus souvent ces autres gracieusetés : « Ça ne vaut pas un pet de lapin », « c'est du pipi de chat », « c'est de la crotte de bique ».

Le coq du village

On nomme ainsi celui qui plastronne, se donne l'air de dominer son entourage ou se veut admiré des femmes. Evidemment, depuis que les Français habitent majoritairement en ville, cette métaphore rurale a beaucoup perdu de sa saveur.

Au ^{xvi}^e siècle, ce coq était le notable de la localité, puis l'expression désigna le hâbleur qui courtoisait les belles du secteur. Dans *La Fête de Bélébat* de Voltaire, le chœur s'adresse ainsi au comte de Clermont :

*Viens, parais, prince, qu'on te reconnoisse
Pour le coq de notre paroisse.*

Mais pourquoi cet animal plutôt qu'un autre, par exemple le lion, dont la fierté en impose ? Est-ce une allusion au coq qui surmonte le clocher de l'église, visible de loin ? Au vrai, depuis toujours le coq est le symbole des Français, à l'origine une moquerie des envahisseurs romains envers les Gaulois, un jeu de mots entre *gallus*, le coq, et *Gallia*, la Gaule.

Le roi de la basse-cour avait un sens religieux au Moyen Age, où il représentait l'espoir et la foi. A la Renaissance, il se mit à représenter la bravoure et, par son allure orgueilleuse, la nation. Pendant la Révolution, il incarna l'identité nationale et figura sur la monnaie. Son importance s'accrut au milieu du XIX^e siècle en décorant les drapeaux de la Garde nationale. Pendant la Grande Guerre, il qualifia, dans une France majoritairement rurale, le courage des poilus.

Et dans l'imaginaire des Français, le coq renforce l'idée d'ardeur sexuelle que l'on prête au gallinacé.

👉 L'expression équivalente « fier comme un pou » ne se comprendrait pas si l'on ne précisait qu'en ancien français *pou* ou *poul* signifie « jeune coq ».

Laisser pisser le mérinos

L'expression signifie « laisser courir, laisser aller les choses, laisser faire », mais aussi « ne pas se hâter, attendre patiemment ». L'éminent lexicologue Pierre Giraud faisait remarquer que « la diurèse des ovidés en général, et celle des mérinos en particulier, a fait couler plus d'encre que ne contient de liquide la vessie de ces braves animaux ».

Mais pourquoi avoir choisi ce mouton originaire d'Espagne apprécié pour sa laine ? Pourquoi cet ovin-là et pas un autre animal, de trait ou domestique ? Urine-t-il tant et tant qu'il marque les esprits ? En fait, il ne se soulage pas plus que le reste du bétail. Par conséquent, l'explication est à chercher ailleurs. Certes, on disait au XIX^e siècle « laisser pisser la bête » avec le même sens de « laisser faire, laisser aller ». L'idée d'attente vient probablement de ce que les animaux de ferme en général, les moutons en particulier, prennent leur temps pour uriner. Il peut s'agir aussi d'un à-peu-près formé sur

« laisser passer ». Je gagerais enfin que l'allitération en s a contribué au succès de l'expression.

Payer en monnaie de singe

Pour dire « partir sans payer » ou « ne pas payer un créancier », cette vieille expression a mieux résisté au temps que « payer en gambades », « payer d'une paire de souliers » ou « payer en chats et rats », c'est-à-dire en monnaie insuffisante et sans valeur.

L'origine se révèle amusante. Car au XIII^e siècle, c'était vraiment « payer en nature » et de la manière suivante : Saint Louis avait exonéré du péage les montreurs de singes à l'entrée du Petit-Pont à Paris, à condition qu'ils fassent des grimaces ou des tours. Les dresseurs d'animaux, notamment, étaient donc dispensés en faisant gambader leur animal gagne-pain devant la gaitoune du péager, pour esbaudir icelui. Ils obtenaient ainsi le droit de passer le pont sans payer. Au propre comme au figuré, les montreurs de chimpanzés et autres ouistitis payaient donc en monnaie de singe.

Les marchands qui franchissaient le pont pour aller vendre un singe dans l'île de la Cité devaient déboursier quatre deniers. Quant aux jongleurs sans singe, ils ne payaient pas le droit de péage à condition d'exécuter un de leurs tours ou pitreries devant le péagiste. Rabelais étendit le sens de l'expression dans *Pantagruel* : « Frère Jean accepta deux rares et précieux tableaux [...] et les paya en monnaie de singe. »

L'expression antonyme était, est toujours : « payer en espèces sonnantes et trébuchantes ». Elle faisait florès au temps où l'argent liquide était le seul moyen de paiement : *sonnantes* à cause du son qu'elles rendaient, *trébuchantes* parce qu'on les passait au trébuchet

pour évaluer, en fonction de l'usure des pièces, leur poids exact et, partant, leur valeur. Si elles avaient le *trébuchant*, c'est qu'elles étaient neuves ou tout comme. Molière parle dans *L'Avare* de « bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes ».

✂ Et, une expression en amenant une autre, signalons le savoureux « déménager à la cloche de bois » pour dire « quitter furtivement un logement sans payer le loyer » – en bois, la cloche, ou clochette, est silencieuse et n'alerte pas le concierge.

Prendre la mouche

C'est « se piquer, s'emporter brusquement et mal à propos, en général sur un sujet sans importance ». Le *Dictionnaire de l'Académie française*, dans sa quatrième édition de 1762, précise : « On dit prendre la mouche pour dire se piquer, se fâcher sans sujet. » D'ailleurs, lorsque quelqu'un s'emporte, se met en colère sans que l'on sache pourquoi, on demande : « Quelle mouche l'a piqué ? » « Il y a toujours dans ce monde quelque mouche qui me pique », écrit Voltaire à d'Alembert.

La référence aux mouches résulte des effets négatifs des piqûres qu'infligent au bétail et aux chevaux ces insectes agaçants. Pourquoi la mouche ? Parce que ce mot s'employait au *xvi^e* siècle au sens de « pensée négative arrivée brusquement » et de « souci ». Au *xiv^e* siècle existait « prendre mouskes ».

Dans *Les Confessions*, Rousseau écrit : « Le mal était qu'il prenait souvent la mouche sur rien. »

« Mais que veut dire ici *prendre* ? Les Latins avaient un verbe, *capio*, qui était usité dans le sens passif, “être pris, être saisi dans ses facultés physiques” [...] ; on a employé *prendre*, traduction de *capio*,

dans le même sens [...] ; ainsi, on a dit : “Il a pris un gros rhume dans ce voyage” ; “Il a pris froid à l’église” [...]. Et comme la mouche est un fléau pour les bêtes chevalines et bovines, on a dit qu’elles prenaient la mouche », trouve-t-on dans la revue *Le Courrier de Vaugelas* du 1^{er} janvier 1878.


« “Alors quoi ? Par la barbe de saint Cantagrel, expliquez-vous !” fit don Ramon, sur le point lui aussi de prendre la mouche », écrit Pierre Benoit dans *Les Compagnons d’Ulysse*.

Donner sa langue au chat

C’est « renoncer à deviner, à trouver une solution ».

Madame de Sévigné disait « jeter sa langue aux chiens », Baudelaire aussi : « Et le médecin a prononcé le grand mot : hystérie. En bon français, je jette ma langue aux chiens. » Et Eugène Sue : « Vous n’y êtes pas : donnez votre langue aux chiens. » Explication : jeter sa langue au chat ou au chien, c’est leur abandonner l’organe de la parole qui a perdu son utilité. « N’ayant pas trouvé ce cas relaté dans les livres de médecine, ils [*les médecins*] ont donné leur langue au chat », écrit Huysmans à Zola.

Si l’on jette au chien sa langue devenue figurément inutile, pourquoi la confier au chat ? Pour sûr qu’il la gardera, mais la rendra-t-il un jour ? Le *Robert des expressions* considère qu’on a voulu adoucir l’expression « jeter sa langue au chien », en remplaçant *jeter* par *donner*, plus sympathique, et *chien* par *chat*, considéré comme moins féroce.

 Le facétieux San-Antonio a écrit un réjouissant *Ma langue au Chah*.

Un serpent de mer

Le Robert des expressions en donne une définition savoureuse : « animal fabuleux mal identifié dont l'existence hypothétique fournit un thème inépuisable aux journaux à sensation », puis : « sujet rebattu, cliché ». Par extension : « sujet qui revient souvent dans les conversations ou dans l'actualité, information qui reparaît à intervalles irréguliers » et aussi « problème sinon insoluble, du moins dont la solution est continuellement repoussée ».

L'origine de cette expression n'est pas déterminée avec certitude. Il y a, à l'évidence, une analogie avec les monstres marins mythiques aux dimensions gigantesques, ces créatures fascinantes et terrifiantes qui apparaissaient de manière aléatoire dans toutes les mers du monde, dans les lacs et dans les eaux glacées du nord de l'Europe, sans que l'on puisse prouver leur existence, comme c'est le cas du monstre du loch Ness. On leur attribuait des noms. On en donnait, bien sûr, la longueur, la largeur, le poids, la couleur de peau. Et l'on allait jusqu'à prétendre que ces animaux anthropophages attrapaient à bord des navires les passagers, qu'ils dévoraient, évidemment. Il se peut que la vue des baleines par temps de brume (ou de saoulerie) ait fait prendre ces cétacés pour des serpents marins. Ils enflammaient l'imagination. C'est ainsi que Jules Verne fait d'un serpent le thème de ses *Histoires de Jean-Marie Cabidoulin*.

Les marins évoquaient souvent ce monstre fantastique. D'où de virulents débats sur son existence. Ces débats, qui ne trouvaient jamais de conclusion, revenaient fréquemment dans les conversations, les navigateurs au long cours en avaient le temps. D'où l'expression.

Le pont aux ânes

C'est une question ou une difficulté qui n'arrête que les ignorants ou les imbéciles.

L'Académie française dans son *Dictionnaire*, édition de 1762, précise : « On appelle pont-aux-ânes les réponses triviales dont les plus ignorants ont accoutumé de se servir dans les questions qu'on leur propose. *N'avez-vous rien de meilleur à répondre à mon objection ? Ce que vous dites là est le pont aux ânes.* L'expression s'emploie également en parlant des choses communes que tout le monde fait, et qu'il est honteux d'ignorer. *Vous ne savez pas cela ? C'est le pont aux ânes.* »

Ainsi, en maths, on a coutume de dire que le théorème de Pythagore est le pont aux ânes de la géométrie. C'est, inversement, une invitation ironique à ne pas s'arrêter à la difficulté d'un raisonnement, mais à considérer que la difficulté est la solution elle-même. Familière dans le milieu scientifique, l'expression s'utilise en pédagogie pour désigner un obstacle apparent qui n'en est pas un, qui rebute les élèves quand ceux-ci prennent l'explication d'un problème pour le problème lui-même.

Par extension de sens, l'expression équivaut à « idée reçue, chemin battu, tarte à la crème ». Exemple fameux : en 1750, Jean-Jacques Rousseau concourut devant l'Académie de Dijon pour résoudre la question posée aux candidats, à savoir « Si le rétablissement des Sciences et des Arts a contribué à épurer les mœurs ». Il entendait répondre par l'affirmative. Mais, sur le chemin, il alla visiter à la prison de Vincennes Diderot, qui lui dit : « L'affirmative, c'est le pont aux ânes ; prenez-moi la négative et je vous répons du succès. » Rousseau se rangea à l'avis de l'Encyclopédiste et gagna le concours avec son fameux « Discours sur les Sciences et les Arts ».

Un grammairien du XIX^e ajoute une origine curieuse : « On se sert de cette expression en parlant des choses qui sont connues des esprits vulgaires et ne peuvent embarrasser que des ignorants de la première

espèce, justement assimilés aux baudets qu'on voit s'arrêter devant un pont de bois dont les planches mal jointes leur laissent entrevoir le cours de l'eau, car ces animaux ont ordinairement une si grande peur de se noyer que, suivant la remarque de Pline le naturaliste (VIII, 4), ils se précipiteraient à travers les flammes pour éviter de se mouiller les pieds. La même expression s'emploie aussi pour signifier les lieux communs et les réponses banales à l'usage des ignorants et, dans ce sens, elle est une allusion à ces vieux recueils de solutions ou de problèmes tout faits, auxquels on donnait autrefois le nom de *pont aux ânes*, à cause de l'interrogatif *an* qui figurait au commencement de toutes les questions énoncées en latin. C'est un véritable calembour, où *pont aux ânes* a été substitué à *pont aux an*, qui signifie le moyen de passer sur ces *an* comme sur une rivière, c'est-à-dire de surmonter les difficultés. On trouve dans le vingt-huitième chapitre du *Deuxième Livre* de Rabelais le passage suivant qui confirme cette explication : "O qui pourra maintenant raconter comment se porta Pantagruel contre les trois cents géants ! O ma muse ! ma Calliope ! ma Thalie ! inspire-moy à ceste heure ! Restaure-moy mes esprits ; car voici le pont aux ânes de logicque ; voici le trébuchet, voici la difficulté de pouvoir exprimer l'horrible bataille qui feut faicte" » (Pierre-Marie Quitard, *Dictionnaire des proverbes*, 1842).

Enfin, dans son *Dictionnaire des proverbes françois* publié en 1748, Joseph Panckoucke écrit : « Quelques-uns prétendent que c'est tout le contraire, et que *le pont aux ânes* est un moyen facile qu'on présente aux ignorants pour sortir d'une difficulté qui les embarrasse. »

Louis Aragon, dans *Blanche ou l'oubli* : « C'est ce qu'il avait essayé de dire, Gustave, un jour de sincérité peureuse, avec cette phrase qui est devenue le pont aux ânes des cons, l'explication de l'inexplicable, la référence du siècle, le soporifique des professeurs, *Madame Bovary*, *c'est moi...* »

Aller à hue et à dia

C'est « mener en cahotant à droite (hue) et à gauche (dia) » ou, par extension de sens, « employer des moyens de sens contradictoires ».

Autrefois les charretiers les laboureurs et les cavaliers criaient « Hue ! Dia ! » pour exciter par ces onomatopées les bœufs ou les chevaux, et les faire avancer en allant un coup à droite, un coup à gauche. Ils vociféraient ces deux mots nettement distincts pour que l'animal ne les confonde pas. Par extension, au figuré, la métaphore prit comme sens : « aller dans des directions opposées, agir de façon désordonnée ». Autrement dit, celui qui tire à hue et à dia fait preuve d'un manque certain d'organisation, il a un comportement erratique, incohérent.

Autre explication plausible : en des temps très chrétiens, la référence à Dieu et au diable, donc au bien opposé au mal, respectivement situés à droite et à gauche, était permanente. Il se peut donc que *hue* soit une déformation patoisante de « dieu » et *dia* l'abréviation de « diable ».

Blaise Cendrars, dans *Bourlinguer* : « Les grands paquebots qui se dirigent vers le port peinent et travaillent et s'ébrouent et tirent à hue et à dia pour ne pas aller par le fond. »

👉 Autrefois, « il n'entend ni hue ni dia » signifiait : « impossible de lui faire entendre raison ».

Graisser la patte

C'est « mettre illégalement de l'argent dans les mains d'autrui pour obtenir des faveurs » ou, plus brièvement, « corrompre avec de

l'argent » ou, plus laconiquement encore, « soudoyer ».

« Le prévôt a saisi mes deux vaches dans votre pré, et l'on m'a dit que si je voulois les ravoir il falloit lui graisser la patte », trouve-t-on dans « De la vieille qui graissa la main du chevalier », un fabliau du Moyen Age.

Mais pourquoi la patte ? Parce qu'elle figure la main humaine qui reçoit de manière éhontée de l'argent. Et pourquoi « graisser » ? L'expression remonte au VI^e siècle quand, sous le règne de Clotaire I^{er}, les églises reçurent le droit de percevoir une dîme sur le produit de la vente de la chair de porc. « C'était même, dit Maurice Rat, pour recevoir plus commodément cette redevance que, dans la suite, le chapitre de Paris fit tenir la foire aux jambons sur le parvis de Notre-Dame. Pour rendre les commissaires moins attentifs et moins rigides, les vendeurs leur mettaient dans la main une portion de l'animal dont la chair est soumise au droit ; ils leur *graisaient* ainsi, littéralement, la *patte*. »

Au XVI^e siècle, on disait « oindre la paume de quelqu'un », la graisse en tant que synonyme de profit illicite se retrouvant dans une belle expression analogue, employée par Agrippa d'Aubigné : « Ne faire les choses qu'à graisse d'argent. »

✂ Ainsi, depuis longtemps, la notion de « gras » est associée à celle de richesse, comme dans « faire ses choux gras », quand on rehaussait le goût du chou avec du lard, ou « faire du gras » : un bonhomme gras n'est-il pas le symbole de celui qui peut bien manger, donc qui a de l'argent ?

Faire le pied de grue

Cette expression métaphorique signifie « attendre debout, longtemps et à la même place », dans la position de l'échassier migrateur capable de rester ainsi, calme, immobile et debout, même en dormant, et souvent la tête au bout de son long cou tendue vers le ciel. Généralement, quand on poireaute ainsi, on manifeste son impatience en s'agaçant ou en se morfondant.

Autrefois on disait *gruer* (« attendre »). D'où, au XVI^e siècle, « faire (de) la grue », puis, au XVII^e siècle, « faire la jambe de grue ».

L'expression s'applique surtout aux prostituées qui font le trottoir, et des stations prolongées en position d'abord verticale.

Dans un genre convenable, un personnage de Racine demande, dans *Les Plaideurs* (I, 2) : « Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue ? »

Marcel Proust, dans *La Prisonnière* : « “Voulez-vous sortir, grand pied de grue, grand pied de grue, grand pied de grue”, répétait-il à la pauvre petite qui certainement, au début, n'avait pas compris ce qu'il voulait dire, puis qui, tremblante et fière, restait immobile devant lui. »

San-Antonio, dans *Votez Bérurier* : « Et nous nous mettons en route à travers un hall où une armure fait le pied de grue, appuyée sur une hallebarde. »

Avoir une araignée dans le plafond

Cela signifie de manière aussi imagée qu'amusante « déraisonner, être dérangé de la tête, fêlé » ou, familièrement, « débloquer ». L'expression serait née parmi les prostituées parisiennes au XIX^e siècle. Philippe Sollers l'utilise dans *Une vie divine* : « Je veux te voir lire, rire,

hocher la tête, presque pleurer. Porter le doigt à ta tempe, toc, toc, araignée au plafond, quels cons. »

Jean-Loup Chiflet dans *Sky, my husband !* répertorie quelques équivalences idiomatiques d'un côté et de l'autre de la Manche ; il y donne, dessin à l'appui, l'araignée dans le plafond avec son équivalent anglais, « il a des chauves-souris dans le beffroi » (« *he has bats in the belfry* »).

Parmi les expressions argotiques équivalentes, il y a l'amusant « yoyoter de la touffe », sortie d'on ne sait où au XIX^e siècle, sans doute du langage populaire, la touffe désignant la tête. Robert Sabatier l'emploie dans *Les Trompettes guerrières* : « Arrête, dit Olivier, parfois tu yoyotes de la touffe ! »

René Fallet, dans *Y a-t-il un docteur dans la salle ?* : « Tu ne touches plus une bille. Tu ne comprends plus rien. Tu yoyotes de la touffe. »

✂ Pour enrichir, au besoin, votre répertoire de sarcasmes, dites aussi : « bouillir de la cafetière », « fulminer du ciboulot », « être agité du bocal », « être allumé du cigare », « onduler de la toiture ». Ou cette jolie locution que cite Maurice Rat : « avoir une hirondelle dans le soliveau ».

La vache à Colas

« Sentir la vache à Colas », c'est (ou, plutôt, c'était) être soupçonné d'hérésie, car, au temps des guerres de Religion, on qualifiait de « religion de la vache à Colas » le protestantisme, surnom vachard, ça va de soi.

A cette allusion énigmatique on attribue deux explications opposées. Selon le grammairien Quitard (1792-1882), un paysan huguenot aurait jadis, par bravade envers les catholiques, mangé de la

vache avec ses coreligionnaires pendant le Carême, quand manger de la viande est interdit. Selon Littré, un paysan catholique se serait introduit avec le ruminant dans un temple protestant pendant le sermon d'un pasteur. C'est le signe manifeste, dans l'un et l'autre cas, d'une guerre non seulement religieuse mais aussi sémantique.

Pierre Benoit, dans *L'Atlantide* : « “Koukou [un cuisinier perturbé par les questions théologiques] est un fainéant qui profite de la vache à Colas pour ne plus rien faire et laisser brûler nos escalopes”, opina Hetman. »

Et mon cul, c'est du poulet !

Cette expression polysémique exprimant le doute, l'incrédulité, le refus, équivaut à « Cause toujours, tu m'intéresses » ou « Moque-toi ! ».

Ce serait la transcription, très approximative, du breton *mad ket'ch y-â poulenn* (« demain, il fera beau »). Comme la Bretagne est une région pluvieuse, l'intention est ironique ; cette explication est plausible mais non certaine.

Dans *Avant le déluge*, ses souvenirs d'enfance, Henri Raczymov écrit : « C'est à prendre ou à laisser, monsieur Davidowicz. Et mon cul c'est du poulet ? Et Bécassine c'est ta copine ? Et ta sœur elle bat le beurre ? »

Il serait malvenu de sortir cette grossièreté dans une conversation de salon. Y serait de mise « Je n'en crois rien, parbleu ! » ou, à la rigueur, « Et mon postérieur, c'est du gallinacé de basse-cour ! ».

👉 Le postérieur entre dans la composition d'une bonne cinquantaine d'expressions plus ou moins correctes : « être comme cul et chemise » (très liés, intimes), « cucul la praline » (ridicule, puénil), « péter plus

haut que son cul » (être prétentieux), « parle à mon cul, ma tête est malade » (quand on est agacé par son interlocuteur), etc.

Le zoo des locutions comparatives

abattu comme un <i>chien enragé</i>	laid comme un <i>pou</i>
adroit comme un <i>éléphant</i> dans un magasin de porcelaine	lent comme un <i>escargot</i> , une <i>tortue</i>
affamé comme un <i>loup</i>	lever un <i>lièvre</i>
agile comme un <i>chamois</i> , comme un <i>chat</i>	malade comme un <i>chien</i>
à l'aise comme un <i>poisson</i> dans l'eau	malin comme un <i>singe</i>
avoir une cervelle de <i>moineau</i>	muet comme une <i>carpe</i>
bavard comme une <i>pie</i>	myope comme une <i>taupe</i>
bête comme une <i>oie</i>	nu comme un <i>ver</i>
brailler comme un <i>veau</i>	orgueilleux comme un <i>paon</i>
brave comme un <i>lapin</i>	paresseux comme une <i>couleuvre</i>
chanter comme un <i>rossignol</i>	parler comme un <i>perroquet</i>
connu comme le <i>loup blanc</i>	plat comme une <i>limande</i>
copains comme <i>cochons</i>	pleuvoir comme <i>vache</i> qui pisse
crotté comme un <i>barbet</i>	poilu comme un <i>singe</i>
détaler comme un <i>lapin</i>	pousser des cris d' <i>orfraie</i>
dormir comme un <i>loir</i> , une <i>marmotte</i>	rancunier comme un <i>éléphant</i>
doux comme un <i>agneau</i>	se rengorger comme un <i>dindon</i>
engueuler comme du <i>poisson pourri</i>	rusé comme un <i>renard</i>
faire le <i>lézard</i>	sauter comme un <i>cabri</i>
fier comme un <i>coq</i>	souffler comme un <i>bœuf</i>
filer comme une <i>anguille</i> , comme un <i>zèbre</i>	souple comme une <i>panthère</i>
fort comme un <i>lion</i>	suivre comme un <i>mouton</i>
frais comme un <i>gardon</i>	têtu comme une <i>mule</i> , comme une <i>bourrique</i>
frétiller comme un <i>goujon</i>	traiter comme un <i>chien</i>
gai comme un <i>pinson</i>	vivre comme un <i>ours</i>
gros comme une <i>loutre</i>	voltiger comme un <i>papillon</i>
gueuler comme un <i>âne</i> , comme un <i>putois</i>	
heureux comme une <i>souris</i> dans un fromage de Hollande	
jaloux comme un <i>tigre</i>	

-
1. Traduction de Catherine Croizy-Naquet in *La Farce de maître Pathelin*, Classiques Bordas, 2003.
 2. De l'arabe *zarafah*, d'où nous vient le mot « girafe ».
 3. Jugement tout à fait contestable (*note de l'auteur*).

Sur l'Olympe

[...] j'entendis l'un des parleurs s'écrier :
— C'est vraiment la roche Tarpéienne !
— Dites plutôt, mon cher, répliqua quelqu'un,
que monsieur veut nous faire passer le Rubicon !

Pierre DANINOS, *Sonia*

Cité élue des dieux, qui projeta jusqu'à nous sa lumière, Athènes donna en partage au monde l'histoire tumultueuse de l'Olympe (le Panthéon romain). En ce sanctuaire se réglait l'ordre des choses et se déréglaient les passions, les hommes vivant sous le regard d'En-Haut, dans la terrible dialectique de leur démesure (*hybris*) et de la vengeance des dieux (*némésis*).

Que serait sans le grec et le latin notre vocabulaire approvisionné aux huit dixièmes par ces deux langues dites mortes mais pourtant bien vivantes ? Que serait-il sans ce corpus magistral où le français puise ses racines, sa sève, sa structure même ? Que serait notre culture sans les *humanités* qui enrichirent des siècles durant notre bagage classique ? Nombreux sont ceux qui, tel Hölderlin, peuvent dire « C'est dans les bras des dieux que j'ai grandi ». Que serait notre patrimoine intellectuel, artistique et politique sans les références à l'Antiquité, ses

sources, ses exemples, ses chefs-d'œuvre ? Et que serait notre parlure sans les images que l'on y puise, sans en être conscient ?

Concluons avec Jean Cocteau, qui, dans ses vœux télévisés pour l'an 2000, a dit : « J'ai toujours préféré la mythologie à l'histoire parce que l'histoire est faite de vérités qui à la longue deviennent des mensonges et que la mythologie est faite de mensonges qui à la longue deviennent des vérités. »



Trancher le nœud gordien

Cette expression métaphorique signifie que, par une action brutale mais efficace, on arrive à bout de difficultés qui semblaient impossibles à démêler.

Elle trouve son origine dans la légende d'Alexandre le Grand. Gordias était roi de Phrygie. Il confectionna un nœud en guise de courroie d'attache entre le joug des chevaux et le timon de son char sacré. Ce nœud fut diaboliquement tressé pour être impossible à délier. Un oracle avait prédit que le premier qui le démêlerait deviendrait le maître de l'Orient, de ce fait le maître du monde.

Or, justement, en 333 av. J.-C., Alexandre, roi de Macédoine, partit à la conquête de l'Empire perse. Sur le chemin, en Anatolie, le Conquérant passa, comme un fait exprès, par une ville nommée Gordion, capitale de la Phrygie (d'où viendrait, soit dit au passage, le bonnet phrygien). Après avoir soumis la cité, il pénétra dans le temple de Jupiter, où se trouvait le char aux liens mystérieux. Ne parvenant pas à défaire le nœud, l'orgueilleux Alexandre trancha d'un seul coup d'épée le lien qui le narguait. « Il éluda ou accomplit la prédiction de

l'oracle » (*Oraculi sortem vel elusit vel implevit*), dit Quinte-Curce dans son *Histoire d'Alexandre le Grand*.

L'expression imagée pour dire « trancher une question inextricable » eut une postérité durable, au point qu'elle devint courante et comprise de tous. On l'emploie beaucoup pour les affaires publiques. Dans un livre sinon prophétique du moins prémonitoire, paru en 1974, et précisément intitulé *Le Nœud gordien*, l'ancien président de la République Georges Pompidou livra des réflexions pertinentes sur la complexité de plus en plus grande des problèmes politiques, économiques et sociaux que les gouvernants ont à résoudre. « Il s'agit de savoir, s'interroge-t-il, si [pour régler ces problèmes] ce sera en imposant une discipline démocratique garante des libertés ou si quelque homme fort et casqué tirera l'épée comme Alexandre. »

L'épée de Damoclès

On évoque ainsi un péril qui peut surgir à tout instant, une menace constante qui plane.

Au dire d'Horace et de Cicéron, Denys l'Ancien, tyran de Syracuse (431-367 av. J.-C.), vivait dans un palais fortifié cerné d'un fossé et surveillé sans relâche par mille gardes du corps. Inquiet de nature, ce stratège autocrate s'entourait aussi de courtisans qui devaient le rassurer et le flatter sans cesse. Parmi eux, Damoclès, roi des orfèvres, flagornait plus que les autres. Denys s'en agaça au point qu'il proposa au flatteur de prendre sa place une journée entière. Il l'invita à une fête fastueuse, le fit vêtir d'habits somptueux et lui fit servir par de belles courtisanes le plus délicieux des banquets. Damoclès était enchanté de son sort. Au milieu du festin, Denys lui demanda de lever

les yeux. Le convive s'aperçut qu'une lourde épée était suspendue au plafond à l'aplomb de sa tête, épée qui n'était retenue que par un crin de cheval.

L'épée de Damoclès tient ainsi lieu d'allégorie morale pour dire qu'un danger peut nous frapper à tout moment.

Francis de Croisset, dans *La Dame de Malacca* : « Le gouverneur a senti le danger et s'y oppose, mais c'est une épée de Damoclès. »

👉 C'est par erreur que l'on dit « brandir une épée de Damoclès ».

La vie ne tient qu'à un fil

On qualifie ainsi la fragilité de l'existence, sa précarité. Assurément, cette expression provient de la mythologie gréco-romaine. Les auteurs de l'Antiquité ont créé une image puissante, durable, riche de signification, celle des Moires, correspondant à l'idée de « part de vie attribuée à chaque humain par les dieux » (*moira* en grec, *fatum* en latin). Sous le nom de Parques, les Romains en assurèrent la notoriété. Filles de Zeus et de Thémis selon Hésiode, les Moires présidaient à l'existence humaine, en réglaient la durée, assistaient chaque être humain dès sa naissance. Toujours associées dans leur travail, ces trois divinités symbolisaient chacune à sa manière la Destinée. Elles étaient trois sœurs : Clotho, Lachésis et Atropos (Nona, Decima et Morta chez les Romains), leurs noms voulant respectivement dire : la fileuse, la dispensatrice, l'implacable. On les considérait comme des donneuses ou non de vie, conformément aux décrets du destin. Trônant sur des sièges élevés, Clotho tirait du fuseau de sa quenouille le fil qui incarne la vie, Lachésis le tenait plus ou moins suspendu selon la volonté du sort et Atropos le coupait avec des ciseaux ou des flèches aussitôt que l'heure

fatale était arrivée, rompant ainsi le fil de la vie. Par euphémisme et antiphrase, on appelait Parques « celles qui épargnent » (*parcere* signifie « épargner »), précisément parce qu'elles n'épargnaient personne.

On les figurait soit sous la forme de jeunes filles aux traits austères, soit sous celle de vieilles femmes au visage noir, aux dents meurtrières et aux doigts crochus. D'âge en âge, ces trois déesses furent incarnées dans les Beaux-Arts par des sculpteurs, tel Michel Ange, des peintres, comme Rubens, et Shakespeare s'en inspire pour décrire les trois sorcières de *Macbeth*. Si vous allez à Rome, vous verrez sur le Forum trois statues, nommées *Tria Fata* (« trois destinées»). Ce sont les Parques.

👉 Certains considèrent les Parques comme les ancêtres des fées, mot français qui dérive directement du latin *fata*.

Remettre aux calendes grecques ou à la Saint-Glinglin

C'est-à-dire « jamais » ! Depuis Jules César, le calendrier romain était organisé sur la base du cycle solaire, avec des années de 365 jours, excepté les bissextiles. Mais auparavant, les calendes désignaient chez les Romains le premier jour de chaque mois, soit celui de la nouvelle lune. Ce jour-là, les débiteurs devaient s'acquitter de leurs dettes, inscrites dans les livres de comptes appelés *calendariae*, mot qui donna *calendrier*.

Selon Suétone dans *Vie d'Auguste*, on doit à cet empereur (63 av. J.-C.-14 apr. J.-C.) l'expression *calendes grecques* (*ad kalendas graecas*) pour caractériser les mauvais payeurs ou les débiteurs insolvables. Les Grecs n'ayant jamais eu de calendes, l'expression fait référence à une

date inconnue, d'où, ironiquement, le renvoi à un terme qui semble fixé... mais qui n'existe pas.

Il y a des expressions similaires, plus ou moins en usage, pour qualifier une date imaginaire : à *Pâques* ou à *la Trinité*, à *la semaine des quatre jeudis*, à *la venue des coquecigrues* ou *quand les poules auront des dents*.

Mais la plus singulière de toutes, c'est à *la Saint-Glinglin*. Tout comme d'autres saints de fantaisie (saint Frusquin, saint Couillard, sainte Nitouche...), saint Glinglin n'eut jamais l'honneur d'exister. Dans la France du Roi Très Chrétien, nos ancêtres s'acquittaient de leurs créances non un jour du calendrier mais à la fête d'un saint donné : on se fixait rendez-vous à la Saint... Or, la Saint-Glinglin étant un jour fictif, on le citait pour repousser l'accomplissement d'une chose indésirable à une date indéterminée et hypothétique. Autant dire jamais.

C'est ainsi qu'un débiteur finaud s'engagea à rembourser un prêt à la Saint-Glinglin. Ne voyant rien venir, le créancier porta l'affaire en justice. Non sans humour, le tribunal statua ainsi : « Attendu que la Saint-Glinglin ne figure pas dans le calendrier, mais qu'il existe à la date du 1^{er} novembre une fête collective de tous les saints qui n'ont pu trouver place ; attendu, en conséquence, qu'il y a lieu de fixer au 1^{er} novembre la Saint-Glinglin ; par ces motifs, contradictoirement et en dernier ressort, condamne le débiteur à payer la somme réclamée avant le 1^{er} novembre. »

👉 C'est à tort que certains parlent de « calandres » ou de « calanques » grecques.

Des mesures draconiennes

Ce sont des mesures sévères, radicales, voire excessives. Appartenant à la classe aristocratique des Eupatrides, c'est-à-dire les « bien nés », Dracon fut le premier législateur athénien, le plus grand avec Solon, qui lui succéda. Il rédigea en 621 les lois fondatrices de la Cité-Etat de la Grèce, valables pour tous. Pour la première fois aussi, les citoyens – en fait ceux qui savaient lire – pouvaient prendre connaissance du droit applicable « afin que nul ne l'ignore », notamment du tarif des sanctions. En effet, les lois étaient affichées sur des stèles et des panneaux de bois. Mais c'est surtout l'extrême sévérité des sentences que retint la postérité. Car Dracon n'y allait pas de main morte. Rares étaient les crimes ou délits qui n'étaient pas passibles de la peine de mort, même le moindre vol, celui par exemple d'un chou !

Deux siècles plus tard, un orateur athénien, Démosthène, dira que la législation de Dracon paraissait avoir été écrite non pas avec de l'encre mais avec du sang. On lui attribue ce mot : « Les plus petites fautes m'ont paru dignes de la mort, et je n'ai pas trouvé d'autres punitions pour les plus grandes. »

La sévérité du code édicté par Dracon donnera naissance à l'adjectif *draconien* : lois draconiennes, punitions draconiennes¹.

Une victoire à la Pyrrhus

Cette métaphore qualifie une victoire chèrement obtenue. Autrement dit, le vainqueur triomphe au prix de pertes si lourdes et avec des conséquences si terribles qu'il ne s'en remettra pas. L'expression renvoie au roi Pyrrhus I^{er} d'Épire, neveu d'Alexandre le Grand. Son armée avait subi une hécatombe à la bataille d'Ausculum

en 279 av. J.-C., puis d'Héraclée en Lucanie en 280 av. J.-C., quand il battit les Romains.

« Encore une victoire comme ça et nous serons complètement défaits », aurait prononcé Pyrrhus à la suite de la bataille d'Héraclée, selon Plutarque dans ses *Apophtegmes de rois et de généraux*.

« Au cours d'une bataille particulièrement réussie, je fus pris d'une inspiration, comme Bonaparte au pont d'Arcole. Il fallait faire quelque chose de plus. "Tu sais vaincre, mais tu ne sais pas profiter de ta victoire", reprochait-on à Pyrrhus », écrit Paul Guth dans *Une enfance pour la vie*.

Quant à Yves Jean dans *Les Victoires de Poulidor* : « Poulidor remporte l'étape mais c'est une victoire à la Pyrrhus : Echeverria conserve la première place du classement général pour treize secondes. »

Franchir le Rubicon

C'est « se lancer de manière irrévocable dans une entreprise aux conséquences risquées ».

Pourquoi le Rubicon ? Ce fleuve du nord de l'Italie, dans la région d'Emilie-Romagne à l'est de la plaine du Pô, revêtait une importance particulière dans le droit romain : aucun général n'avait l'autorisation de le franchir avec une armée. A partir de 59 av. J.-C., il servit de frontière entre l'Italie proprement dite et la Gaule cisalpine, province de l'Empire romain ; la loi protégeait ainsi Rome de menaces militaires internes. Le Rubicon acquit sa célébrité quand Jules César le traversa à la tête de ses légions armées le 11 janvier 49 av. J.-C. afin de chasser de Rome son rival Pompée. Son action constituait une violation de la

loi romaine. En franchissant le cours d'eau il aurait alors, d'après Suétone dans *Les Douze Césars*, lancé son fameux *Alea jacta est* (« Le dé est jeté »).

Eric-Emmanuel Schmitt, dans *La Part de l'autre* : « Il faut franchir le Rubicon, messieurs. Je sais que ce pas est difficile à faire pour des gens un peu trop politiciens comme vous, et pas assez hommes d'action. Mais nous allons vous aider à passer le fleuve. Nous pouvons vous pousser, même, si vous traînez à sauter. »

Se retirer sur l'Aventin

C'est « renoncer à poursuivre une action, se retirer d'une négociation en cours » ; par extension, se dit de quelqu'un de démotivé, écoeuré ou vexé, incapable de maîtriser une situation qui lui est défavorable ou qui lui échappe.

L'expression fait allusion à un épisode de l'histoire romaine, en 494 avant l'ère chrétienne. La plèbe, écrasée de dettes, était en pleine révolte contre les patriciens (les nobles) quand une guerre contre les Volsques incita à l'union sacrée, car les consuls avaient promis d'annuler les dettes de ceux qui prendraient les armes. Or, victoire obtenue, les promesses s'évanouirent. Aussi les soldats floués se retirèrent-ils sur une des sept collines de Rome, l'Aventin, d'où venaient les plébéiens. Les patriciens, se trouvant de ce fait sans défense, durent négocier pour éviter un retour des Volsques.

L'expression s'emploie en politique à propos de candidats malheureux aux élections. *Libération* évoqua « Laurent Fabius retiré sur son Aventin du Grand-Quevilly », et *Le Figaro* Alain Madelin, « retiré sur son Aventin libéral ».

☞ On dit aussi « se retirer sous sa tente » (par référence à Achille) ou « dans sa tour d'ivoire ».

Une famille d'Atrides

Se dit d'une famille dont les membres ont pour seul souci de s'entr'égorger.

Quoi de plus terrible qu'une accusation pareille ! Comparer une parentèle à une bande de criminels, d'assassins de père en fils, de mère en fille, de génération en génération, il faut l'oser !

Tel était bien – mal, plutôt – le destin des descendants d'Atrée, d'Agamemnon à Oreste, d'Electre à Iphigénie. Cette lignée avait le meurtre dans le sang et la vengeance dans les chromosomes. Elle poussait la folie jusqu'au parricide, à l'inceste, à l'infanticide. Son destin diabolique s'accomplissait selon une logique implacable, mécanique, cruelle. De la pure tragédie, qu'exprime Sophocle dans *Ajax furieux* : « O Jupiter, père de mes aïeux, que ne puis-je immoler le traître Ulysse, me baigner dans le sang des Atrides, et expirer moi-même après eux ! » Ou Fénelon dans *Télémaque* : « La Grèce ignore que je souffre [dit Philoctète] ; ma douleur augmente ; les Atrides m'ont mis dans cet état ; que les dieux le leur rendent. » Ou Julien de Vinezac, dans *Les Epoux malheureux* :

Peux-tu bien exiger ces affreux parricides ?

Voudrais-tu voir verser tout le sang des Atrides ?

Ah ! c'est mon propre sang ; c'est celui des héros ;

C'est le sang des vengeurs de la Grèce et d'Argos.

Marcel Rufo, dans *Dictionnaire amoureux de l'enfance et de l'adolescence* : « Au producteur de cinéma qui, dans *La Nuit américaine* de François Truffaut, dit avec un sourire bonhomme : “Le cinéma est une grande famille”, l'acteur Alexandre (interprété par Jean-Pierre Aumont) répond : “Les Atrides aussi !” »

Vouer aux gémonies

C'est « accabler d'outrages en vouant au mépris public, à l'opprobre, agonir d'injures », ou encore « dire pis que pendre ».

Le sens originel, « promettre la mort et tous les affronts de la foule », s'est complètement perdu, comme la pratique abominable correspondante.

A Rome, étaient voués aux gémonies ceux auxquels on réservait le pire des sorts. L'Escalier des Gémonies (*gemoniae scalae* : « escalier des gémississements », de *gemo*, « gémir, se plaindre ») flanquant le Capitole se voyait de tout le Forum. On y exposait plusieurs jours les corps des condamnés, après qu'ils avaient été torturés puis étranglés dans la prison du Tullianum, jusqu'au moment où le magistrat jugeait bon de les jeter dans le Tibre.

C'est le dictateur Camille qui aurait, en 385 av. J.-C., inauguré cette méthode d'exposition des condamnés exécutés. Elle sera reprise en France, au Moyen Age, des siècles durant, avec en particulier le gibet de Montfaucon, tristement célèbre grâce à *La Ballade des pendus* de Villon.

Fred Hidalgo, dans *Jacques Brel* : « Il [Brel] conservait son absinthe au frais, là où l'on a reconstitué aujourd'hui [la] Maison du jouir [de Gauguin] (dont le simple nom inscrit sur le fronton, au-dessus de l'escalier, le fit vouer aux gémonies par le curé du cru. »

👉 Voir aussi, de même sens, « clouer au pilori ».

La roche Tarpéienne est proche du Capitole

Cela veut dire que plus on s'élève dans les dignités, les honneurs, et plus on risque de dégringoler. Autrement dit, après l'élévation, danger de chute ; après le triomphe, la défaite ; après la gloire et l'encens, l'infortune et l'infamie.

A Rome, la Tarpéienne est un éperon haut de trente-deux mètres, proche du Capitole, situé au-dessus du Forum. De là on précipitait dans le vide les généraux victorieux traîtres à la patrie. Ce fut le cas du consul Manlius, qui, après avoir sauvé Rome d'une invasion des Gaulois, vola l'or qu'ils laissèrent dans leur fuite.

L'expression s'entend parfois dans le monde politique, à titre d'avertissement lancé aux dirigeants dont l'ascension jusqu'aux sommets semble trop rapide, voire imméritée.

Paul Guth, dans *Une enfance pour la vie* : « Le Capitole est près de la roche Tarpéienne. Aucun cérémoniaire ne brûlait devant moi un flocon d'étoupe, comme au couronnement du pape : *Sic transit gloria mundi*, "Ainsi passe la gloire du monde". »


Passer sous les fourches caudines

Cela signifie « subir des situations humiliantes », et, par extension, « être contraint ».

Sur la voie Appienne, près de Capoue, plus précisément vers Caudium, se trouvent les Fourches Caudines (*Furculae Caudinae*), défilé de plus en plus étroit, en forme de fourche. Là, en 321 apr. J.-C., les Romains subirent une défaite cuisante. Leurs ennemis, les Samnites, commandés par le général Herrenius, les humilièrent en les forçant à passer sous un joug de lances dressées par leurs ennemis, comme du bétail.

On lit, dans la *Deuxième Lettre à M. l'abbé Boon* (1840) : « L'ignorance ou la mauvaise foi ! Voilà les terribles fourches caudines sous lesquelles il nous faut absolument fléchir la tête. »

L'économiste André Fourçans, dans *Les Secrets de la prospérité* : « La réponse à cette question, et à bien d'autres, passe inévitablement par les fourches caudines de l'économie. »

 Littré signale qu'on dit aussi, plus simplement, « passer sous la fourche ».

Le chariot de Thespis

Par métaphore, « monter sur le chariot de Thespis » signifie « épouser une carrière théâtrale » ou, au figuré, « mener une vie errante ». Le théâtre serait né dans l'Antiquité grecque, au VI^e siècle av. J.-C., lorsque Thespis eut l'idée de faire dialoguer un acteur – il le fut lui-même – avec le chœur et son chef, introduisant ainsi un élément dramatique dans le poème lyrique. Il fut aussi un dramaturge considéré. Quatre pièces lui sont plus ou moins attribuées, dont il ne reste rien, c'est souvent comme ça avec les Grecs de l'Antiquité.

Autre innovation, Thespis partait en tournée dans un chariot. On doit à Horace l'historiette du véhicule dans lequel Thespis promenait ses acteurs : « Thespis, dit-on, inventa la muse tragique, genre

auparavant inconnu ; et il porta sur des chariots ses poèmes, que chantaient et jouaient des hommes au visage barbouillé de lie. » Il ajoute : « Les Romains dans le repos qui suivit les guerres Puniques se mirent à s'enquérir des beautés de Sophocle, et de Thespis, et d'Eschyle. »

Cette manière de se déplacer sera reprise par Molière, qui commença sa carrière en baladant, lui aussi, sa troupe de ville en ville dans une roulotte.

Le deuxième chapitre du *Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier est titré « Le chariot de Thespis » ; la troupe toque à la porte d'un châtelain :

« — Que voulez-vous ? [...]

« — L'hospitalité pour moi et mes camarades, des princes et des princesses, des Léandres et des Isabelles, des docteurs et des capitaines qui se promènent de bourgs en villes sur le chariot de Thespis, lequel chariot, traîné par des bœufs à la manière antique, est maintenant embourbé à quelques pas de votre château.

« — Si je comprends bien ce que vous dites, vous êtes des comédiens de province en tournée et vous avez dévié du droit chemin ? »

👉 En anglais, *thespian* est un synonyme de comédien.

L'âge d'or

« C'était l'âge d'or ! » s'écrie-t-on quand on évoque un passé plus ou moins lointain, idéalisé et revêtu de tous les bienfaits, toutes les délices, tous les bonheurs, toutes les splendeurs. Ce regard nostalgique tourné vers un passé bienfaisant, pacifique, idyllique, où

régnèrent l'honnêteté et la bonne foi, les Grecs et les Romains surent le décrire ; mieux, ils y croyaient pour de bon.

Les hommes, dit Hésiode dans *Les Travaux et les Jours*, « vivaient comme des dieux, l'âme sereine. Ils ne connaissaient ni le travail, ni la douleur, ni la cruelle vieillesse ; leur corps gardait toujours sa vigueur. Ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux, et ils mouraient doucement, comme s'ils s'endormaient. Ils possédaient tous les biens ; la terre fertile produisait d'elle-même et en abondance ; et ils partageaient pacifiquement ces richesses avec tous les autres hommes » (vers 109-120). Cet âge mythique disparut quand Zeus devint le maître de la Terre et du Ciel, après le règne de Cronos.

On retrouve cette vision dans le jardin d'Eden, où Adam et Eve vivaient avant que la pomme soit croquée.

Le mythe de l'âge d'or, symbole d'un passé prospère et révolu, sera au repris et transformé au Moyen Age, qui inversera le sens du temps. Il projettera l'âge d'or dans un futur paradisiaque et sans guerre, figure du bonheur originel perdu.

La boîte de Pandore

Ce n'est pas la besace d'un gendarme que l'on nomme ainsi, mais l'origine d'un grand nombre de malheurs, la source d'une catastrophe.

Zeus, furieux que le Titan Prométhée ait donné le feu à ses protégés, les hommes, chargea Héphaïstos et d'autres dieux de concevoir une créature susceptible de les émouvoir, une femme, Pandore. Il envoya Pandore à Epiméthée, le frère étourdi du prévoyant Prométhée. Charmé, Epiméthée oublia le conseil de son frère : se méfier des cadeaux de Zeus, en particulier d'une jarre que Pandore

avait reçue des dieux comme présent de mariage. Curieuse, Pandore l'ouvrit, et tous les maux de l'humanité se répandirent, accomplissant la vengeance de Zeus. Seule l'Espérance demeura au fond de la jarre quand, effrayée, elle referma le couvercle. Les mortels qui vivaient jusqu'alors sans peine ni souci connurent désormais tous les malheurs : vieillesse, maladie, crimes, misère, mort, orgueil, etc.

C'est dire que Pandore symbolise la libération, par étourderie ou malignité, de forces mauvaises et incontrôlables. Et on lui attribue, comme à Eve, les horreurs de la condition humaine !

Le Sage a écrit en 1721 *La Boîte de Pandore*, vaudeville en un acte qui se termine par une chanson dont voici le premier couplet :

*Mère qui vit trop librement,
Devant sa fille neuve encore,
Ouvre au tendron imprudemment
La boîte de Pandore.*

Le fil d'Ariane

C'est « le fil conducteur, la ligne directrice ». Mais qui est cette Ariane qui a aussi donné son nom au programme spatial européen ?

Présentée dans *l'Iliade* comme une femme « aux belles boucles », « la fille de Minos et de Pasiphaé », pour reprendre le vers de Racine dans *Phèdre*, Ariane était sœur de Phèdre et demi-sœur du Minotaure par sa mère ; monstre au corps d'homme et à la tête de taureau, le Minotaure fut enfermé par Minos dans une prison conçue par l'architecte Dédale, le Labyrinthe, un enchevêtrement de couloirs sans issue dont on ne pouvait sortir. Chaque année, sept jeunes garçons et sept jeunes filles lui étaient livrés, qu'il dévorait. Thésée, fils du roi

Egée, réussit à tuer le monstre et à ressortir du Labyrinthe grâce à une pelote de fil que lui avait donnée Ariane, amoureuse de lui, et qu'il déroula derrière lui.

Marcel Schneider, dans *Le Jeu de l'oie* : « Ce qui nous guide vers l'au-delà, c'est une lumière vacillante, une bougie dans la tempête, tandis que le fil d'Ariane nous rattache aux vivants. »

👉 En plongée sous-marine, l'expression est à prendre au sens propre : le fil d'Ariane, ou *dévidoir*, est un filin que le plongeur déroule derrière lui.

Symbole de « continuité » et de « devenir »,
mais aussi de « fragilité » et de « difficulté à comprendre
ou à suivre », le mot *fil* entre dans
la composition d'une vingtaine d'autres expressions :

Au fil des ans : à mesure que les années passent.

Cousu de fil blanc : trop apparent pour abuser quiconque.

Donner du fil à retordre : susciter des embarras, des difficultés.

Fil de la Vierge : fil ou morceau de toile d'araignée.

Passer au fil de l'épée : massacrer.

Coup de fil : appel, communication téléphonique.

Au bout du fil : au téléphone.

Au fil de l'eau : suivant le courant d'une rivière, d'un fleuve (cf. la politique du chien crevé au fil de l'eau*).

De fil en aiguille : de propos en propos, en passant d'une chose à l'autre.

Fil à fil : en filet continu, sans s'arrêter.

Fil à la patte : personne ou chose qui embarrasse, dont on voudrait se libérer.

N'avoir pas inventé le fil à couper le beurre : s'avérer inintelligent.

Perdre le fil : ne plus savoir où l'on en est.

Ne tenir qu'à un fil : tenir à peu de chose, être très fragile, précaire.

Dans le droit fil : dans la ligne de pensée, l'orientation.

Mince comme un fil : très mince.

Fil rouge, fil conducteur : ce qu'on peut suivre pour se guider.

Coiffé sur le fil : battu de justesse lors d'une compétition.

Sortir de la cuisse de Jupiter

C'est « se prendre pour un dieu vivant, se croire remarquable, exceptionnel ». Mais pourquoi « sortir de la cuisse de Jupiter » ? Zeus (Jupiter) était le roi des dieux, le maître de l'Olympe et de la Terre, comme Poséidon était le maître sur mer. Grand cavaleur devant l'éternel, Zeus séduisit une jeune fille très belle, Sémélé.

Par jalousie, Héra, sœur et épouse de Zeus, résolut de se venger en faisant périr sa rivale. Voici comment : elle expliqua à Sémélé que son amant n'était autre que le roi des dieux, puis elle demanda à Zeus de se montrer dans toute sa splendeur sur son char à roues d'or. Quand il parut, avec sa foudre et ses éclairs, Sémélé fut brûlée vive et mourut. « Cependant Jupiter [Zeus] arrache de son sein l'enfant à demi formé qui devait naître de leur amour. Prodige difficile à croire, il l'enferme dans sa cuisse, et l'y conserve tout le temps que sa mère aurait dû le porter », raconte Ovide dans ses *Métamorphoses*. Cet enfant, dont Zeus fut en quelque sorte la mère porteuse, sera Dionysos (Bacchus chez les Romains).

D'après *Le Robert des expressions*, « sortir de la cuisse de Jupiter » serait une « réfection honnête et païenne » d'une expression beaucoup plus vulgaire, qui s'employait au XIV^e siècle : *issir* [sortir] *de l'orine* [urine] *du père*.

👉 On peut également dire « sortir de la cuisine à Jupiter », selon Coluche, mais c'est une autre histoire.

Le supplice de Tantale

Le *Dictionnaire de l'Académie française* le dit brièvement et excellemment : le supplice de Tantale correspond à « l'impossibilité d'atteindre, malgré la proximité, l'objet de ses désirs ».

Mais que vient faire Tantale dans cette tentation inassouvie ?

Fils de Zeus – mais mortel – et roi de Lydie, Tantale était d'une richesse inouïe. Cupide, prétentieux et insupportable, il offensa les dieux en trahissant les secrets qu'ils lui avaient confiés et qu'il révéla aux humains. En outre, il aggrava son cas en commettant un autre crime impardonnable : il vola le nectar et l'ambrosie, aliments des dieux de l'Olympe qui leur conféraient l'immortalité, qu'il distribuait à ses amis. Pire encore, ce fils indigne convia les dieux à un banquet au cours duquel il leur servit son propre fils, Pélops, en ragoût que, méfiants, la plupart refusèrent de manger.

Pour le punir de tous ses méfaits, Zeus lui infligea une terrible sanction ; envoyé dans le Tartare à sa mort, il fut immobilisé dans l'eau jusqu'au menton, une branche chargée de fruits se balançant au-dessus de sa tête. Lorsqu'il essayait de l'attraper, elle s'éloignait. Et lorsqu'il voulait boire, le niveau de l'eau baissait. Il voyait fuir inlassablement le double objet de ses désirs. Il fut ainsi mis au supplice d'être condamné à mourir et de faim et de soif, inlassablement.

Une toile de Pénélope

C'est-à-dire « un travail entrepris jamais terminé, et sans cesse recommencé ».

Cet « ouvrage qui commence et ne finit point, et que l'on doit sans cesse reprendre » fait allusion à un épisode fameux de l'*Odyssée*.

Pénélope, compagne d'Ulysse, prouva de belle manière sa fidélité d'épouse. Elle n'abandonna ni ne trompa Ulysse pendant l'interminable périple d'icelui. Car durant l'absence aussi mouvementée que prolongée du héros, de nombreux prétendants ne cessaient d'assiéger le palais d'Ulysse à Ithaque, où ils courtoisaient Pénélope, voulant la contraindre à choisir parmi eux un mari pour remplacer le voyageur au long cours, faisant même, à cette fin, courir le bruit qu'il était mort. Pour les tenir à distance, Pénélope trouva une belle astuce. Elle prétextait qu'elle devait d'abord terminer un ouvrage pieux, à savoir le drap mortuaire de son beau-père, le roi Laërte, et leur promit de faire son choix lorsque la toile sera achevée. Mais elle défaisait la nuit ce qu'elle composait le jour, stratagème qu'une servante traîtresse dévoila. Heureusement, Ulysse réapparut à Ithaque à ce moment-là, et elle n'eut pas à se livrer. Il mit un terme à l'assaut des prétendants, qu'il massacra tous. Homère ne nous dit pas si Pénélope finit un jour le suaire, mais là n'est pas la question.

Voltaire, dans une lettre au comte d'Argental : « On change un vers, et on oublie d'envoyer les corrections devenues nécessaires aux vers suivants [...]. On ne sait plus où l'on est. Il faut recopier la pièce, tous les rôles ; c'est la toile de Pénélope. »

Succomber au chant des sirènes

C'est-à-dire que l'on se laisse séduire par une offre qui se révèle décevante ou néfaste.

Les sirènes étaient des créatures fabuleuses à corps de femme terminé par une queue de poisson. Au nombre de six – mais pas... six reines –, leur nom séduisait autant qu'il trompait : Himéropia (la douceur), Thelxiépie (la parole enjôleuse), Ligia (la mélodieuse),

Parthénope (la voix virginale), Pisioné (la persuasive) et Leucosia (la blanche). Leur voix était « séduisante et enchanteresse », fatale aussi. Car ces divinités de la mer attiraient irrésistiblement les marins par la douceur exquise de leurs chants pour mieux les expédier aux Enfers.

Pour donner un avant-goût du sort funeste qui attendait les malheureux, ces monstres pervers chantaient, paraît-il, des prophéties lugubres et des chansons funèbres inspirées par l'Hadès, l'Au-Delà. Ces femmes-poissons sévissaient surtout sur leur territoire de prédilection, le détroit de Messine, où elles étaient postées dans les parages du rocher de Charybde et du tourbillon de Scylla. Seuls Orphée, qui avait une voix plus puissante que la leur, et, conseillé par Circé, Ulysse, qui se fit attacher au mât après avoir fait boucher à la cire les oreilles de ses matelots, de ce fait sourds à leur chant, purent échapper au sort fatal qu'elles réservaient aux navigateurs égarés dans leur secteur.

Tomber de Charybde en Scylla

C'est une manière châtiée de dire « aller de mal en pis, échapper à un danger pour tomber dans un autre plus grave ».

Elle vient de loin, cette expression, du chant XII de l'*Odyssée*, qui décrit le double péril. Charybde et Scylla sont deux écueils qui barrent le détroit de Messine et qu'Homère personnifie sous les traits de deux monstres femelles. Agités de remous puissants, ils étaient redoutés par les navigateurs de l'Antiquité. Pour éviter Charybde, les navigateurs prenaient le risque d'affronter Scylla, ce que fit Ulysse, mais « Scylla [lui] arrache six hommes du fond du navire, les plus robustes de [s]es compagnons ». Ainsi pour éviter un danger, il en rencontra un autre, bien pire. » Dans *Le Jacassin*, Pierre Daninos observe que « si l'on

tombe toujours depuis des siècles de Charybde en Scylla, on n'est jamais tombé dans l'autre sens ».

Pour exprimer la même idée, il y avait jadis une expression moins savante, imagée et de compréhension immédiate : *sauter de la poêle à la braise*. Henri Estienne la cite dans *Précellence du langage françois*, écrit en 1579.

👉 L'expression est difficile à orthographier. Aussi fait-elle l'objet d'une déformation populaire plaisante, que Balzac rapporte dans *Splendeurs et Misères des courtisanes* : « Et je suis retombée à un banquier, de caraïbe en syllabe, comme dit Florine. »

Un travail d'Hercule

Faire un travail d'Hercule, c'est « accomplir une rude tâche », dont on vient difficilement à bout. Toutefois cela est sans commune avec les exploits fantastiques mais pénibles d'Hercule face à des adversaires dont il triompha. Chacune de ses prouesses a une portée initiatique et symbolise le combat permanent qui s'instaure dans l'univers entre l'Ordre et le Chaos. Ce champion légendaire triomphe grâce au secours des dieux, manifestant ainsi la part divine en chaque homme.

Hercule est le nom latinisé d'Héraclès, le plus connu et le plus populaire des héros de la mythologie. Fils de Zeus et d'une mortelle, Alcmène, ce Superman bien avant l'heure personnifie la force. Ses douze travaux furent tout sauf des tâches ordinaires et faciles.

Loin est le temps où les enfants de France apprenaient par cœur, outre le nom des chefs-lieux de départements et de cantons, celui des neuf Muses avec l'art qu'elles symbolisent, les sept Merveilles du monde antique ou encore les douze travaux d'Hercule, dont la liste canonique fut arrêtée au VII^e siècle av. J.-C. En plus d'être un bon

exercice de mémoire, les énumérer permet d'évoquer leur récit merveilleux. Allons-y : il étouffe le LION DE NÉMÉE (dont la dépouille lui servira d'armure) ; il tue l'HYDRE DE LERNE, monstre à neuf têtes ; il capture le SANGLIER D'ERYMANTHE ; il rattrape la BICHE DE CÉRYNIE aux pieds d'airain ; il anéantit LES OISEAUX ANTHROPOPHAGES DU LAC STYMPHALE ; il nettoie les ÉCURIES D'AUGIAS ; il dompte le TAUREAU BLANC DE MINOS ; il maîtrise les JUMENTS DE DIOMÈDE ; il subtilise sa CEINTURE À LA REINE DES AMAZONES, Hippolyte ; Il vole les BŒUFS DE GÉRYON, géant à trois têtes ; il aide le Titan Atlas à dérober les pommes d'or d'Héra du JARDIN DES HESPÉRIDES ; il enlève le chien CERBÈRE des Enfers.

Le rocher de Sisyphe

Se dit d'un travail interminable, laborieux et sans cesse à refaire.

C'est Albert Camus qui fit connaître au plus grand nombre le sort réservé au héros maudit, qui passait pour le plus rusé des hommes. Au moment de boire la ciguë, Socrate dit à ses disciples qu'il aura plaisir à côtoyer Sisyphe aux Enfers. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus imagine ce héros mythique heureux sur sa montagne. Tel ne fut pas le cas dans la légende.

Sisyphe était le fils d'Eole et il serait, selon *l'Enéide*, le vrai père d'Ulysse. Il est célèbre pour avoir été condamné à pousser un énorme rocher jusqu'au sommet d'une montagne ; quand il y parvient, le rocher lui échappe et dévale la pente, l'obligeant à recommencer, et ainsi de suite, à perpétuité. Cette tâche, toujours renouvelée, symbolise l'homme aux prises avec un destin aveugle. Albert Camus en fera l'image même de l'absurdité de la condition humaine.

Louis Nucéra, dans *Mes rayons de soleil* : « A l'affirmation de Jacques Perret : "Si le rocher de Sisyphe avait été muni de pédales, il

eût – grâce à Coppi – roulé sans peine jusqu’au sommet à la barbe de Jupiter.” »

Beau comme l’Apollon du Belvédère

C’est-à-dire d’une beauté parfaite.

C’est vrai qu’il est beau, le dieu Apollon, quand on l’admire place des Statues au Vatican. Il marche royalement, venant, semble-t-il, de tirer à l’arc. Sa présence en ce lieu est attestée depuis 1508. Le pape Jules II fit installer la statue dans la cour de l’Octogone de son palais du Belvédère, d’où l’expression comparative et admirative. Le chef-d’œuvre est considéré comme la réplique romaine en marbre d’un bronze réalisé entre 330 et 320 av. J.-C., à l’époque de l’empereur Antoine, par Léocharès, un des artistes qui travaillèrent à l’édification d’une des Sept Merveilles du monde, le Mausolée d’Halicarnasse.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, un érudit allemand féru d’art de l’Antiquité, Johann Joachim Winckelmann, voyait dans la statue d’Apollon l’expression suprême de l’art grec, « le plus haut idéal de l’art parmi toutes les œuvres antiques qui nous sont parvenues », rien de moins. Il ajouta : « Ce que la nature, l’art et l’esprit conjugués surent produire de plus excellent, on le voit incarné sous nos yeux dans l’Apollon du Belvédère. » C’est dire si comparer quelqu’un à l’Apollon du Belvédère constitue un sacré compliment, expression tout de même plus élégante que « beau comme un camion ».

A partir de la Renaissance, on admira tant la statue d’origine que l’on fit faire dans toute l’Europe des imitations, à l’instar de celle que l’on voit dans le jardin du château de Fontainebleau.

✂ Mais, rançon de la gloire et injuste retour des choses, les élèves des Beaux-Arts, s’évertuant à copier du mieux possible l’œuvre princeps,

l'appelèrent « le navet épluché », eu égard, dit Claude Duneton dans *La Puce à l'oreille*, « à la forme allongée et lisse de ses membres, dont la musculature n'apparaissait pas ». Le qualificatif de « navet » s'appliquera par la suite à toute peinture de médiocre qualité, puis aux mauvais films.

Etre dans les bras de Morphée

Cette locution poétique, plaisante et familière, signifie tout simplement « dormir profondément ».

L'image véhicule un thème vénérable de la littérature gréco-latine, celui où le dieu des Rêves revêt n'importe quelle forme humaine – *morphè*, « forme », en grec – pour apparaître dans le sommeil des mortels. Immortalisé par Homère dans *l'Iliade* (II, 5) et Ovide dans *Les Métamorphoses* (XI, 592, 633 et suiv.), Morphée est le fils d'Hypnos, le sommeil, et de Nyx, la nuit.

On représente Morphée soit avec de grandes ailes qui battent en silence et qui effleurent les humains, soit sous la forme d'un jeune homme qui tient un miroir dans une main et dans l'autre des pavots soporifiques qui, outre un sommeil profond, procurent des rêves pour la nuit.

Boris Vian, dans *Derrière la zizique* : « Si votre cavalière, au hasard de la conversation, s'exclame par exemple : “Ce que l'on doit être bien dans les bras de Morphée !...”, soupirez, d'un ton négligent : “Saviez-vous que c'est mon prénom ?” »

👉 De Morphée nous vient le mot « morphine », médicament puissant qui plonge dans le sommeil et endort les douleurs.

Vous dansez comme Terpsichore !

C'est le plus joli compliment qui puisse être fait à une dame invitée à danser qui se montre excellente cavalière. Or, vers 1900, dans un bal distingué, une partenaire de valse à qui un tel hommage venait d'être rendu se sentit vexée et jalouse de ladite Terpsichore. Elle répondit sèchement : « Je ne connais pas cette femme-là ! » Elle ne savait pas qu'en grec ancien Terpsichore signifie littéralement « Celle qui aime la danse ». C'est donc la muse de cet agrément esthétique ô combien délectable, mais aussi des chœurs dramatiques et de la poésie lyrique. Les sculpteurs et les peintres ont représenté, le plus souvent, cette Muse tenant une lyre et couronnée de guirlandes.

Bonne occasion d'évoquer les autres Muses. Dans l'ordre alphabétique : CALLIOPE, la poésie épique et l'éloquence ; CLIO, l'histoire ; ERATO, la poésie lyrique et érotique ; EUTERPE, la musique ; MELPOMÈNE, la tragédie ; POLYMNIE, la rhétorique ; THALIE, la comédie ; URANIE, l'astronomie. Ces neuf Muses doivent leur première célébrité à Platon, qui les cite dans *Ion* – dialogue avec Socrate sur les poètes en général et ces inspiratrices en particulier.

👉 Ajoutons que l'on conférait le titre de *dixième muse* à certaines femmes de lettres éminentes, dont on voulait saluer le talent poétique, par exemple Sappho dans l'Antiquité grecque, Louise Labé à la Renaissance ou Marceline Desbordes-Valmore au XIX^e siècle.

Jouer les Cassandre

On joue les Cassandre quand on prédit avec pessimisme des événements à venir.

Homère dans *l'Iliade*, Eschyle dans *Agamemnon* et Euripide dans *Les Troyennes* immortalisèrent cette devineresse. Elle était la plus belle des filles de Priam et d'Hécube et reçut d'Apollon, qui l'aimait, le don de la divination. Mais elle se refusa au dieu et celui-ci, vengeance mesquine, lui ôta le don de persuasion : ses prédictions étaient justes, mais personne ne la croyait. Ainsi, elle eut beau annoncer la mort d'Hector et prévenir du danger que présentait le cheval de Troie, tout le monde s'en moqua, personne ne l'écouta, et quand elle annonça la ruine imminente de Troie, elle fut l'objet de la risée générale.

Depuis lors, Cassandre est souvent citée pour signifier la clairvoyance méconnue, ou, par extension, une prévision exagérément pessimiste. C'est ainsi que Proudhon demandait à ses lecteurs qu'on « pardonne [ses] réflexions amères à un écrivain qui tant de fois joua le rôle de Cassandre ».

La corne d'abondance

C'est une source de bienfaits inépuisables, d'infinie prospérité.

Cette corne, d'où sortent tant de choses précieuses, symbolisait, à l'origine, la fertilité : son côté pointu figurait le mâle et le côté creux la femelle. D'où vient cette expression ? Il y a plusieurs explications. Dans l'une des versions des auteurs de l'Antiquité, Zeus, alors qu'il n'était encore qu'un bambin, fut confié par sa mère, Rhéa, à la chèvre Amalthée pour l'éloigner de Cronos, qui avait la fâcheuse habitude de dévorer sa progéniture. Il fut donc élevé et nourri par cet animal bienfaisant. Or, un jour, alors qu'il s'amusait, il arracha par inadvertance une corne de sa nourrice. Bien plus tard, lorsqu'il devint grand chef de l'Olympe, Zeus donna à la corne le pouvoir de fournir à

profusion des pierreries, des fleurs et des fruits, source ainsi de richesses inépuisables.

Dans une autre version du mythe, Hercule est fortement impliqué. Voici comment. Il eut à se battre contre le fleuve-dieu Achéloos, qui, pour l'occasion se transforma en taureau. Au cours de la bagarre, dont il sortit bien sûr vainqueur, Hercule arracha une des cornes de l'animal, laquelle fut ensuite emplie de fruits et de fleurs par les nymphes : « [Hercule] arrache une de mes cornes, me mutilant le front. Des Naïades remplissent la corne de fruits et de fleurs odorantes, la consacrent aux dieux, la corne d'abondance source de richesses » (Ovide, *Métamorphoses*, IX, 89).

Dans une troisième version, cette corne légendaire serait tout bonnement une allusion à l'antique Libye riche en fruits et vins, pays qui avait la forme d'une corne de bœuf et qui fut offert comme territoire par le roi Hammon à sa fille Amalthée. Bref, allez savoir la vérité !

✂ Eugène Labiche a fait un usage astucieux de la locution en disant que certains maris « ont la corne d'abondance en même temps qu'ils ont l'abondance de cornes ».

Le tonneau des Danaïdes

L'expression évoque une tâche impossible, interminable, toujours à recommencer.

Les Danaïdes étaient les cinquante filles de Danaos, fiancées aux cinquante fils d'Egyptos, frère jumeau de leur père ! Quand Danaos, brouillé avec son frère, quitta l'Égypte avec ses filles pour s'installer en Argolide, les fils d'Egyptos les poursuivirent pour les épouser comme convenu. Danaos consentit aux mariages, mais il ordonna à ses filles

d'égorger leurs maris dès la nuit de noces. Toutes le firent avec des épingles à cheveux, excepté l'aînée, Hypermnestre, amoureuse de son mari Lyncée. Horace composa sur elle ce vers célèbre : « Seule digne de la torche nuptiale, elle fut envers son père parjure, menteuse sublime et, de tous les temps, la demoiselle la plus noble. »

Lyncée vengera ses frères assassinés, et son père, en tuant les quarante-neuf sœurs d'Hypermnestre. Ce fut en fait une double punition. Car aux Enfers les meurtrières furent condamnées à remplir pour l'éternité un tonneau sans fond avec l'eau du Styx.

Hannelore Cayre, dans *Comme au cinéma* : « Véritable tonneau des Danaïdes, son compte en banque se remplissait et se vidait sans cesse dans une tétée permanente et gloutonne de sa femme et de sa progéniture. »

L'Olympe des locutions grecques

Outre une foulditude de mots, le français s'abreuve d'expressions inspirées des mythes grecs, ainsi une *voix de stentor*, héros de *Illiade*, dont Homère dit qu'il avait « une voix éclatante comme une trompette d'airain » ou *entendre un écho*, d'Echo, la nymphe proluxe à la voix magnifique, qui, punie par la déesse Héra, devint aphone, ne pouvant plus que répéter les mots des autres... comme en écho à leurs sons.

talon (ou tendon) d'Achille	héros de l'Iliade	qualifie une faiblesse, et le tendon de l'arrière du pied
un Adonis	adolescent maudit par Aphrodite pour sa beauté	jeune homme d'une grande beauté
perfide Albion	géant, fils de Neptune	l'Angleterre
vertu aphrodisiaque	Aphrodite, déesse symbolisant le désir érotique	censée provoquer ou stimuler le désir sexuel
dentelle arachnéenne	Arachné : la meilleure tisseuse du monde, qu'Athéna transforma en araignée	qui a la légèreté d'une toile d'araignée
pas coté à l'Argus	monstre aux cent yeux répartis sur tout le corps	qui ne vaut pas grand-chose
aurore boréale	Borée, dieu des vents du nord	De l'hémisphère Nord, du nom d'un vent de la moitié nord du globe terrestre
vrai cerbère	chien terrible, gardien des enfers	gardien sévère et intraitable
projet chimérique	Chimère, monstre terrifiant	qui se complaît dans une vaine imagination
riche comme Crésus	roi de Lydie, riche en or	très fortuné
travail de cyclope	Cyclopes, géants à la force prodigieuse	œuvre gigantesque
force herculéenne	Hercule, le dieu Héraclès des Grecs	d'une force extraordinaire
récit homérique	Homère, bien sûr	épique, fabuleux, phénoménal
face de Janus	Janus bifrons, dieu ayant deux visages opposés	qui présente une double face, deux aspects opposés
Produit létal	de Léthé, fleuve des Enfers	mortel
yeux de Lyncée (devenu yeux de)	pilote du navire Argo, Lyncée voyait loin	à la vue perçante

lynx)		
être <i>médusé</i>	la Méduse, une des trois Gorgones, au regard pétrifiant	être frappé de stupeur, sidéré
<i>nectar et ambrosie</i>	les aliments des dieux	des délices suprêmes
complexe <i>d'Œdipe</i>	héros tragique, membre des Atrides*	concept freudien à la base de la psychanalyse
invoquer les dieux de <i>l'Olympe</i>	massif de Grèce, résidence des dieux	solliciter une aide de l'au-delà
toucher un <i>pactole</i>	rivière aurifère du royaume de Crésus	source de profit, de richesse ; fortune
peur <i>panique</i>	Pan, dieu pastoral qui semait l'effroi en surgissant à l'improviste	qui trouble subitement et violemment l'esprit
poètes du <i>Parnasse</i>	montagne des Muses	mouvement poétique du XIX ^e siècle
enfourcher <i>Pégase</i>	cheval ailé	s'abandonner à l'inspiration poétique
effort <i>prométhéen</i>	Prométhée déroba aux dieux le feu sacré et le transmit aux hommes	qui a pour but d'aider l'homme à devenir l'égal des dieux
travail <i>titanesque</i>	les Titans gouvernaient le monde avant Zeus et les dieux de l'Olympe	travail gigantesque, démesuré
beauté <i>vénusienne</i>	Vénus, déesse de la Beauté et de l'Amour	divinement belle
doux <i>zéphyr</i>	fils d'Eole, personnifie les vents d'ouest	vent léger et agréable

... et nom de Zeus !

1. On confond fréquemment *draconien* et *drastique*. Cf., d'Alfred Gilder, *Les 300 Plus Belles Fautes... à ne pas faire et autres extravagances à éviter*, Omnibus, 2018.

Vacheries et râleries

Le catalogue des politesses se révèle moins croustillant que celui des insultes. Curieux ? Pas vraiment. Car le répertoire des insanités du genre est sans limites, comme le sont la méchanceté, la médisance et l'agressivité humaines, quand elles se manifestent verbalement. *Le Dictionnaire des injures* de Robert Edouard en est un bréviaire, un classique en la matière.

Cela dit, c'est consubstantiel à la nature humaine, et si facile de lancer des noms d'oiseaux, d'invectiver les autres, de les salir de propos offensants, humiliants, dégradants. Pourtant, la courtoisie voudrait qu'on évite de répondre à l'agresseur, car, comme on dit, la caravane passe lorsque les chiens aboient.

Si on a l'esprit de repartie, on répliquera en maniant l'humour. Jacques Chirac le fit un jour. Un malotru grossier lui lança un très sonore et haineux « Connard ! ». Avec un calme olympien et un large sourire, l'ancien chef de l'Etat répondit : « Enchanté, moi c'est Chirac. »

Plus injurieux, et avec bien plus qu'une nuance de blâme, on peut rétorquer, en guise de vacherie : « Je n'oublie jamais un visage, mais pour vous je ferai une exception. » L'effet, je vous l'assure, sera garanti. Il vaut mieux se jeter ce genre d'horreurs à la tête que d'en venir aux mains. *Chanter pouilles*, justement, venons-y.



Chanter pouilles à quelqu'un

Cela revient à « faire des reproches mêlés d'injures ; injurier ». L'Académie française donne cet exemple : « Ils se sont pouillés l'un l'autre. »

L'expression est délicieusement désuète mais bonne à connaître, surtout si l'on veut comprendre des textes anciens, comme les *Essais* de Montaigne, qui écrit : « C'était faire la figue à quelqu'un et dire des pouilles à un sourd. » Ou un merveilleux conteur d'histoires comme Tallemant des Réaux : « Un jour je ne sais quelle femme l'attendit à la porte et lui chanta pouilles. »

Le lexicologue Pierre Guiraud suppose que « chanter pouilles » dérive de « chanter le coq » et lui donne le sens, pour une femme, de « vouloir dominer le ménage ». Or, de coq à poule, il n'y a qu'une différence de sexe, « poule » étant peut-être devenu « pouille », mais le lien entre « porter la culotte » et « injurier » ne coule pas de source, quoique l'un n'empêche pas l'autre. Il se peut cependant que « pouilles » soit la déformation de « poux », que l'on retrouve dans l'expression « chercher des poux dans la tête ».

Toujours est-il qu'Hervé Bazin écrit dans *Qui j'ose aimer* : « Tu l'as entendu, l'autre, hier soir ? T'as vu si j'ai été patiente ! Je ne voulais pas lui chanter pouilles dans une maison de misère. Mais là, vrai, je ne peux plus, fais-lui comprendre avant que ça tourne au vilain. »

🐛 L'insecte a également donné naissance à « fier comme un pou ». Pourquoi ? Parce que, comme le remarque Sylvie Brunet¹, cela provient d'une confusion entre deux mots d'ancien français : « pouil »,

le pou (d'où « pouiller »), et un autre « pouil », du latin *pullus*, « petit coq »... fier comme un pou !

Amène ta mère que je te refasse !

Cette injure amusante, mais terrible, provient du répertoire des grossièretés surprenantes. Elle était très répandue dans les milieux populaires aux alentours des années 1950-1960. Elle ne veut pas forcément signifier qu'on s'en prend à la laideur d'autrui, c'est l'ensemble du personnage qui est remis en cause.

Jean Cocteau entendit un jour cette rosserie lancée au cours d'une dispute par un cycliste qui en invectivait un autre. Il la rapporte dans son journal *Le Passé défini*.

Se faire appeler Arthur

C'est « se faire sermonner, tancer copieusement, subir une algarade, des remontrances, être réprimandé pour une erreur faite, une bêtise commise ».

Que vient faire ici quelqu'un d'aussi noble, d'aussi majestueux, d'aussi légendaire qu'Arthur ?

En réalité, ce roi mythique n'y est pour rien. Il s'agit simplement d'une translittération phonique approximative par déformation de deux mots allemands, les Français ne comprenant pas la langue de Goethe et de Hitler. Quand les armées du Troisième Reich occupèrent la France de 1940 à 1944, elles instaurèrent en ville un couvre-feu implacable. Il démarrait à vingt heures pile et devait être strictement

respecté, sinon gare ! Les citoyens indisciplinés qui s’amusaient à enfreindre l’ordre se faisaient pincer par la patrouille. Elle leur criait « Acht Uhr ! Acht Uhr ! » (« Huit heures ») pour indiquer qu’ils étaient fautifs et allaient être punis ou risquaient de l’être. Or, les Français prononçaient « acht Uhr » « artour ». L’heure fatidique devint ainsi « Arthur ». D’où l’expression fort désagréable.

Elle a été probablement formée sur le modèle d’« avoir le bonjour d’Alfred », formule de congédiement lancée à quelqu’un que l’on juge importun ou de trop.

Gilbert Mercier, dans *Les Sabots fendus* : « Plus il tend l’oreille, plus ces *lalala* lui font penser à *La Truite* de Schubert. Il ose lui dire, au risque de se faire appeler Arthur : – Tu chantes *La Truite* de Schubert ? »

☞ La première des trois invasions de la France par nos amis d’outre-Rhin nous a laissé une autre insulte. Après la défaite de Sedan en 1870, les soldats français capturés étaient placés sous la garde sévère et punitive des Prussiens. La garde se disant en allemand « die Wache », que les prisonniers prononcèrent *vache* !, d’où l’exclamation « Oh, la vache ! », puis, par extension, « Mort aux vaches ! ».

Ça lui en touche une sans faire bouger l’autre

Cette exclamation typiquement masculine, anatomique, grivoise et drôle, est devenue au fil du temps quasi proverbiale pour dire que l’« on s’en moque éperdument », que l’« on s’en bat couenne* », ou, plus grossièrement, que l’« on s’en tamponne le coquillard ». En termes châtiés, c’est « le cadet de nos soucis »

Le site Wiktionnaire cite Thierry Dufloo, qui écrit, dans *Le Tout Nouveau Testament* : « La démocratie, pour reprendre une expression de Chirac, “Cela m’en touche une sans faire bouger l’autre”. En clair, il s’en bat les couilles. » Qu’en termes galants ces choses-là sont dites ! *Le Canard enchaîné* prêtait la boutade à Jacques Chirac, qui n’en était pas à une gauloiserie près. Elle est le fait, en réalité, de Charles Pasqua, dont la verve n’avait d’égale que la gouaille. Le défunt ministre de l’Intérieur l’a glanée on ne sait où, peut-être dans les faubourgs de Marseille, dont il avait le savoureux accent.

En avoir ras-le-bol

Signe d’énervement ou d’exaspération, cette exclamation courante signifie « en avoir assez, c’en est trop, en avoir marre, très très marre ».

Sa vulgarité est telle que l’on s’étonne encore qu’une Première ministre (et seule Première ministre à ce jour), Mme Edwige Cresson, l’ait employée comme tout un chacun. Ayant l’habitude de ne pas mâcher ses mots, elle proféra en public cette grossièreté dans l’exercice de ses hautes fonctions gouvernementales entre 1990 et 1991. Nulle n’est parfaite.

Comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, on emploie des mots sans en connaître le sens premier. On ignore ici que « bol » désigne en argot l’anus, d’où le sens scatologique et ordurier de l’expression qui désigne le contenant du bol.

Les linguistes parleraient de « locution *démotivée* », c’est-à-dire qui a perdu son sens originel. Il en va de même pour un autre vocable inconvenant, parmi les plus employés dans le langage quotidien : le mot de cinq lettres, que Cambronne ne prononça jamais, ou encore

celui de trois lettres, désignant le sexe de la femme et commençant par *c* et se terminant par *n*.

Sans jouer les petits Père-la-pudeur, il vaudrait mieux, pour dire la même chose que ras-le-bol, et exprimer sa lassitude, recourir à d'autres exclamations plus classieuses ou moins vulgaires comme : « ras la tête », « ras la casquette », « ras les baskets », « ras les pompes », « ras la marmite » ou « ras le bonbon ».

Se mettre la rate au court-bouillon

Cette métaphore familière et pseudo-médicale dit bien ce qu'elle veut dire : « se faire du souci, de la bile, du mouron, du mauvais sang ou un sang d'encre », en d'autres termes : « être contrarié, se donner du mal, se ronger le foie », ou, comme on dit, « être malade d'inquiétude ».

L'expression ne figure pas dans le *Littré*, et pour cause : elle date du ^{xx}e siècle. Son origine est mystérieuse, si ce n'est que Frédéric Dard, alias San-Antonio, la donna comme titre à l'un de ses romans paru en 1965, justement intitulé *La Rate au court-bouillon* : « Je ne vais pas, écrit-il, me mettre la rate au court-bouillon pour des cons ! » Elle trouvera sa consécration cinq ans plus tard dans *La Méthode à Mimile*, savoureuse méthode d'apprentissage de l'argot établie par Alphonse Boudard et Luc Etienne.

C'est la faute à pas de chance

Pour « exprimer des regrets à propos d'une chose qui se révèle fortuitement malheureuse », contre laquelle on n'a rien pu faire, voilà une expression dont la syntaxe est incorrecte (on devrait dire « c'est la faute de »). Mais elle ne manque pas de sel puisqu'elle contient l'affirmation dépitée et résignée de la malchance, de la déveine autant que de la fatalité.

Patrick Poivre d'Arvor, dans *Un homme en fuite* : « “Vous n’y êtes pour rien, c’est la faute à pas de chance...” Il ne connaissait que trop ces mots mécaniques, dont on use par commodité, pour excuser des fautes qui méritent moins d’indulgence. »

✂ Il y a lieu de signaler au passage des paradoxes qui frisent l'oxymore, à commencer par cette interpellation du professeur qui s'exclame devant ses élèves « J'en vois qui n'y sont pas ! ». Citons aussi le titre du film *La vérité si je mens*, ainsi que la réplique « Si tu t'en vas... je te quitte ! » dans *Ma femme s'appelle reviens*, le « Je t'aime... moi non plus » de Gainsbourg, et ces interpellations ubuesques : « Cours après moi que je t'attrape ! », « Va voir là-bas si j'y suis ! », « Ça lui passera avant que ça me reprenne ».

Laisser sa carte de visite

C'est « signer une action, laisser de manière bien visible sa trace ».

La carte servait dans le beau monde à annoncer sa venue. Le majordome, le valet ou la soubrette portait ce petit carton au maître, lequel, s'il était à son domicile, acceptait ou non de recevoir le visiteur.

Ladite carte serait apparue en Chine au xv^e siècle. En Europe, elle commença de se répandre au xvii^e siècle. Sous Louis XIII, tout marchand ayant boutique à Paris distribuait la sienne afin qu'on s'approvisionne chez lui.

L'usage voulait qu'on la plie ou la corne en la laissant pour remise au maître des lieux. De nos jours, les cartes prétendument de visite servent à tout, même parfois à s'annoncer chez autrui. On les utilise pour écrire un mot, présenter ses vœux, accompagner un document, se recommander de quelqu'un, se faire connaître, enrichir son carnet d'adresses... Certains même les collectionnent. On s'échange à qui mieux mieux ces cartes de visite sans visite pour avoir les coordonnées de l'interlocuteur lors d'une rencontre ou d'un congrès dans l'espoir de contacts ultérieurs, d'une revoiture professionnelle. Pour faire chic et mondialisé, d'aucuns déclinent leur titre en anglais, au verso. Il manque juste le cérémonial qui préside à l'échange, comme le font les Japonais, lesquels remettent leur carte à deux mains, en se courbant avec déférence.

Tout bien considéré, la carte de visite, c'est comme les passages cloutés sans clous ou, pour les moteurs d'automobile, les vis platinées sans platine, ledit métal, onéreux, n'étant plus utilisé depuis belle lurette.

Roger Borniche, dans *Le Ricain* : « Oui, qu'est-ce qu'il fout ? Les empreintes étaient aussi nettes que si le type avait voulu nous laisser sa carte de visite ! »

La métaphore s'entend dans les commentaires sportifs, où elle signifie que « le défenseur adverse est figé sur place grâce à la vitesse de course de l'attaquant ».

Une sélection d'expressions du capitaine Haddock

Dans *Les Aventures de Tintin*, le compagnon foutraque et aviné du jeune détective à la houppette se caractérise par ses jurons truculents. Le capitaine Haddock érige ses insultes sinon en art à part entière, du moins en bribes d'éloquence furieuse. Son répertoire est fourni. Un « haddockologue » distingué, Albert Algoud², a recensé deux cent

vingt apostrophes déconcertantes, lancées, dit-il, « en un jubilatoire et baroque mouvement qui leur donne une vigueur surprenante ».

Voici un lot d'interpellations jamais méchantes, toujours réjouissantes, du capitaine tonitruant :

bayadère de carnaval !
ectoplasme à roulettes !
amiral de bateau-lavoir !
macchabée d'eau de vaisselle !
apprenti-dictateur à la noix de coco !
loup-garou à la graisse de renoncule !
bougre d'ectoplasme de moule à gaufres !
crème d'emplâtre à la graisse de hérisson !
loup-garou à la graisse de renoncule de mille sabords !
bougre de faux-jeton à la sauce tartare !
espèce de porc-épic mal embouché !
coloquinte à la graisse de hérisson !
espèce de mérinos mal peigné !
bougre d'extrait de cornichon !
bachi-bouzouk des Carpates !
tchouk tchouk nougat !
papou des Carpathes !

1. In *Comme disait ma grand-mère... Petit dictionnaire des expressions d'autrefois*, City Editions, 2009.

2. Albert Algoud, *L'Intégrale des jurons du capitaine Haddock*, Casterman, 2004.

Urbi et orbi

Nous n'allons pas à présent *parler du pays*, ce qui ne signifie pas ici « évoquer sa géographie, son présent ou son passé » mais « se mettre en colère ». Dans cette balade touristique singulière, j'évoque des localités françaises ou étrangères entrées dans la mémoire collective d'une façon curieuse, comme Brest, Byzance, Landerneau, Grenoble ou Damas, voire dramatique comme Gravelotte, sans oublier une contrée imaginaire, « le pays de cocagne ». L'Histoire éclaire ce voyage insolite *par monts et par vaux* au pays des locutions imagées. Ainsi, on dit, ou plutôt, on disait « aller à Canossa » (« rendre les armes en s'humiliant devant son adversaire ») ou « donner l'impression de revenir de Pontoise » (« avoir l'air ahuri »). Dans cette promenade linguistique, certains peuples ont leur part, juste ou injuste, tels les Espagnols, les Portugais, les Anglais, les Ecossais ou les Péruviens.

Le pays de cocagne

C'est un pays imaginaire et merveilleux où règnent l'abondance et la bonne chère, et, par extension, la prospérité, le plaisir, la

fête.

L'origine du mot « cocagne » est controversée : il est pour certains issu de l'occitan *cocanha*, pour d'autres de *cocaigne*, le pain de pastel compacté vendu aux teinturiers qui fit la fortune du Lauragais.

Contrée enchanteresse, le pays de cocagne est une pâle réminiscence de l'âge d'or* ou de la Terre promise dont parle l'Ancien Testament (*Exode* III, 8).

Historique : ce mythe naît au XIII^e siècle ; vers 1250 circule un long poème, le *Fabliau de Coquaigne*, qui décrit ce pays de fêtes continuelles, de luxe et d'oisiveté, où « plus on dort et plus on gagne ». C'est, en fait, la reprise d'un conte écrit en vieux néerlandais, *Voici le noble pays de Cocagne*, ce qui, comme vous le savez, se dit dans cette langue : « *Dit it van dat edele lant von Cockaenghen.* »

En peinture, Brueghel l'Ancien rendit célèbre le mythe dans un tableau composé en 1567.

Le mot doit sa fortune à Boileau. Dans sa sixième *Satire* écrite en 1666 et connue sous le titre « Les embarras de Paris » se trouvent ces deux vers :

*Paris est pour le riche un pays de cocagne :
Sans sortir de la ville il trouve la campagne*

Après quoi, on mit pour ainsi dire la cocagne à toutes les sauces : *vie de cocagne* (vie de rêve), *mât de cocagne* (poteau gravi pour atteindre, au sommet, des victuailles ou toute autre récompense), *auberge de cocagne* (où l'on trouve tout ce que l'on désire), jusqu'à *Roi de cocagne*, comédie de Marc-Antoine Legrand écrite en 1718, où deux personnages s'appellent Ripaille et Bombance : tout un programme ! « L'Acadie n'est ni un Etat ni même une province. Si

c'était un pays, il serait de cocagne », écrit Thomas Doustaly dans *Le Monde* du 23 janvier 2019.

✂ Les Anglais parlent d'un « pays de lait et miel » (*land of milk and honey*) et les Allemands disent pareillement « le pays où coulent le lait et le miel » (*Das Land wo Milch und Honig fließen*).

Aller par monts et par vaux

C'est une locution usuelle pour dire : « aller partout, en tous endroits, de tous côtés, par-ci, par-là », avec l'idée de se démener, d'en faire beaucoup, de se donner de la peine, de se dépenser.

Vaux – qui figure dans Vaux-le-Vicomte ou fort de Vaux – est le pluriel de *val*, forme vieillie de *vallée*, comme dans Val-de-Marne ou Val-d'Aoste.

L'expression, qui remonte au xv^e siècle, est bien appropriée aux paysages de la France, constituée de tant de montagnes plus ou moins hautes et de vallées, encaissées ou non, qui alternent avec de douces plaines et de beaux plateaux. La Fontaine, dans « La Mouche et la Fourmi » :

*Alors, je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie*

✂ Jusqu'à la Renaissance, *monts et vaux* était synonyme de *monts et merveilles*. On disait « promettre, jurer les monts et les vaux » pour laisser croire à des choses impossibles.

Bâtir des châteaux en Espagne

Cela consiste à « faire des projets chimériques et, à coup sûr, irréalisables », « faire preuve d'une imagination délirante et déraisonnable ».

L'expression fut popularisée au Grand Siècle par La Fontaine, dans « La laitière et le pot au lait » :

*Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?*

Serait-ce les splendeurs de l'Escorial, de l'Alhambra ou des alcazars qui expliquent la référence au pays de Don Quichotte, le chevalier de la Manche aux projets loufoques et irréalisables ? Il n'en est rien. Car l'expression remonte aux XIII^e et XIV^e siècles. Elle figure dans *Le Roman de la Rose*. Dans ce long poème (de 21 780 vers octosyllabiques !) fondateur de notre langue, commencé par Guillaume de Lorris et continué par Jean de Meung, on trouve ceci :

*Lors feras chastiaus en Espagne
Et auras joie de néant*

Après quoi, on dira à la Renaissance : « Châteaux en Espagne sont choses vaines. » Au XVII^e siècle, le scepticisme présidait, semble-t-il, face à la formule ibérique. Ainsi Mme de Villars, une Française installée à Madrid où elle était première dame d'honneur à la cour d'Espagne, assurait non sans ironie : « Il n'y a qu'en France qu'on bâtit des châteaux en Espagne ; mais quand on est en Espagne on ne bâtit pas de châteaux. »

✂ Jadis, pour évoquer des desseins chimériques, on invoquait d'autres contrées : *faire des châteaux en Asie, au Caire ou en Albanie*, pays lointains où l'on ne possédait aucune terre et où lesdits châteaux ne pouvaient par conséquent jamais être édifiés.

Ce n'est pas le Pérou

Se dit par moquerie de quelque chose qui rapporte peu, qui est loin d'être une fortune, une somme dont on a exagéré l'importance, donc sans rapport avec les richesses du Pérou.

Si l'Espagne n'était pas synonyme de projets fabuleux et juteux, le pays des Incas le fut.

Il faut se souvenir que, pour les conquistadors, le Pérou fut une sorte d'Eldorado très juteux. Ils en pillèrent les fabuleuses richesses, épuisant sans vergogne les mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, ainsi que les émeraudes et autres pierres précieuses.

« Il doit avoir trente-sept sous, ce n'est pas le Pérou ! » s'écrie Henri Barbusse dans *Le Feu*.

✂ L'expression s'entend aussi de manière positive quand on dit : « Ce n'est pas le Pérou, mais c'est toujours ça », autrement dit : « C'est mieux que rien. »

Avoir les portugaises ensablées

C'est en argot « avoir les oreilles bouchées, être dur d'oreille, sourd comme un pot ».

Nom générique de l'huître en France après-guerre, la portugaise en est une variété. La forme plate de ce mollusque bivalve évoque l'oreille humaine, et il s'emplit de sable au bord de la mer, où il vit.

C'est le pape du roman noir argotique, Albert Simonin, qui créa l'expression en 1953 dans *Touchez pas au grisbi !*, et Jean Gabin la popularisa l'année suivante dans le film éponyme. Voici ce qu'écrivit Simonin : « Te tracasse pas pour lui ; y ne vient que ses jours de repos [...] se faire un peu d'oseille pour son perlot... et puis il a les portugaises un tantinet ensablées. »

Fouad Laroui, dans *Une année chez les Français* : « Le suivant, s'il avait eu le malheur de ne pas se réveiller, avait droit au même couplet ou à une variante : “Alors, p'tit cul, t'as les portugaises ensablées ? T'as une couille dans l'oreille ? C'est pour ça que tu m'entends pas ?” »

Faire une querelle d'Allemand (ou d'Alleman)

Cette expression signifie « se disputer sur des sujets sans grand intérêt ou sans sujet sérieux », ou, comme l'écrivait en 1640 le linguiste Antoine Oudin dans ses *Curiosités françoises, pour servir de complément aux dictionnaires*, une querelle « sur peu de sujet et facile à apaiser ». En somme : des bisbilles à propos de balivernes.

L'intérêt de la locution tient aux explications divergentes qu'on donne à son origine. En règle générale, on fait référence aux chamailleries incessantes et parfois ridicules des princes-électeurs allemands – il y en eut jusqu'à mille dans le Saint-Empire romain germanique ! Pour Jules Quicherat et Antoine Le Roux de Lincy,

l'origine serait française. Selon ces deux historiens du XIX^e siècle cités par Maurice Rat, l'origine de « querelle d'Allemands » (ou « d'Allemagne ») serait différente. Quicherat dit qu'il y avait au Moyen Age une « immense famille de seigneurs », les Alleman, qui régnaient dans les vallées alpines, entre le Drac et l'Isère. Elle était très chatouilleuse sur le respect de ses possessions ou de son honneur. « Malheur à l'imprudent, écrit-il, qui eût troublé dans son héritage ou son honneur le moindre des Alleman. » Et Lincy d'ajouter : « De l'ardeur avec laquelle cette famille vengeait la plus petite injure est venu le proverbe "faire une querelle d'Alleman". »

L'allusion à ces Alleman-là n'ayant fait l'objet d'aucune attestation écrite, il faut s'en tenir à la première explication.

L'auteur dramatique Le Sage fait dire à son héros, dans *Turcaret ou le Financier* : « Mon hôte [...] me battit froid, me fit une querelle d'Allemand et me pria un beau matin de sortir de sa maison. »

Travailler pour le roi de Prusse

Cette expression signifie « travailler pour rien ; ne pas être payé de ses peines, alors que d'autres en tirent profit » (Bescherelle).

L'allusion au royaume des Hohenzollern vient de ce que leurs souverains, du moins au XVIII^e siècle, payaient fort mal les mercenaires engagés dans leurs armées. On donne aussi comme source une chanson de 1757 qui ridiculise la défaite du maréchal Soubise à la bataille de Rossbach, chanson où figure cette phrase : « Il a travaillé pour le roi... de Prusse », où les trois petits points sont un délice d'humour.

Il est tout aussi plausible, et même plus vraisemblable, que l'expression fasse référence non à Frédéric II, comme on le prétend

souvent, mais à son père Frédéric-Guillaume, appelé le Roi-Sergent. Ce monarque était regardant sur les dépenses, celles de la cour comme les siennes, allant jusqu'à payer avec un lance-pierre ses ministres, considérant qu'ils avaient l'insigne honneur de travailler pour le bien du royaume.

« Politicien peu scrupuleux au demeurant, qui avec des dédains de grand seigneur racé ne se gênait pas de travailler à ses heures pour le roi de Prusse, c'est le cas de le dire... » écrit Marcel Proust dans *Sodome et Gomorrhe*.

✂ On dit plus souvent « travailler pour des prunes » ou « pour des nèfles ».

Point d'argent, point de Suisse

Belle manière de dire : « On n'a rien pour rien, on ne donne rien sans contrepartie. »

Ce quasi-proverbe doit sa célébrité aux tout premiers vers des *Plaideurs* de Racine (I, 1) :

*On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait pas chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de Suisse, et ma porte était close.*

La référence aux Helvètes trouve son origine dans les guerres d'Italie au XVI^e siècle, à la Renaissance, quand les rois de France partaient à la conquête du Milanais, possession du Saint-Empire romain germanique. Pour cela, ils recrutaient des mercenaires suisses. Ces vaillants soldats exigeaient de toucher une solde régulière, versée

en temps et en heure. Or, la monarchie française se montrait parfois impécunieuse, ou les chariots transportant l'argent jusqu'au lieu des batailles n'arrivaient pas au moment voulu. Les Suisses cessaient alors le combat jusqu'au paiement, illustrant ainsi le mot de Rabelais : « Les nerfs des batailles sont les pécunes. » Ou alors, les Suisses désertaient au profit du camp d'en face¹.

✂ Dans sa chanson « Grand-père », Georges Brassens déforme plaisamment le proverbe :

*Chez l'épicier, pas d'argent, pas d'épices,
Chez la belle Suzon, pas d'argent, pas de cuisse...*

Avare comme un Ecossais

C'est-à-dire « très près de ses sous » ! Voilà un cliché stupide autant qu'une comparaison injuste, sans doute propagé par les Anglais qui firent des guerres longues et acharnées pour assujettir l'Ecosse et dominer ses vaillants habitants. La pauvreté de l'Ecosse d'antan généra jadis l'expression. Dans les faubourgs de Londres, on prétendait que l'Ecossais dépensait un penny là où l'Anglais dépensait une livre. Comme les mauvaises herbes, les préjugés ont la vie dure.

La liste est longue des stéréotypes de ce genre, alimentant les blagues à deux sous et rarement élogieux, hormis « fort comme un Turc » ou « avoir l'œil américain » (« observateur comme un Indien »). Les préjugés insultants ou racistes colportés sur les traits de caractère supposés des autres peuples pullulent, tels « fourbe comme un Oriental », « il faut deux Juifs pour rouler un Grec » ou « une soupe à la grecque » (mauvaise soupe). Chaque nation, la France en

particulier, s'estime, bien entendu, au-dessus des autres et de tout soupçon. Voici certaines de ces calembredaines : Albion est perfide, les Suisses buveurs, les Allemands lourdauds, les Italiens machos, les Polonais saouls, les Roumains voleurs, les Espagnols orgueilleux, les Portugais poilus, les Grecs tricheurs, les Américaines obèses, les Belges idiots, les Suédoises faciles, les Noirs ceci, les Arabes cela et les Anglaises toutes rousses, évidemment ; et jusqu'aux compatriotes : les Normands seraient indécis, les Auvergnats rapiats, les Bretons têtus, les Marseillais fanfarons, les Parigots têtes de veaux...

Trouver son chemin de Damas

C'est-à-dire « trouver sa vocation ».

L'allusion vient de l'histoire de saint Paul, qui se convertit au christianisme à la suite d'une révélation divine qu'il eut tandis qu'il se rendait à Damas, événement qui bouleversa sa vie. Il s'appelait Saul de Tarse. Ce juif ultra-orthodoxe était jusqu'alors un ennemi acharné et un persécuteur des chrétiens. Or, un jour, à l'approche de Damas, il fut soudain ébloui par une lumière fulgurante. Il entendit alors une voix lui dire : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? », épisode rapporté dans les Actes des apôtres (9, 1-19).

La conversion de saint Paul sert d'image littéraire, comme chez Maupassant, dans « Le docteur Héraclius Gloss » : « Comme quoi le chemin de Damas du docteur se trouva être la ruelle des Vieux-Pigeons. » Et Marcel Aymé, dans *La Tête des autres* : « Mais grâce à vous, Valorin, il se pourrait que j'eusse enfin trouvé mon chemin de Damas. »

Tous les chemins mènent à Rome

De manière quasi proverbiale, cela signifie que l'on peut parvenir au même but, arriver à un même résultat, en s'y prenant de diverses manières.

La référence à la Ville éternelle s'expliquerait moins par la convergence des routes de pèlerinage chrétien vers le Vatican que par un fait majeur de l'histoire de l'Antiquité. C'est que, pour fortifier l'Empire centralisé, favoriser le commerce et faciliter les expéditions guerrières, les Césars édifièrent un réseau de routes solidement maçonnées et jalonnées de bornes milliaires. Ces voies sillonnaient le pays, puis l'Empire. Elles partaient ou passaient toutes par Rome. On dénombre quatorze de ces voies romaines. La plus longue (et la plus ancienne, 312 av. J.-C.), la *Via Appia* (565 km), allait jusqu'à Brindisi et l'une des plus courtes, la *Via Ostiensis* (24 km), reliait Rome à son port, Ostie.

La Fontaine, dans « Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire » :

*Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos Concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.*

C'est Byzance !

Exclamation admirative équivalente à « C'est superbe, c'est fastueux, c'est le grand luxe ! » ou, comme le chantait Luis Mariano : « Oh, là là là, c'est magnifique ! »

Avant sa prise par les Ottomans en 1453, Byzance (qui deviendra Constantinople puis Istanbul) fut surnommée la Deuxième Rome à

cause de sa rivalité religieuse avec le pape, de sa suprématie sur l'Orient chrétien et des splendeurs de la ville, de ses églises et de ses icônes.

Selon *Le Robert des expressions*, le mot viendrait d'une réplique de comédiens en tournée faisant mine de s'ébaudir en s'exclamant : « Quel luxe ! Quel stupre ! Mais c'est Byzance ! »

Aujourd'hui, on dirait plutôt : « C'est Versailles ! »

✂ Byzance a donné une autre locution, « querelles byzantines », c'est-à-dire « sur des objets futiles [...] qui occupent ou divisent les esprits pendant que les dangers extérieurs sont menaçants » (Littré). Il s'agit là de disputes d'une grande subtilité, interminables, parfois oiseuses, comme ces « querelles sur le sexe des anges » qui, a-t-on dit, se prolongeaient pendant que les Turcs, en 1453, enfonçaient les défenses de ce qui allait devenir la Sublime Porte.

Un bruit de tonnerre de Brest

Cela signifie « un boucan d'enfer, un bruit assourdissant qui s'entend au loin ». Cette expression étonnante et détonante ée formée à partir d'un juron des marins bretons : « Tonnerre de Brest ! »

Pourquoi Brest ? Parce qu'il y avait dans cette ville un bagne, d'où les condamnés aux travaux forcés pouvaient difficilement s'échapper, excepté le célèbre Vidocq, en 1798. Si un bagnard parvenait à s'évader, les garde-chiourmes, dès qu'ils s'en apercevaient, sonnaient l'alarme en faisant tonner le canon du bagne, appelé le Tonnerre de Brest. La forte détonation s'entendait dans tout le port et à des kilomètres à la ronde. Toutefois, Alain Stéphan, dans son *Guide du*

Finistère, prétend que l'expression viendrait plutôt du coup de canon annonçant l'ouverture ou la fermeture de l'arsenal de Brest.

L'interjection « Tonnerre de Brest ! » s'emploie seule pour marquer la surprise, l'étonnement, quelque chose comme « Saperlipopette ! » mais en plus violent. Elle figure parmi les jurons habituels du capitaine Haddock, qui, dans *Les Aventures de Tintin*, l'emploie à de multiples reprises.

Un coup de Jarnac

C'est « **porter en traître un coup perfide et imprévu** ». Telle est la définition qu'en donnait, en 1771, le *Dictionnaire de Trévoux*.

Il s'agit d'une référence à un duel judiciaire qui eut lieu deux siècles plus tôt, sous Henri II, devant la cour réunie au château de Saint-Germain-en-Laye, étant rappelé qu'alors on réglait ainsi les affaires d'honneur. Cela se passait le 10 juillet 1547. Guy Chabot, futur baron Jarnac et gentilhomme du roi, tua François de Vivonne, seigneur de La Chataigneraie, puissant et redoutable duelliste que l'on donnait vainqueur d'avance. Le coup porté par Chabot, pour mortel qu'il fut, n'en était pas moins tout à fait régulier (une botte qu'un spadassin lui avait enseignée). Littré le dit : ce coup « n'a rien que de loyal et le duel se passa selon toutes les règles de l'honneur ». Le premier sens de l'expression qualifiait ce coup habile. Cependant, la victoire de Chabot surprit, face à un adversaire aussi redoutable à l'épée, si bien qu'une manœuvre traîtresse de sa part fut envisagée et que l'expression a été détournée de sa signification.

Du dévoiement de sens, Maurice Rat donne une citation de Jules Sandeau : « Vous, au mépris de la foi jurée, vos méditez de porter un coup de Jarnac au champion qui combattait pour vous. »

La botte de Nevers

Une botte, en escrime, est un coup particulier qui prend l'adversaire au dépourvu ; la botte de Nevers combine plusieurs mouvements, l'estocade se révélant imparable et fatale, « une étoile au front de l'adversaire ».

On doit cette expression entrée dans le langage courant au romancier Paul Féval. Dans *Le Bossu*, paru en feuilleton en 1858 et porté plusieurs fois à l'écran, c'est le fameux chevalier Lagardère qui porte cette botte, qu'il tient du duc de Nevers, personnage du roman, et non de la ville.

On parle plus communément et dans le même sens d'une « botte secrète », expression apparue au début du XVIII^e siècle.

Faire une conduite de Grenoble

Cette expression vieillie signifie « recevoir, accueillir quelqu'un avec des cris ou sous les huées », voire avec des pierres, des tomates ou d'autres projectiles, le renvoyer en le malmenant. Par extension, faire un mauvais accueil, maltraiter.

Plusieurs circonstances pour le moins singulières ont concouru à la création de cette expression. La première se rapporte au grammairien Richelet, auteur en 1680 d'un *Dictionnaire français* dans lequel il critique les Grenoblois, ce qui lui aurait valu de se faire virer de la ville. La deuxième tient à une action militaire du duc de Lesdiguières (1543-1626) : en prenant d'assaut Grenoble, il fut repoussé à coups de pierres. On invoque enfin un bal masqué interdit en 1832, ce qui déclencha une manifestation des Grenoblois réprimée dans le sang. Littré, quant à lui, fait référence à un très impopulaire

contrôleur général des finances de Louis XVI, l'abbé Terray, ironiquement surnommé Vide-Gousset. Il cite un extrait de la *Revue britannique* daté de 1872 : « Si vous aviez été l'autre jour au Marché des Innocents, vous auriez pu jouer votre petit rôle dans la conduite de Grenoble qu'on a faite à M. l'abbé [Terray]. »

Louis Aragon, dans *La Diane française* :

*Je n'aime pas ce music-hall des femmes nobles
Moi qui rendis la pompe et le casque aux pompiers
Moi qui toute ma vie ai fait dans mes vignobles
Aux mots choisis une conduite de Grenoble.*

La flèche du Parthe

Attaque verbale consistant à placer un trait piquant, ironique, vachard, à la fin d'une phrase, à décocher un argument final massue, qui laisse sans réplique.

L'expression fait allusion à un peuple de l'Antiquité, les Parthes, qui vivaient en Asie Mineure. Leurs cavaliers étaient réputés, lorsqu'ils prenaient la fuite, pour décocher, en se retournant, des flèches mortelles sur les ennemis qui les poursuivaient. D'où une autre expression littéraire, « s'enfuir comme un Parthe », pour dire « prendre ses jambes à son cou ».

Dans *La Dame de Malacca*, Francis de Croisset parle d'une brave dame tenant un cabinet de lecture.

« Les vitrines l'immobilisèrent d'horreur :

Sistermans

Grande librairie internationale moderne

Ouverture prochainement

Et en dessous, en petits caractères, la flèche du Parthe :
Abonnements de lecture. »

Arthur Conan Doyle, dans *Une étude en rouge* : « “Ne perdez pas votre temps à chercher une mademoiselle Rachel.” Après cette flèche du Parthe, il [*Sherlock Holmes*] sortit, laissant les deux rivaux bouche bée. »

🏹 On dit aussi *in cauda venenum* : « dans la queue du serpent [*se trouve*] le venin ».

Ça tombe comme à Gravelotte

Voilà une hyperbole atroce pour dire que la pluie tombe fort et dru, comme de la grêle et pareille à des balles de fusil.

C'est une comparaison exagérée avec l'hécatombe qui se produisit lors d'un combat contre les Prussiens à Gravelotte, près de Metz, pendant « l'année terrible ». Le massacre eut lieu le 16 août 1870. Ce jour-là, l'armée du maréchal Bazaine perdit douze mille trois cents soldats, dont six généraux et huit cent trente et un officiers, tués, blessés ou portés disparus.

🏹 Il est préférable de recourir à quatre autres métaphores qui n'ont rien de macabre et portent moins à l'exagération : « il pleut des hallebardes », « il tombe des cordes », ou, plus courante, « il pleut comme vache qui pisse », moins élégante qu'« il pleut à seaux, à verse ».

C'est ici que les Athéniens s'atteignirent

Cette phrase plaisante sert à attirer l'attention de l'interlocuteur ou du lecteur sur quelque chose que l'on considère comme important, ou pour dire : « C'est maintenant qu'il va se passer quelque chose. »

Marcel Proust donna à l'expression ses lettres de noblesse dans *Sodome et Gomorrhe* : « On entendait précisément la voix dudit professeur qui, embarrassé par un coup, disait en tenant ses cartes : “C'est ici que les Athéniens s'atteignirent.” » Et Roger Vercelet dans *Capitaine Conan* : « Pas un mot avant l'audience ! Mais, le jour du jugement !... C'est là que les Athéniens s'atteignirent !... Je leur sortirai ça, d'abord ! »

Bien entendu, l'homophonie entre « Athéniens » et « atteignirent » a contribué au succès de la formule.

✂ Pour rester dans l'Antiquité, amusons-nous à dire : les Latins l'attinrent, la Grèce l'agressa, les habitants de Rhodes se rodèrent, les Thraces tracèrent, les Parthes partirent, les Perses percèrent, les satrapes s'attrapèrent, les Sicules circulèrent, les Assyriens s'assirent, les Babyloniens babillèrent, les Hittites titillèrent, les Mèdes médirent, les Scythes citèrent les Barbares barbants, l'Ibère se libéra du Maure mis à mort, les Anglais anglaisèrent les Irlandais enguirlandés, les Gallois galèrent, les Gaulois gaulèrent, les Teutonnes aux tétons tétés t'étonnèrent, les Francs franchirent (le Rhin), affranchis des Sicambres si cambrés, les Helvètes vêtirent les Bernois qu'ils bernèrent, les Athéniens teigneux s'éteignirent tandis qu'à Lacédémone on se lassait des démons – et ne parlons pas des Phrygiennes frigides.

Les Anglais ont débarqué

L'arrivée du flux menstruel occasionne bien des métaphores. Celle-ci fait allusion à l'uniforme rouge des troupes d'occupation de la France par les Anglais, après Waterloo, entre 1815 à 1820.

Dans son *Dictionnaire du français non conventionnel*, Jacques Cellard remarque que l'expression s'est maintenue car elle évoque à la fois les notions d'ennemi gênant, de soudaineté et de flot. Claude Duneton cite l'auteur de la chanson « Fanfan la Tulipe », Emile Debraux (1796-1831), qui écrit dans *Douze Aventures érotiques du bossu Mayeux* : « Enhardi par le vin, je bravai les Anglais qui étaient débarqués, et je fus vainqueur. Mais je ne pus reconnaître parmi tant de sang s'il s'en mêlât quelques gouttes de virginal. »

👉 L'ancien ennemi héréditaire – cette perfide Albion dont nous appelons les ressortissants *rosbifs* tandis qu'ils nous traitent de *froggies* (les grenouilles), parce que nous en mangeons – a suscité d'autres métaphores : « filer à l'anglaise » (se sauver sans se faire remarquer), ou, dans le domaine sexuel, la capote anglaise que les Anglais nomment *French letter*... qu'ils désignent aussi du nom d'une ville française, Condom (alors qu'il s'agit du pseudonyme de l'inventeur du préservatif).

Du bruit dans Landerneau

On emploie cette expression pour signaler un événement ou une affaire qui a un grand retentissement.

Elle provient d'une comédie, *Les Héritiers*, écrite en 1796 par Alexandre Duval, auteur dramatique dont le nom ne survit que grâce à cette expression. L'intrigue se déroule dans la petite ville du

Finistère, où, comme ailleurs dans la France profonde, il ne se passe en général pas grand-chose. Dans la pièce, on annonce un événement si inattendu (le remariage d'une veuve) qu'un personnage s'écrie : « Oh, le bon tour ! Je ne dirai rien, mais cela va faire du bruit dans Landerneau. » Un autre s'écrie : « Je sais que dans notre petite ville de Landerneau, en voilà au moins pour huit jours de conversation, toutes nos commères vont arranger ça à leur manière ! »

Donc : Landerneau, petite ville, grand retentissement, comme Rabelais a dit de Chinon : « Petite ville, grand renom. »

☞ La ville est devenue synonyme de « milieu étroit et fermé ». On parle ainsi du Landerneau politique, administratif ou médiatique. Déjà Jules Vallès écrivait dans *L'Insurgé* : « Mais voici qu'il y a du bruit dans le Landerneau politique. »

Dans certaines expressions, sorties du langage, le nom de la ville est propice au jeu de mots :

Aller en Cornouailles	Etre cocu (porter des <i>cornes</i>)
Aller à Cracovie	Raconter des <i>craques</i>
Aller à Niort	Nier (« <i>ignorer</i> »)
Aller à Patras	Trépasser (<i>ad patres</i>)
Aller à Crevant	Crever
Aller à Versailles	Verser

Et, pour le plaisir : à travailler à Lourdes on risque d'y être lourdé, à Limoges limogé, à Vire viré ; et on se méfiera à Castres et à Châtre.

1. Cf. Alfred Gilder, *101 Citations qui ont fait l'histoire de France*, Editions Glyphe, 2016, p. 87.

Religion

Comme toute l'Europe, nous sommes fondamentalement et considérablement redevables à l'Ancien comme au Nouveau Testament. La France reste un pays d'antique culture gréco-latine et tout autant, voire plus, une nation de forte tradition judéo-chrétienne, le général de Gaulle aimait à le rappeler. Ce legs capital imprime sa marque profonde, quoique souvent insoupçonnée, sur la parlure française, à commencer par le langage courant, gorgé, sans qu'on le sache forcément, de références bibliques connues ou méconnues, les expressions correspondantes étant, pour ainsi dire, « sécularisées », tels « un ange gardien », « le démon de midi », « une année sabbatique », « le saint des saints », « le fruit défendu », ou, par antiphrase, « un bon apôtre ». Et des locutions non moins usuelles, qui paraissent anodines, viennent de l'histoire sainte, comme « les hommes de bonne volonté » (Evangile selon saint Luc, 2, 14), ou « ne pas changer un iota » (Evangile selon saint Matthieu, 5, 18).

Si l'origine de nombre d'expressions est bien connue, tel « s'en laver les mains », référence à Ponce Pilate décidant la mort de Jésus, celle de bien d'autres l'est beaucoup moins, tel un « ciel de Golgotha » (un ciel sombre et menaçant) ou un « bouc émissaire », allusion à celui que les Hébreux chargeaient de tous les péchés d'Israël avant de le chasser dans le désert ou de le sacrifier.

Il n'est pas inutile de connaître l'origine et la signification de quelques-unes de ces locutions pittoresques.

Souffrir les dix plaies d'Egypte

C'est « subir de grandes souffrances, des ennuis insupportables, de véritables fléaux ».

L'hyperbole est excessive quand on se souvient de ce que furent lesdites plaies évoquées dans la Bible. Car, pour avoir refusé aux Hébreux le droit de quitter l'Egypte et de rejoindre la Terre promise, Pharaon fut puni on ne peut plus sévèrement par Moïse et Aaron, et ses infortunés sujets en payèrent le prix. Le guide suprême du peuple juif et son frère soumièrent son royaume à une somme de catastrophes effroyables, à des calamités terribles. Elles prirent les dix formes suivantes : les eaux du Nil se changèrent en sang ; l'Egypte fut envahie par des myriades de grenouilles ; des nuées d'insectes nuisibles s'attaquèrent aux hommes et aux bêtes ; le pays subit une invasion de mouches ; les troupeaux furent anéantis par la peste ; le peuple fut ravagé de pustules et atteint d'ulcères ; la grêle détruisit les récoltes ; les sauterelles dévorèrent ce que la grêle avait laissé ; les ténèbres régnèrent trois jours durant et un ange extermina les premiers-nés. Rien de moins !

« Après l'avoir mis au courant de ce qui se perpétrait en secret, il m'a promis son entier dévouement en me confiant qu'il brûlait de se lancer lui aussi à l'assaut de cette nouvelle plaie d'Egypte », confie San-Antonio dans *Ceci est bien une pipe*.

✂ Pour dire que quelqu'un est insupportable, on le qualifie de « vraie plaie d'Egypte », expression souvent réduite à : « Quelle plaie ! »

« Les matières que j’y ai traitées [...] me mettront à l’abri de la criailerie des fanatiques. Cette vermine est une vraie plaie d’Egypte », écrit d’Alembert à Voltaire en 1767.

Semer la zizanie

C’est « provoquer le trouble, le désordre, la discorde, la mésintelligence, la mésestente, la désunion, la division ».

Dérivée du grec ancien *zizànon*, la zizanie désigne l’ivraie, une graminée nuisible aux céréales, connue dans une autre expression évangélique : « séparer le bon grain de l’ivraie ». La métaphore vient de l’Evangile selon saint Matthieu (13, 24-30 et 36-49). « Le royaume des Cieux est comparable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ. Or, pendant que les gens dormaient, son ennemi survint ; il sema de l’ivraie au milieu du blé et s’en alla. »

Bourdaloue, dans *Sermons pour des vêtements* : « Du moment qu’ils se relâchèrent là-dessus, on vit croître parmi ce bon grain la zizanie, et quels désordres suivirent la triste désunion qui se fit des cœurs ! »

Et Rousseau, non pas Jean-Jacques mais Jean-Baptiste (1669-1741), décrit bien ce fléau :

*O détestable Calomnie,
Fille de l’obscur fureur,
Compagne de la zizanie,
Et mère de l’aveugle erreur !*

Dans *Château en Suède*, Françoise Sagan nomme deux personnages Houblon et Zizanie, donc le bon grain et la mauvaise

graine. Et Goscinny et Uderzo ont titré *La Zizanie* un des albums d'Astérix.


Se comporter en Bon Samaritain

Le Bon Samaritain est celui qui vient au secours des personnes meurtries ou affligées, qu'il aide de manière désintéressée.

Qui étaient les Samaritains ? Des gens méprisés par les Juifs, qui habitaient une région située au nord de la Judée, la Samarie.

L'Évangile selon saint Luc (10, 25-37) raconte l'histoire d'un voyageur volé, rossé et laissé pour mort par des brigands sur le bord du chemin. Un lévite et un prêtre passent, voient le blessé, mais restent indifférents à son sort. Un Samaritain avise la victime, s'arrête, la soigne, l'emmène sur sa monture dans une auberge. Puis il donne de l'argent à l'hôtelier pour qu'elle soit logée et nourrie. Le Seigneur dit alors à cette bonne âme : « Aie soin de lui, et ce que tu auras dépensé en plus, c'est moi qui le paierai à mon retour. » Reprenant le commandement du *Lévitique* « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », cette parabole altruiste illustre le message de Jésus de Nazareth prônant la compassion et l'entraide.

Paul Guth, dans *Une enfance pour la vie* : « Sans me regarder, il m'effleura l'épaule du bout de l'index : “Ça va !” Deux monosyllabes plus rayonnantes que tous les sermons de miséricorde et de pitié. Deux gouttes du “lait de la tendresse humaine” chanté par Shakespeare. La main du Bon Samaritain tendue au malheureux, effondré dans la fosse. »

 Expression équivalente : « jouer les saint-bernard », allusion au chien qui se porte au secours des alpinistes ensevelis sous la neige.

Amasser un pécule

C'est « se constituer une petite somme d'argent en faisant des économies nées du travail personnel ».

Cette forme de thésaurisation remonte aux Hébreux. En effet, la Loi de Moïse prévoyait que les esclaves étaient propriétaires à titre définitif de leur pécule, dont ils pouvaient même disposer pour acquérir leur liberté. Dans l'Antiquité romaine, le *peculium* était l'argent gagné et économisé par les esclaves pour obtenir le droit de cultiver pour eux-mêmes un lopin de terre ou de posséder quelques bêtes, *pecus* signifiant « troupeau, tête de bétail », voire d'acheter leur liberté.

« Si le paysan sait amasser un pécule, il trouve de la terre à vendre, il peut l'acheter, il est son maître », explique Balzac dans *Les Paysans*.

Etre pauvre comme Job

Cela veut dire « vivre dans un grand dénuement, dans la pauvreté extrême ». Mais dans le *Livre de Job* de la Bible, c'était bien davantage.

Qui était Job ? Un patriarche juif, très riche, très pieux et entouré d'une nombreuse famille. Il fut frappé d'une série de grands malheurs afin d'éprouver sa foi en Dieu. Entre autres cruautés, Satan fit mourir ses sept fils et ses trois filles, lui enleva tous ses biens et le rendit lépreux, tout cela sous les reproches et les sarcasmes de sa femme et de ses amis – la totale, dirait-on aujourd'hui. Mais tout se termina bien puisque Dieu, ayant constaté que Job lui restait fidèle, restaura sa santé, doubla ses richesses d'origine et lui donna dix enfants.

L'expression est fort ancienne. Littré cite un poète du xv^e siècle, Guillaume Coquillart :

*Et si n'ont pas d'argent grandes sommes,
Mais sont aussi pauvres que Job.*

👉 Rien à voir bien sûr avec l'anglicisme *job* (« métier »), sinon « pauvre comme job » signifierait « boulot mal rémunéré ».

L'opération du Saint-Esprit

Cette expression s'entend de manière ironique ou pour marquer un profond scepticisme devant une chose qui semble s'être faite de façon mystérieuse, inexplicable, miraculeuse, voire suspecte.

C'est l'exemple type d'une expression à caractère religieux passée du sacré au profane en prenant un tout autre sens. Car elle exprime maintenant l'idée qu'une action s'est produite justement sans intercession divine.

Pour les chrétiens, elle reste la traduction d'un acte de foi, en ce que, par l'action mystique du Saint-Esprit, Marie a été rendue mère tout en restant vierge. Jésus est « conçu par l'opération du Saint-Esprit », donc sans le concours d'un homme. « L'Esprit saint viendra sur toi, lui dit l'Ange » (Evangile selon saint Luc, 1, 35), lorsque, à l'Annonciation, l'ange Gabriel annonce à la Vierge Marie qu'elle portera l'enfant de Dieu.

👉 Sur le site atheisme.free.fr, un internaute offre ce commentaire amusant : « Un mathématicien et un chirurgien ont de commun qu'ils ne résoudre jamais l'opération du Saint-Esprit. »

Tirer le diable par la queue

Tirer le diable par la queue, c'est « avoir beaucoup de peine à se procurer de quoi vivre, en être réduit aux derniers expédients » ; on dit également « avoir du mal à joindre les deux bouts ».

L'éminent lexicologue Maurice Rat donne une explication fort convaincante de cette expression née à l'époque lointaine où Dieu et le diable occupaient en permanence l'esprit en inspirant la crainte : « L'homme dénué de ressources et à bout d'expédients finit par recourir à l'assistance du diable ; le Malin la refuse, tourne le dos au malheureux qui l'implore, pour l'induire davantage en tentation ; l'autre alors le tire par la queue. »

Deux exemples attestent l'ancienneté de cette expression usuelle. Plaignant le dur labeur des paysans, ou faisant mine de s'en apitoyer, Madame de Sévigné demande ingénument : « Faut-il toujours labourer et tirer le diable par la queue ? » Et Victor Hugo brode sur la métaphore dans *Lucrèce Borgia* : « Il faut que la queue du diable lui soit soudée, chevillée et vissée à l'échine d'une façon bien triomphante pour qu'elle résiste à l'innombrable multitude de gens qui la tirent perpétuellement. »

C'est parole d'Évangile

C'est une vérité irréfutable, des propos indubitables, une affirmation qui ne saurait être contredite, une opinion à laquelle il faut adhérer sans discuter, « évangile » signifiant en grec « bonne nouvelle ».

L'expression s'emploie de manière ironique ou dubitative : « Il ne faut pas prendre ça pour parole d'Évangile. »

Georges Courteline, dans *Boubouroche* : « Boubouroche : On m'a raconté des choses. Adèle : Et tu les as tenues pour paroles d'Évangile ? »

✂ On distingue les Évangiles *canoniques*, composés au commencement de l'ère chrétienne et reconnus par l'Église catholique, au nombre de quatre : ceux de Matthieu, Marc, Luc et Jean, et les Évangiles *apocryphes*, c'est-à-dire « les évangiles cachés », parmi lesquels ceux de Thomas, de Pierre ou de Nicodème. Tous rapportent les paroles du Christ.

C'est la croix et la bannière

C'est le comble des cérémonies, des apparats, des formalités, des démarches, la source de difficultés, de complications.

Lors des grandes fêtes catholiques, on portait dans les processions paroissiales deux symboles majeurs : la croix du Christ et la bannière de la Vierge, l'ordonnancement du défilé comme ses formalités étaient minutieusement détaillés et réglés, d'où l'idée d'une chose compliquée, difficile, voire pénible.

Albert Lefebvre, dans *Le Journal de la peine* : « Faire les courses quand on y voit mal, qu'il faut lire la composition des produits (écrite petit), qu'il faut lire le total de ses achats sur un écran (loin et pas grand), c'est la croix et la bannière. »

Un jugement de Salomon

Cela consiste à « arrêter une décision habile et équitable en tranchant radicalement la question pour en voir les conséquences » ; en d'autres termes : faire mine d'ordonner l'inacceptable pour que la vérité surgisse.

L'expression vient d'un épisode fameux de l'Ancien Testament (premier Livre des Rois, 3, 16-28). Troisième roi des Juifs, fils de David, Salomon vécut vers 950 av. J.-C. Il était réputé pour sa sagesse, comme le montre l'histoire qui suit. Deux femmes avaient mis au monde chacune un bébé, dont l'un était mort-né, et elles se disputaient l'enfant survivant : « C'est ton fils qui est mort ; le mien est vivant. » Le roi dit alors à un soldat : « Apportez une épée. Partagez l'enfant qui vit et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. » L'une des deux femmes, bouleversée par cette décision, s'écria : « Ah, mon seigneur, donnez-lui l'enfant qui vit, et qu'on ne le fasse pas mourir ! », l'autre plaignante ayant rétorqué : « Qu'il ne soit ni à toi ni à moi. Partagez-le ! » Alors Salomon ordonna : « Donnez le nourrisson à la première femme et ne le tuez pas. C'est elle la mère. »

C'est Mardi gras !

On adresse cette exclamation ironique à quelqu'un lorsqu'il est accoutré d'une façon extravagante ou grotesque, comme lors de ce jour de réjouissances qu'est le Mardi gras.

Rappel : le Mardi gras clôt la période des sept jours où l'on mange « gras ». Le lendemain, mercredi des Cendres, commencent les quarante jours « maigres » (c'est-à-dire sans viande) qui constituent, chez les chrétiens, le carême. Au cours de ce mardi-là on fait, comme on le sait, la fête.

Brantôme, dans ses *Mémoires contenant les vies des hommes illustres et grands capitaines français de son temps* (tome IV) : « La Reine voulut qu'il se fît à Fontainebleau un fort beau Mardi gras, de festins, mascarades, combats et tournois. »

Paula Jacques, dans *Plutôt la fin du monde qu'une écorchure à mon doigt* : « Il gesticulait pour attirer l'attention du serveur, attirant et ridicule dans sa tenue d'excursion, la parka kaki, le béret basque, les gros souliers à clous ferrés du montagnard, la musette au flanc, tout cela arboré avec le naturel du gamin déguisé pour Mardi gras. »

✂ On raconte, vrai ou faux, qu'à Londres en 1940, au tout début de l'épopée de la France libre, le général de Gaulle lança à Churchill, qui était bizarrement accoutré : « Vous allez au Mardi gras ? », à quoi le Premier ministre britannique répondit : « Que voulez-vous, tout le monde ne peut pas se déguiser en Soldat inconnu ! » Y eut-il alors des rires gras ?

Une face de carême

Cela signifie « un visage triste ou jaune, une mine blême et triste », comme celle d'un chrétien de stricte observance qui jeûne pendant les quarante jours qui séparent le mercredi des Cendres du jour de Pâques, carême venant du latin populaire *quaresima* (de *quadragesima dies*, quarantième jour).

C'est une allusion ironique et perfide aux dévots qui, autrefois, respectaient rigoureusement le carême, maigrissaient et montraient le visage austère et frustré de celui qui se prive.

Racine, dans *Les Plaideurs* (III, 3) : « Voyez cet autre avec sa face de carême. »

Il va de soi que dans la France déchristianisée d'aujourd'hui l'expression ne s'emploie plus guère, ne serait-ce que parce qu'elle risque d'être incomprise. On dit plutôt « blanc comme un linge, comme un cachet d'aspirine, avoir une sale mine, une tête de papier mâché ».

✂ Par extension, une « face de carême » peut qualifier un individu triste et sévère. « Ce sourd m'ennuie, dit très haut Musson ; a-t-on jamais vu un habit de général à une pareille face de carême ? » rapporte la duchesse d'Abrantès dans le premier volume de ses *Mémoires* (1831).

La foi du charbonnier

C'est « **une conviction absolue, inébranlable et naïve** », celle de celui qui croit sans discuter, avec simplicité de cœur et désintéressement. Donc tout le contraire de « la foi de l'épicier », qui, lui, attend une contrepartie en échange de ce qu'il donne.

L'origine du proverbe se trouve chez un auteur du XVII^e siècle, Fleury de Bellingen. Dans *L'Étymologie ou Explication des proverbes français*, livre publié à La Haye en 1656, ce lexicologue écrit : « Un charbonnier étant enquis par le diable de ce qu'il croyait lui répondait : “Toujours je crois ce que l'Eglise croit.” De là est venu que lorsqu'on a voulu marquer qu'un homme avait une foi ferme, mais sans science, on a dit : la foi du charbonnier. »

Rappelons que le charbonnier, qui vivait dans la forêt, où il fabriquait le charbon de bois, était l'archétype du naïf ignorant.

La foi s'étant pour ainsi dire sécularisée, il n'est pas étonnant que Georges Brassens dise sarcastiquement dans « Le mécréant » :

*J'voudrais avoir la foi, la foi d'mon charbonnier,
Qu'est heureux comme un pape et con comme un panier.*

Cette foi authentique et pure fit dire à Paul-Louis Courier : « La foi du centenier, la foi du charbonnier sont passées en proverbe. Je suis soldat et bûcheron, c'est comme charbonnier » (*Lettre à Messieurs de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1819).

Vieux comme Mathusalem

Cela signifie, on le devine, « très vieux », en parlant aussi bien d'ailleurs d'une personne que d'une chose.

En hébreu, Mathusalem signifie « qui a congédié la mort ». C'est le cas de le dire. Car, en lisant la Bible (Genèse, 5, 25-27), on apprend que le plus âgé des patriarches d'Israël, et d'avant le Déluge, vécut 969 ans, une éternité en quelque sorte. Nos centenaires, dont le nombre et la longévité augmentent sans cesse, sont, en comparaison, des gamins.

On dit aussi « vieux comme Hérode ». Il s'agit en l'occurrence d'Hérode le Grand ou l'Ascalonite (73-4 av. J.-C.), qui, lui, ne vécut que 69 ans. L'expression peut renvoyer « au temps d'Hérode », époque considérée comme l'apogée de la Judée, à moins qu'elle ne soit une déformation de « vieux comme Rhodes », cité fondée en 400 av. J.-C.

On entend davantage « vieux comme le monde », moins souvent « vieux comme Adam », rarement « vieux comme les rues » ou « vieux comme les chemins », et plus du tout « vieux comme le port de Rouen ».

Un âge canonique

C'est-à-dire « un âge avancé ». Par extension, il désigne « un âge impliquant maturité et respectabilité ».

L'âge canonique était l'âge requis par le droit canon de l'Eglise catholique pour l'exercice de certaines fonctions, en particulier l'âge minimal de quarante ans à partir duquel une femme pouvait entrer au service d'un ecclésiastique, au presbytère ou à domicile.

Au siècle où le droit canon fut édicté, la « bonne du curé » était une vieille, ses charmes étant supposés ne plus opérer. Par là même, ladite servante était considérée en ce temps-là comme peu susceptible de provoquer le désir sexuel d'un prêtre. La bonne en question offre l'image d'une femme peu attrayante, comme la décrit Anatole France dans *Le Mannequin d'osier* : « La servante de M. Guitrel avait atteint, depuis plusieurs années déjà, l'âge canonique ; elle portait des moustaches. »

« J'abats mon joker : je suis un agent de Londres. Ce label me pare immédiatement d'un âge canonique », écrit Daniel Cordier, qui fut le jeune secrétaire de Jean Moulin, dans *Alias Caracalla*.

👉 Le « politiquement correct » frappant même l'Eglise, on ne devrait plus dire « bonne du curé » mais « assistante d'équipe paroissiale ».

Aller à Canossa

Expression qui signifie « s'humilier publiquement devant son adversaire en demandant humblement pardon ».

Canossa est un village d'Italie situé en Emilie-Romagne. En janvier 1077, le futur empereur d'Allemagne Henri IV se soumit à la volonté du pape Grégoire VII durant la querelle des Investitures, au

cours de laquelle le pouvoir du Vatican et le pouvoir temporel des princes s'opposèrent rudement. Le pénitent, frappé d'excommunication, dut se morfondre pieds nus dans la neige et poireauter plusieurs jours avant que le Saint Père daigne lui accorder audience au château de Canossa.

L'expression acquit sa notoriété lors du violent conflit qui opposa les catholiques à Bismarck, lequel s'exclama au Reichstag en 1872 : « *Nach Canossa gehen wir nicht !* », « Nous n'allons pas à Canossa ! ».

👉 On dit plus couramment « faire amende honorable* » ou « rendre les armes ».

Devoir une fière chandelle

C'est « être très reconnaissant à quelqu'un de nous avoir évité un désastre ou obtenu une réussite, un succès ».

Coutume ancestrale, on brûle un cierge – une chandelle d'église – en témoignage de reconnaissance à un(e) saint(e) à qui on doit l'accomplissement d'un vœu.

Vénus Khoury-Ghata, dans *La Fille qui marchait dans le désert* : « Les arbres se sont dénudés d'un coup. L'abricotier te doit une fière chandelle. Tu l'as sauvé in extremis. »

« Devoir une fière chandelle à Dieu », qui s'entend moins, signifie « avoir échappé à un grand péril ».

👉 Avant l'électricité, la chandelle était indispensable, rien d'étonnant à ce qu'elle ait engendré d'autres métaphores : « tenir la chandelle », « le jeu n'en vaut pas la chandelle », « souffler la chandelle » (mourir), « des économies de bouts de chandelle »...

Donner sa chemise

C'est dire qu'en venant en aide on se montre très généreux, qu'on donne tout par altruisme ou par amitié, qu'on se sacrifie au bénéfice de son prochain.

L'origine de l'expression remonte à l'histoire d'un soldat romain converti au christianisme, saint Martin de Tours, qui vécut entre 316 et 397 apr. J.-C. Un soir d'hiver, ce Bon Samaritain* voit un pauvre transi de froid. Aussitôt il coupe son manteau en deux et en donne la moitié au malheureux.

Annie Ernaux, dans *Les Armoires vides* : « Elle se fait toute gentille, la voix traînante, elle donnerait sa chemise. »

On dit aussi, mais moins fréquemment, « donner jusqu'à sa chemise ».

Une grenouille de bénitier

Voici une amusante métaphore ironique pour désigner des croyants très dévots, réputés pour s'asperger au bénitier en faisant le signe de croix, à croire que ces bigots se trempent dans la vasque comme les grenouilles plongent dans les mares auprès desquelles elles vivent.

Il entre aussi dans cette image sarcastique l'idée de bavardage, de commérages, de cancans, et même, d'après le *Robert des expressions*, l'idée de magouilles sous l'influence de « grenouiller ».

Rachid Boudjedra, dans *Hôtel Saint-Georges* : « Tu sais bien qu'elle ne va pas à l'église pour ne pas me faire de la peine. Qu'elle aurait bien aimé être une grenouille de bénitier... »

On dit aussi, méchamment, une « punaise de sacristie ».

Suppôt de Satan

Expression indignée visant une méchante personne, comme l'est le diable, présentée ainsi comme une incarnation du mal, autrement dit « celui qui sert aux mauvais desseins d'autrui » (Littré), comme l'est, nous dit Pascal, le Malin, « prince du monde et dieu de ce siècle parce qu'il a partout des suppôts et des esclaves ».

Venant du latin *suppositus*, suppôt signifia d'abord, au sens figuré, « acolyte » ou « aide », puis, par extension, « partisan d'une mauvaise cause ».

Molière, dans *L'Ecole des femmes* (II, 5) : « Ah ! suppôt de Satan, exécration damnée ! »

➤ Moins usitée mais drôle et euphémique est l'expression « suppôt de Bacchus » pour qualifier un ivrogne. La Fontaine, dans « L'ivrogne et sa femme » :

Un suppôt de Bacchus

Altérerait sa santé, son esprit et sa bourse.

A tout péché miséricorde

Magnifique expression pour dire que toute faute est pardonnable, qu'elle mérite l'indulgence, étant rappelé que la miséricorde est « le sentiment par lequel la misère d'autrui touche notre cœur » (Littré).

Il s'agit là d'une allusion au sermon de Jésus aux pharisiens qui, est-il écrit dans l'Evangile selon saint Jean (8,7), étaient sur le point de lapider, le plus légalement du monde, une femme adultère, d'où

l'autre parole du Christ devenue, elle aussi, proverbiale : « Que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre. »

Marcel Proust, dans *Sodome et Gomorrhe* : « Et s'il a des remords, et veut vous accompagner, amenez-le. A tout péché, miséricorde. »

Mettre à l'index

C'est signaler qu'une personne ou une chose est dangereuse, qu'elle est de ce fait à condamner ou qu'il faut l'exclure ; par atténuation de sens : en interdire l'usage.

L'expression s'appliqua d'abord uniquement aux livres condamnés par l'Inquisition en Espagne, sous Philippe II, puis par les papes jusqu'en 1917, date de la suppression de la Congrégation du Saint-Office chargée d'établir le catalogue des œuvres prohibées, car suspectes de mauvaise doctrine (*Index librorum prohibitorum*), le mot *index* signifiant « liste, nomenclature ». « Mettre à l'index un livre », c'était donc le mettre dans ce catalogue : « Le pauvre abbé Fleury qui en est l'auteur [*Histoire ecclésiastique*] a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'index à la cour de Rome » (lettre de Frédéric II à Voltaire, 1767).

Et dans son acception profane, Maxence Van der Meersch, dans *Invasion 14* : « Plus de travail possible. [...] Travailler à présent serait se faire mettre à l'index. »

Une sainte-nitouche

C'est une personne qui « cache ses défauts sous une apparence de dévotion, de sagesse, de simplicité, d'innocence » (Maurice Rat), qui joue l'innocente en particulier sur le plan sexuel, autrement dit qui joue à cet égard la prude.

Il y a là un jeu de mots avec la corruption plaisante du verbe *toucher* : « elle n'y touche » ni n'a l'air d'y toucher ; certains linguistes y ont vu l'influence de *mitouche*, « chatte hypocrite », la sainte en question étant de pure fantaisie.

La référence à « ce qu'il y a dans la braguette des messieurs » et, partant, aux plaisirs sexuels, est contestable. Car dans le *Dictionnaire du moyen français*, au ^{xv}e siècle, « faire le non-y-touche » signifiait, sans arrière-pensée, « affecter un air d'innocence et de naïveté », et « ne pas y toucher, ne pas être concerné, se désintéresser de quelque chose, rester inactif » ; après quoi, selon Littré, l'expression prendra le sens de « ne pas avoir de malice ».

« Cette sainte-nitouche [*Jeanne d'Arc*] étudiait [...] la meilleure façon de donner l'assaut », écrit Joseph Delteil dans *Jeanne d'Arc*. Et Eugène Sue dans *Les Mystères de Paris* : « Avec son air de sainte-nitouche, [...] on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. »

Le saint-frusquin

Ce saint imaginaire sert à désigner les « frusques », c'est-à-dire les vêtements, mais aussi, par extension, les biens que l'on possède : l'avoir en général, l'ensemble des biens, souvent pas grand-chose.

Maurice Rat donne cet exemple puisé dans Caylus : « Mam'selle Javotte et sa mère furent un bout de temps sur mes crochets, que mon saint-frusquin s'en allait tout petit. » Une expression passée de mode disait : « Il a mangé tout son (saint-)frusquin. »

Emile Zola, dans *L'Assommoir* : « Gervaise aurait bazardé la maison [...]. Tout le saint-frusquin y passait, le linge, les habits, jusqu'aux outils et aux meubles. »

On dit aussi « tout le bataclan », plus rarement « tout le saint-crépin », qui désigne l'ensemble des outils qu'utilise un cordonnier, métier qu'exerçait saint Crépin, un vrai saint celui-là, et dont il est le patron.

En fin de phrase, « et tout le saint-frusquin » signifie « et tout le reste » : « Recueillement, condoléances et tout le saint-frusquin », écrit Patrick Pécherot dans *Les Brouillards de la Butte*.

À table !

En France, pays de Gargantua et de Brillat-Savarin, du *Guide Michelin* et des crus classés, plus qu'en tout autre pays peut-être, le boire et le manger comptent énormément. On les glorifie et l'on en parle... copieusement. En conséquence de quoi, les expressions et les comparaisons d'origine gastronomique abondent. Ainsi, bien des raisons expliquent qu'on en trouve à *tire-larigot* chez La Fontaine « du temps que les bêtes parlaient ». Chez lui, le moindre grain de mil, le fromage qui pousse dans les arbres, les raisins verts, le rôti et même l'agneau finissent sous la dent du loup ou sous la serre de l'aigle. Les *Fables* sont autant un répertoire de locutions figurées qu'un livre de morale. A-t-on assez remarqué que la Cigogne, comme le Renard, le Rat des villes, comme celui des champs, s'arrangent toujours pour que l'invitation se solde à moindre coût, mais à fortes métaphores ? Aux lunches de La Fontaine truffés de locutions proverbiales s'ajoutent les ripailles de Flaubert, de Zola ou de Giono, gorgées d'appréciations sur les poulets et les saucisses, les chapons, les dindons et les jambons, les terrines, les rôtis, les fricassées, les civets et les confits. Le dictionnaire fait le marché, visite les garde-manger et les celliers, se promène entre vergers, champs et cuisines. La terminologie fait les courses avec sa liste de commissions. Elle s'en donne à cœur joie des préparatifs, de la ferme au fourneau, du poulailler à l'amidon de la nappe blanche. Nos

Lettres, qui se penchent sur la psychologie et les secrets de l'âme, devraient évoquer le gai luron qui réussit à Paris dans les vins & spiritueux, la charcutière avenante délaissée par son époux, le lycéen arraché aux ennuis gris du collège et au rata du réfectoire, ou encore le grand-père s'écriant : « Ça fait deux heures que je mange et l'appétit ne vient toujours pas ! » Bref, la gastronomie forme le 14-Juillet de nos glossaires. A table !



Se taper la cloche

Cela veut dire « bien manger, se régaler », mais aussi « manger en abondance, à l'excès ».

Cette expression plaisante est d'origine argotique, la *cloche* désignant la tête. Selon le grand étymologiste Walther von Wartburg, elle signifia d'abord « s'enivrer, boire beaucoup », à *s'en taper la tête*, puis on est passé du liquide au solide, de l'ivrognerie à la grande bouffe, de l'imbibition à la réplétion.

Céline, dans *Guignol's Band* : « Il est à table, c'est entendu ! Il se tape la cloche, je veux bien ! Mais avec M. l'Inspecteur ! »

Et *Le Robert des expressions* cite de Jean Genet dans *Miracle de la rose* ce dialogue :

— *Çui-là, c'était un homme, dit-il.*

Et, après un silence, il ajouta :

— *Et lui, au moins, y se tape la cloche. Qu'est-ce qu'y s'envoie comme brutale pitance !*

Les expressions qui évoquent le bien ou le beaucoup manger sont légion, parfois très imagées. On peut ainsi « s'en mettre (ou s'en foutre) plein la lampe » ; en argot, la lampe désigne le ventre, par allusion à la lampe à huile ou à pétrole, ventrue, qui devait être régulièrement alimentée.

Henri Barbusse, dans *Le Feu* : « I' [les officiers] s'en foutaient plein la lampe, et comment ! Tu t'rappelles, Desmaisons, le coup du lieutenant Virvin défonçant la porte d'une cave à coups de hache ? »

On dit aussi, de façon imagée : « bouffer à s'en faire péter la sous-ventrière ». L'expression vient d'une comparaison avec les chevaux quand ils abusaient de l'herbage et que, de ce fait, leur ventre gonflait sous l'effet de la fermentation. Cela provoquait sinon l'éclatement du ventre, du moins le craquement de la sous-ventrière placée sous le harnais.

On pourra aller aussi jusqu'à « s'arsouiller les badigoinces ». *S'arsouilller* signifie « mener une vie de plaisir ou de débauche » et *badigoinces* (« lèvres, babines ») est un joli néologisme de Rabelais.

Alfred Gilder, dans *Bagdad balades* : « “Entre discrétion courtoise et euphémisme de bon aloi, on pourrait prendre un verre, commença Aris. Chez les humbles, on boit un coup. Chez les habitués du zinc, on se désaltère. Les plus délurés s'en jettent un derrière la cravate. Ils s'en arsouillent les badigoinces...” »

A la bonne franquette

C'est une autre manière de dire « en toute simplicité, sans façon, sans manière ».

Jadis, l'expression signifiait « en toute franchise, sincèrement, librement », *franquette* étant le diminutif de *franc*. Le glissement de

sens s'explique : la franchise ne va pas sans simplicité, elle est sans complication ni apprêt.

Dans les *Mazarinades* dirigées, sous Louis XIII, contre le fameux cardinal, on trouve cette curieuse explication étymologique :

Puisque d'Anne on fait bien Manon

De reine pomme de reinette

De France à la bonne franquette.

« C'est un petit bistrot à la bonne franquette, tenu par un couple dodu qui semble plutôt vous recevoir dans son appartement », écrit San-Antonio dans *Les clés du pouvoir sont dans la boîte à gants*. Et Huysmans, dans *Les Soirées de Médan*, parlant de Maupassant : « Il y apportait la bonne humeur de ses histoires cocasses et la bonne franquette de sa gaieté... »

A la fortune du pot

C'est-à-dire « sans cérémonie » ; par extension, « au hasard de ce qu'on trouve (dans le pot) ».

Lucien Bodard, dans *La Chasse à l'ours* : « Ça s'est terminé par une randonnée au hasard en Auvergne, à la fortune du pot. »

Autrefois, le pot était le récipient où, dans la cuisine-salon-salle à manger, cuisait le plat familial ordinaire, souvent de la viande bouillie. On le servait en toute simplicité, même aux pique-assiette appelés *cherche-midi* parce qu'ils arrivaient à l'improviste comme un fait exprès sur le coup de midi et ne décollaient pas, attendant que la maîtresse de maison, de guerre lasse, leur dise : « Assis-toi, bougre de Fernand, je vais te donner une assiette ! »

Gérard Hubert-Richou, dans *La Cabale des Muses* : « Les marmites fumantes arrivèrent, prometteuses de délices variées et d'amitié renforcée. Ils se servirent "à la fortune du pot", goûtèrent à grands claquements de langues, apprécièrent les poulardes, les perdrix grillées, les fèves, les haricots... »

Expression antonyme, vieillie : *à la française*, qui signifiait « avec beaucoup d'obligeance et d'arrangement », donc : collet monté.

👉 Les Anglais emploient la même expression : *potluck*, « pot de fortune ».

Le panier à salade

Cette métaphore argotique nomme le fourgon cellulaire dans lequel la police introduit et transporte les manifestants, les suspects, les délinquants, les prévenus, les prisonniers, bref tous ceux que la maréchaussée ramasse pour les emmener au commissariat, au tribunal ou à la prison.

Mais pourquoi se référer à l'essoreuse de la salade ? Balzac l'explique dans *Splendeurs et Misères des courtisanes* : « ... deux voitures menées en poste et appelées par le peuple dans sa langue énergique des *paniers à salade* sortirent de la Force, pour se diriger sur la Conciergerie au Palais de Justice. Il est peu de flâneurs qui n'aient rencontré cette geôle roulante ; mais, quoique la plupart des livres soient écrits uniquement pour les Parisiens, les Etrangers seront sans doute satisfaits de trouver ici la description de ce formidable appareil de notre justice criminelle. [...] Cette ignoble voiture à caisse jaune, montée sur deux roues et doublée en tôle, est divisée en deux compartiments. [...] Ce surnom de panier à salade vient de ce que, primitivement, la voiture étant à claire-voie de tous côtés, les

prisonniers devaient y être secoués absolument comme des salades. » Bien que depuis des lustres lesdits fourgons ne soient plus à claire-voie, l'expression est restée.

Les bœufs-carottes

Non, ce n'est pas un plat ordinaire, mais le surnom sarcastique de « la police des polices », l'IGS pour les intimes (l'Inspection générale des services, intégrée depuis 1986 à l'IGPN, l'Inspection générale de la police nationale), chargée d'enquêter et d'interroger les membres des forces de l'ordre soupçonnés d'avoir contrevenu à la déontologie de leur profession. En général, pour ceux qu'ils pincent, les carottes sont cuites.

L'expression argotique vient de ce que les policiers de l'IGS font mijoter pendant des heures leurs clients-collègues suspectés au cours de leur garde à vue.

Elle a été popularisée par le film *Les Ripoux* de Claude Zidi en 1984 et a connu la consécration grâce à un téléfilm en neuf épisodes diffusé par TF1 de 1995 à 2001, intitulé, précisément, *Les Bœuf-carottes*. Le synopsis dit : « Le commissaire Venturi (Jean Rochefort) et l'inspecteur Kaan (Philippe Caroit) sont des bœuf-carottes, des membres de l'IGS, la police des polices. Au quotidien, ils traquent les "ripoux" et les collègues au bord de la faute professionnelle. »

Avoir du pain sur la planche

C'est « avoir beaucoup de travail, beaucoup de choses à faire, de tâches à accomplir ».

Il y a là l'idée implicite que l'on est débordé, que la besogne est si considérable qu'on se demande si on y arrivera.

Autrefois, l'expression voulait dire « avoir des ressources pour l'avenir, ne pas risquer de manquer d'argent pour vivre correctement ». Cela renvoyait au paysan d'autrefois. Pour nourrir les siens, il cuisait lui-même son pain, aliment vital. Il le préparait pour une semaine, alignant les miches sorties du four sur une table, d'où la métaphore d'un avenir assuré et la satisfaction du travail accompli.


Odile Barski, dans *Transferts de fonds* : « Arrêtez de vous prendre le chou avec la dictature de Suzette, on a du pain sur la planche, Grosset. – Du pain sur la planche, je dis pas le contraire, ça n'empêche pas la discussion de la vie. »

En faire un fromage

C'est, familièrement dit, « grossir démesurément l'importance d'une chose, d'une affaire, en exagérer l'importance ».

« Si je chopais un infarctus, il me dirait que c'est un problème cardiaque et qu'il n'y a pas à en faire un fromage », ironise Patrick Cauvin dans *Les Pantoufles du samourai*.

Dans un pays qui compte plus de trois cents variétés de fromages – « autant que de jours », disent les grossistes fromagers –, il n'est pas étonnant que ce mets entre dans la composition habituelle des repas, mais aussi dans celle de nombreuses expressions.

 On dit aussi « pas de quoi en faire tout un plat ». « Je m'étais dit que c'était comme ça. Que c'était la vie, qu'il ne fallait pas en faire tout un plat », écrit Catherine Pancol dans *Embrassez-moi*.

Manger son pain blanc le premier

C'est « faire des choses agréables avant les moins plaisantes », donc entreprendre le meilleur et remettre à plus tard le reste ; par extension : « connaître la réussite avant les échecs ».

Dans son *Dictionnaire universel* (1690), Furetière précise : « On dit qu'un homme a mangé son pain blanc le premier pour dire qu'il a été nourri délicatement dans sa jeunesse et qu'il aura bien des maux et des fatigues à essayer dans la suite. »

A l'inverse, on peut terminer par des choses agréables, et manger son pain blanc en dernier. Louis-Laurent Prault, dans *L'Esprit d'Henri IV* (1814), rapporte ce mot du Vert Galant sur le duc de Lesdiguières : « Lesdiguières est ma créature ; il n'a jamais eu d'autres maîtres que moi : il a mangé, comme moi, son pain bis en premier, et il mange maintenant son pain blanc. »

Autrefois, quand le pain était l'aliment de base, on distinguait le *pain blanc*, que mangeaient les riches, et le *pain noir*, fait de seigle ou de sarrasin, qui était la nourriture des pauvres.

Robert Dannemark, dans *Le Grand Jardin* : « C'est une grande chance quand on peut manger son pain noir avant son pain blanc. »

Ramener sa fraise

Cette expression argotique, dédaigneuse et très désobligeante quand on s'adresse à quelqu'un, signifie « se manifester souvent et hors de propos ».

« Si la donzelle ramène sa fraise, je vais me déguiser en muflon avant longtemps ! » promet San-Antonio dans *Les Doigts dans le nez*.

Par extension, l'expression signifie aussi « surgir à l'improviste » : « Il n'est pas rare qu'autour de minuit un pote ramène sa fraise pour faire le boeuf avec son sax ou sa trompette ou sa guitare », écrit Marcus Malte dans *Les Harmoniques*.

Si la fraise désigne, en argot, la tête ou le visage, et non la collerette empesée et plissée sur plusieurs rangs que portaient les hommes et les femmes au temps des guerres de Religion, il est possible que l'expression remonte à la Renaissance, quoique beaucoup à l'époque la ramenassent.

On peut également « ramener sa pomme ». Mais on se contente souvent de dire *ramener* : « Il la ramène sans cesse. »

Un cordon bleu

Cette qualification élogieuse désigne un excellent cuisinier, « très habile », dit Littré, l'expression valant pour les cuisiniers autres que les maîtres queux.

Carmouche et Vanderburch, dans la pièce *La Grisette romantique* (1840) : « Et vous qui êtes un vrai cordon bleu... Encore hier, vous avez fait un poulet rôti qui embaumait ! »

A cause de sa couleur, on nomma cordon bleu, sous l'Ancien Régime, l'insigne des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, leur décoration suprême, ancêtre de la Légion d'honneur. L'appellation fut d'abord employée pour qualifier tout ce qui est « le plus remarquable ». On disait ainsi que « l'Académie française est le cordon bleu des beaux esprits ».

Il semble que le sens actuel, exclusivement gastronomique, de l'expression soit dû à Marthe Distel. En 1895, cette journaliste créa une revue de cuisine très lue, *La Cuisinière Cordon Bleu*. Puis elle

ouvrit des écoles d'apprentissage de l'art de la table et de la bonne bouche appelées « Le Cordon Bleu ».

🐿 Le cordon-bleu (avec un trait d'union) est une escalope panée, roulée dans du jambon et assortie de fromage. « Ce cordon bleu sert un délicieux cordon-bleu. » Et le cordonbleu (en un mot), qui n'a rien d'un ortolan, est un passereau vivant en Afrique.

Mettre en capilotade

C'est, précise Littré, « accabler de coups ou déchirer, ruiner la réputation ». Par extension, « être en capilotade », c'est être brisé, abîmé, en piteux état, en miettes.

Charles Sorel, dans *La Vraie Histoire comique de Francion* (1623) : « Si j'entre en furie, je vous mettrai tous deux en capilotade. Ça, que l'on fasse trêve tout à cette heure [*sur-le-champ*]. »

Mot d'origine espagnole (*capirotada* : sauce recouvrant une préparation), la capilotade est un ragoût de morceaux de viande ou de volaille, d'où l'idée de quelque chose d'émiétté, de brisé, de confus.

🐿 On dit aussi : « être en marmelade, en compote ».

En rester comme deux ronds de flan

Cela signifie « en être coi, ébahi, stupéfait, médusé ».

L'origine de l'expression est controversée. Pour les uns, elle remonte à la Renaissance, où *flan* voulait dire monnaie, les deux ronds de flan se rapportant aux yeux ronds d'une personne quand elle est surprise. Pour Claude Duneton, elle s'expliquerait par deux mots

d'argot : *rond* pour « argent » et *flan* pour « baba » (comme dans l'expression équivalente : « en rester baba »).


Paul Guth, dans *Une enfance pour la vie* : « D'un joyeux coup de coude dans le plexus, elle écartait l'homme, son potentat d'antan, au harnachement désuet, qui en restait, sous son heaume, comme deux ronds de flan. »

Ne pas se prendre pour le quart d'une mandarine

C'est, en d'autres termes, « ne pas se prendre pour un minus, un moins que rien, mais, au contraire, se donner de l'importance, se pousser du col, péter plus haut que son cul ».

La référence est d'autant plus sarcastique que la mandarine est de nos jours un fruit bon marché, à plus forte raison un quart de cet agrume.

Les expressions équivalentes abondent : « ne pas se prendre pour le dernier des hallebardiers, pour la queue d'une poire (ou d'une cerise), pour son logarithme, pour de la crotte... ».

 La mandarine doit son nom à la couleur rouge que portaient les mandarins au temps de la Chine impériale.

Trempé comme une soupe

C'est « être complètement mouillé par la pluie, jusqu'aux os, se faire rudement saucer ».

Charles Cros, dans « La journée verte » : « La pluie se mit à tomber sérieusement, toujours des murs, où s'abriter ? Enfin, nous voilà chez le père Lamèche, trempés comme trois soupes, ou quatre, en comptant le perroquet. »

Ma foi oui, une soupe est liquide, l'expression peut paraître un truisme. Il n'en est rien : jadis, la soupe était le morceau de pain que l'on trempait dans le bouillon, et c'est vers le milieu du ^{xiv}^e siècle que le mot a pris le sens que nous lui connaissons aujourd'hui.

Mettre les pieds dans le plat

C'est « semer le trouble du fait d'une indiscretion, maladresse (gaffer), ou sciemment (provoquer), sur un sujet délicat ».

L'origine de l'expression est controversée. Beaucoup pensent, dont *Le Robert des expressions*, que c'est être grossier au point de mettre ses pieds sur la table, et jusque dans les plats et les assiettes. Le lexicologue Pierre Guiraud signale qu'un « plat » était une étendue d'eaux basses, et que « gaffer », en provençal, signifiait « patauger dans la boue ». En ce sens, le fond d'un « plat » est souvent boueux et vient troubler la clarté de l'eau lorsqu'on y met les pieds. Le premier sens fut tout d'abord « agir sans aucune discrétion ».

Boris Vian, dans *Ecrits sur le jazz* : « En réalité, il me démange de mettre les pieds dans le plat et de les y agiter violemment. [...] Quand on pousse à bout un amateur de jazz (prenez-en un d'un niveau intellectuel au moins médiocre, et qui ait un bout), on tire de lui, en fin de compte, des noms. »

Tenir la dragée haute à quelqu'un

C'est « lui faire sentir son pouvoir, le faire par exemple attendre longtemps, lui faire payer cher ce qu'il désire ou ce qu'on lui a promis ». Ou « offrir un appât vain à son espoir » (Maurice Rat), les promesses n'engageant que ceux qui les reçoivent.

Diderot, dans *Jacques le Fataliste* : « Et vous voilà tout aussi féru qu'auparavant du chevalier et de votre belle ; votre belle vous tenant la dragée plus haute que jamais. »

Paula Jacques, dans *Plutôt la fin du monde qu'une écorchure à mon doigt* : « Apprenant la nouvelle [un décès], Louison n'en fut guère affectée. La vieille carne lui avait tellement tenu la dragée haute que, poussant un soupir de soulagement, elle se dit "Ah, bon débarras !" ». »

La dragée serait celle d'un jeu d'enfants dans lequel ceux-ci s'efforcent d'attraper une friandise suspendue (« tenue », donc) à un fil, ou alors celle qu'un chien doit attraper en sautant.

Long comme un jour sans pain

Se dit de quelque chose qui est très long, interminable, voire ennuyeux ; le pain étant l'aliment de base, voire exclusif, du peuple, l'expression n'en avait que plus de force.

Tristan Corbière, dans *Les Amours jaunes*, plus précisément dans le poème « La rapsode foraine » :

*Elle hale comme une plainte,
Comme une plainte de la faim,
Et, longue comme un jour sans pain,
Lamentablement, sa complainte...*

On disait aussi, en parlant de quelqu'un, *grand comme un jour sans pain*.

A tire-larigot

C'est-à-dire « en abondance », par extension, tout ce qui se présente en grande quantité, d'où la locution « s'en donner à tire-larigot » (à cœur joie).

A l'origine, l'expression n'est associée qu'à « boire » : c'est boire beaucoup et même trop. Le *larigot* était le nom d'une ancienne petite flûte rustique, *tirer* signifie dans le langage des vigneronns « sortir du vin d'un récipient », comme on tire des notes d'une flûte.

Le site du CNRTL¹ donne cet exemple éloquent, tiré d'« Un amateur d'alcool » de Raoul Ponchon (*La Muse au cabaret*) :

*Il le fit venir et lui dit : « Vieux dégoûtant !
Va, je connais ton vice.
Vends-moi ton corps (pour quand tu seras mort, s'entend)
Service pour service. »
Vous devez bien penser que notre saligaud
Accepta tout de suite.
Ayant de l'or, il but à tire-larigot
Un jus moins insolite.*

Jacques Audiberti, dans *Quoat-Quoat* : « Elle est merveilleuse, la vie ! Elle fabrique, à tire-larigot, des clématites et des paquebots, des squelettes et des chevelures. »

Rabelais écrit *tyrelarigot*, dans *Pantagruel* (XVIII, 74) : « Tous se mirent si bien à flaconner, que le bruyt en vint par tout le camp,

comment le prisonnier estoit de retour, et qu'ilz devoient avoir au lendemain l'assault, et qu'à ce ià se preparoit le roy et les capitaines ensemble les gens de la garde, et ce par boire à tyrelarigot. »

Avoir son rond de serviette

C'est, ironiquement dit, « avoir ses habitudes quelque part ».

Jean-Didier Wolfromm, dans *La Leçon inaugurale* : « Il allait de son deux-pièces au Palais de Justice et du Palais de Justice au restaurant du Rempart, où il avait son rond de serviette, sa place et la paix. »

Dans les pensions de famille et certains restaurants, les clients ont un casier à leur nom pour y mettre l'anneau rond où se glisse leur serviette. De la table on passa à d'autres endroits, en particulier les salles de rédaction et les plateaux télé, qui ont leurs invités « incontournables », et les lieux du pouvoir, l'Elysée surtout, où les « visiteurs du soir » ont, au sens figuré, leur rond de serviette.

San-Antonio, dans *Vol au-dessus d'un nid de cocu* : « Son rond de serviette à l'Elysée, pas suffisant. Il cherche les culminances suprêmes. »

Rester en carafe

C'est « être frustré, abandonné, laissé pour compte ».

L'expression se comprend d'elle-même tant l'image du vin non bu surprend dans un pays comme la France.

« Il faut avoir connu Philippe pour savoir que la question de filer tout droit en laissant les malheureux en carafe sous l'écrasant soleil

d'Afrique ne s'est même pas posée pour lui », écrit Jean Rouaud dans *Etre un écrivain*.

✂ On dit aussi « rester, laisser en plan ».

La fin des haricots

C'est-à-dire « la fin de tout », par extension : « le comble ».

Pierre Benoit, dans *Les Compagnons d'Ulysse* : « Dieu vous entende ! maugréa Don Silvio, car où nous sommes, point de lettres, c'est vraiment la fin des haricots ! »

Maurice Rat explique ainsi l'expression : quand les provisions venaient à manquer, qu'on n'avait plus de quoi nourrir les rationnaires des collèges, pensionnats, internats ou séminaires d'autrefois, on s'écriait : « C'est les haricots ! », aliment de base, substantiel, bon marché et servi abondamment.

Manger les pissenlits par la racine

Façon imagée et euphémique de dire « être mort et enterré ».

L'expression date du XIX^e siècle. Dans *Les Misérables*, Victor Hugo l'emploie et en donne la signification : « [Gavroche] a ses jeux à lui, ses malices à lui dont la haine des bourgeois fait le fond ; ses métaphores à lui ; être mort, cela s'appelle *manger des pissenlits par la racine*. »

☞ La mort a occasionné bien d'autres métaphores, comme « passer l'arme à gauche », « rejoindre le royaume des morts » ou, pour les croyants, « rendre son âme à Dieu ». Et, en argot, le cimetière se dit « le boulevard des allongés ».

Le bouillon d'onze heures

C'est un breuvage empoisonné.

Jacques Jouet, dans *Le Cocommuniste* : « On reconnaît Lénine au lit et, autour, Staline et Khrouchtchev, parmi beaucoup d'autres adorants plus ou moins identifiables, qui, comme on dit, lui “servent la soupe”, et même si la soupe de Staline ressemble à un bouillon d'onze heures. »

L'expression viendrait du temps de la Brinvilliers, célèbre empoisonneuse qui, au Grand Siècle, administrait ses mixtures fatales. Des affaires analogues furent retentissantes. Technique pour capter un héritage en se débarrassant de quelqu'un : on lui faisait boire la soupe maléfique à l'avant-dernière heure du jour : la victime s'éteignait dans son lit et dans le silence au cours de la nuit. Ni vu ni connu.

Croquer le marmot

Métaphore désuète signifiant « se morfondre à attendre, attendre longuement »... et non « se livrer au cannibalisme ».

L'origine de l'expression a divisé de grands lexicologues : Furetière, Littré, Maurice Rat. Ce dernier dans son *Dictionnaire* de 1690 l'attribue aux « compagnons peintres, [lesquels], quand ils

attend[ai]ent quelqu'un, se désennu[ya]ient à tracer sur les murailles quelques marmots ». L'explication la plus solide et sérieuse est la suivante : au XVI^e siècle, « croquer le marmot » signifiait « attendre devant une porte en cognant impatiemment le heurtoir », lequel était nommé *marmot* à cause des figures grotesques qui y étaient représentées, *croquer* voulant à l'époque dire « frapper ».

Molière, dans *La Jalousie du barbouillé* (I, 11) : « Tu ne bouges pas du cabaret, et tu laisses une pauvre femme avec des petits enfants, sans savoir s'ils ont besoin de quelque chose, à croquer le marmot tout le long du jour. »

1. Centre national des ressources textuelles et lexicales du CNRS.

Le corps

La tête, les yeux, la bouche, le nez, les oreilles, les cheveux, le ventre, les mains, les pieds, les orteils, le dos, les fesses, et tout le reste, peau, chair, os, nerfs, viscères, glandes, sous leur nom usuel ou autre, comme *mirettes* pour *yeux*, *bec* pour *bouche*, *gueule* pour *visage*, *bourrichon*, *caboche* ou *ciboulot* pour *tête*, tous occasionnent des expressions éloquentes. D'hier ou d'aujourd'hui, châtié ou argotique, poli ou non, facile à comprendre ou moins, peu importe, le répertoire anatomique est vaste à souhait. Si vous souffrez d'insomnie ou pour vous désennuyer sans *vous prendre la tête*, associez à chaque partie de la machinerie corporelle le plus de locutions possible, elles abondent. Vous en dénombrez ainsi pour *œil* pas moins de quatre-vingt-six !



Une gueule d'empeigne

C'est « un visage déplaisant, rébarbatif, une tête d'enterrement » ;
par extension : « un individu antipathique, désagréable, revêche ».

Au XIX^e siècle, une gueule d'empeigne qualifiait une personne bavarde, à la voix forte, ou celui qui mange très chaud ou épicé.

L'empaigne est le dessus de la chaussure, qui va de la pointe au cou-de-pied. Mais pourquoi ? « Aucun doute : l'ouverture de l'empaigne évoque une gueule grande ouverte », dit Jean Maillet dans *365 Expressions de nos grands-mères*.

Paul Pavlowitch, dans *Victor* : « ... une foule muette regarde passer les funérailles nationales. Tout le personnel de la III^e est présent [...] et, bien sûr, officiers généraux, gueules d'empaigne par douzaines. »

☞ D'autres expressions désignent celui qui a « une sale tête » : « une gueule à puer des pieds », « une tête à caler des roues de corbillard », ou qui se montre déplaisant : « aimable comme une porte de prison ».

Mou du genou

Se dit de quelqu'un (ou quelque chose) qui manque d'autorité, d'énergie, de vigueur, de dynamisme.

Populaire et ironique, l'expression repose sur un paradoxe puisque l'articulation du fémur et du tibia est dure et solide. Le contraire, *dur du genou*, serait une tautologie.

Khaled Al Khamissi, dans *Taxi* : « Le gouvernement est terrifié. Ses genoux tremblent. Franchement, un seul souffle et il s'effondre. C'est un gouvernement mou du genou. (Il éclate de rire.) Le gouvernement a besoin de manger de la soupe de pieds de mouton pour renforcer ses genoux mous. »

☞ On traite de « mous du genou » les politiciens qui n'osent prendre les décisions nécessaires, lesquelles exigent le courage d'être impopulaire. Nous ne donnerons pas d'exemples ; les intéressés se reconnaîtront d'eux-mêmes.

La gueule de bois

C'est le résultat d'une consommation excessive d'alcool – notamment une forte migraine.

Les symptômes sont connus : un malaise général réunissant maux de tête, bouche pâteuse, fatigue, déconcentration, nausées... L'image serait due à l'impression de bouche sèche « comme du bois », quand n'a plus beaucoup de sang dans son alcool.

« L'arête est la vengeance du poisson et la gueule de bois, la colère des raisins », a dit Tristan Bernard.

De façon imagée, on dit aussi « avoir mal aux cheveux ».

👉 Les termes scientifiques sont xylostomiase ou veisalgie.

Y a du monde au balcon !

Vieille exclamation familière, admirative et quelque peu égrillarde, pour dire qu'une femme a une poitrine opulente, plus prosaïquement, qu'elle a de gros seins ; les jeunes diraient : elle a des « airbags de compétition ».

Le *balcon* désigne ici le décolleté, en l'occurrence bien garni (donc *plein de monde*), le *balconnet* étant la partie du soutien-gorge qui accueille les seins en favorisant le décolleté.

Franz-Olivier Giesbert, dans *L'Immortel* : « Les trottoirs grouillaient, le soir, de travestis qui, à quelques exceptions près, avaient plus de monde au balcon que la moyenne des cagoles de Marseille. » Et Alfred Gilder, dans *Bagdad balades* : « Contemplant le buste altier et l'académie parfumée de Mathilde, Aris me dit à voix basse : “Que de monde au balcon ! Ses deux bébés gloutons ont été allaités copieusement.” »

Sur le pouce

Cette locution adverbiale signifie « très vite, rapidement, promptement ».

Elle s'entend surtout dans : « manger sur le pouce », c'est-à-dire sans même s'asseoir, avec les mains.

Apparue vers 1800, l'image correspond à l'action du pouce dans le maniement du couteau sur le pain, le saucisson, le fromage... On bénéficie, pour ainsi dire, d'un coup de pouce.

Le *Robert des expressions* cite la *Correspondance inédite de Victor Jacquemont* : « Quoique je n'aie pas besoin d'un grand établissement pour travailler, je ne sais pas le faire bien sur le pouce, comme les maçons déjeunent : un peu de tranquillité m'est nécessaire. »

✂ Dans les établissements de restauration rapide (*fast food*), le couteau et la fourchette sont rares : dans ces « restaurants sur le pouce », on mange avec les doigts.

Coûter la peau des fesses

Etre « trop cher, d'un prix exorbitant ou hors de prix ».

Anne Bragance, dans *Remise de peine* : « On s'est pointés dans un hôtel pas très loin du lycée. C'était la bonne solution, la seule, même si ça allait nous coûter la peau des fesses. »

Je me demande si la métaphore n'a pas été inspirée par *Le Marchand de Venise* de Shakespeare. Dans cette pièce – « très cruelle », dit l'auteur –, le marchand emprunte de l'argent à un usurier, Shylock. Le contrat de prêt stipule que si la somme n'est pas remboursée Shylock prélèvera une livre de chair (sans préciser où, mais le postérieur est l'endroit où il aurait pu tailler le plus).

On dit, plus poliment, « Ça coûte les yeux de la tête, un bras, un rein » ou, très vulgairement, « Ça coûte la peau du cul ».

Avoir la tête près du bonnet

C'est « s'emporter facilement, être prompt à se fâcher, être colérique, souvent pour peu de chose ».

Explication : jadis, on portait un bonnet de jour comme de nuit. Si ce couvre-chef était trop près de la tête, il échauffait les oreilles, d'où l'idée d'irascibilité.

Une expression équivalente est « soupe au lait », car le lait sur le feu déborde facilement de la casserole, à l'image d'un individu au tempérament colérique qui explose et se calme aussi vite. Jean-Baptiste Leclère d'Aubigny dans *Un prêtre, ou la société au XIX^e siècle* (1838) : « Tu vaux mieux que moi, ma chère, car tu as l'avantage de ne pas te mettre en colère, tandis que moi, je m'emporte comme une soupe au lait : mais tu conviendras que je m'apaise aussi vite que la soupe ôtée de devant le feu. »

Tirer les vers du nez

C'est « arracher de manière adroite des secrets à quelqu'un, arriver à le faire parler par quelque habile moyen », certains savent y faire.

Les linguistes ont beaucoup glosé sur l'origine de cette expression aussi imagée que peu ragoûtante. On a avancé deux explications : soit *ver* était l'orthographe première de *vrai*, soit les charlatans retiraient

jadis les crottes du nez de leurs clients pour, prétendaient-ils, guérir les maux de crâne. Cela ne nous convainc guère. En fait, on ne sait comment justifier la locution. Ne cherchons pas midi à quatorze heures*. La métaphore exprime tout bonnement, à tout le moins probablement, l'idée qu'on extirpe quelque chose qui n'est pas visible et que, pour y parvenir, on emploie des moyens peu élégants, quoique efficaces.

Au fond, ne serait-ce pas la reprise d'une devise identique puisée dans notre langue mère, le latin : « *Exuere verum cujusdam nasu* » (tirer le vrai du nez de quelqu'un) ?

Dans *Le Virgile traduit en vers burlesques* (parodie de Scarron publiée entre 1648 et 1653), on lit ceci :

*Æneas donc, fort ou pieux,
Si tant est que vous l'aimiez mieux,
Alla voir d'Apollon le temple,
Autant pour donner bon exemple,
Que pour tirer les vers du nez...*

🐛 Les Anglo-Saxons utilisent la même image : *to worm a secret out of somebody*, le substantif *worm* signifiant « ver, asticot » et le verbe *to worm out* « soutirer ».

Se monter le bourrichon

C'est « se monter la tête, s'illusionner, se faire des idées fausses, prendre des vessies pour des lanternes ».

Une bourriche est un panier d'osier sans anse, utilisé pour transporter du poisson, des fleurs, du pain. Le mot n'est plus guère

employé aujourd'hui que dans « bourriche d'huître », le bourrichon étant une petite bourriche, oblongue et arrondie, et qui invite à une comparaison facile avec la forme de la tête.

Emile Zola emploie la métaphore dans *L'Assommoir* : « Bah ! monsieur Coupeau, dit-elle, au bout d'une minute, un petit verre de cric, ce n'est pas mauvais. Moi, ça me donne du chien... puis, vous savez, plus vite on est tortillé, plus c'est drôle. Oh ! je ne me monte pas le bourrichon, je sais que je ne ferai pas de vieux os. »

👉 On peut évidemment « monter le bourrichon » à quelqu'un, c'est-à-dire le tromper, l'induire en erreur, lui donner des illusions. « Je parvins, en “montant le bourrichon” à Paul, à nous faire louer un petit terrain de cinq cents mètres aux Lilas », écrit Maurice Chevalier dans *Ma route et mes chansons*, ses Mémoires.

Etre bâti à chaux et à sable

Cela signifie, en parlant du corps d'un être humain, « être bien bâti, aussi solidement qu'un édifice » ; autrement dit : « être ou paraître d'une solidité à toute épreuve ».

Connue depuis l'âge de bronze, la chaux était, jusqu'à l'apparition du ciment moderne au XIX^e siècle, un matériau utilisé comme mortier, et représentatif, dans l'imaginaire, de ce qui dure – elle entre dans la composition des routes et des constructions romaines.

Francis de Croisset, dans *La Dame de Malacca* : « En tout cas, vous n'aurez pas grand-chose à craindre : ils [*lord et lady Brandmore*] sont bâtis à chaux et à sable. »

Mais pendant des siècles, on a préféré dire : « à chaux et à ciment », comme chez Scarron, qui parle de « paix à chaux et à

ciment », de « conjoints à chaux et à ciments » et qui versifie ceci dans « Le Virgile travesti » :

*Cette terre tant désirée,
Où retraite étant assurée,
Et murs avec chaux et ciments
Elevés magnifiquement...*

Pour exprimer le manque de solidité, la métaphore s'employait jusqu'à la Renaissance sous la forme négative : « ne tenir ni à chaux ni à sable ».

L'expression peut aussi s'employer de manière abstraite : « un raisonnement bâti à chaux et à sable ».

Avoir les épaules en bouteille de Saint-Galmier

C'est « avoir les épaules étroites et tombantes », donc à l'opposé d'une carrure de déménageur.

L'image fait référence à une charmante petite ville de la Loire, Saint-Galmier – « la ville qui pétille », dit sa devise. S'y trouve la source d'une eau minérale naturelle et gazeuse commercialisée sous le nom Badoit.

Les publicités d'avant-guerre représentaient un bonhomme dont le corps était une bouteille de Badoit, donc aux épaules minces, voire inexistantes, selon la forme étroite du col du flacon.

San-Antonio, dans *Réglez-lui son compte* : « Il semble inquiet. Mais je me méfie ; ce frère-la-jaunisse essaierait-il de me tendre un piège ? Je décide de m'en assurer illico. Et je questionne innocemment : “Où

veux-tu que nous allions ?” Il hausse ses épaules de bouteille Saint-Galmier. »

On pourrait tout aussi bien dire « en bouteille de vin d’Alsace », laquelle est encore plus effilée.

👉 L’expression apparemment antonyme « avoir les épaules larges » a un tout autre sens et signifie que l’on peut supporter beaucoup.

Divertissements

Ceci relève de l'évidence : le jeu, le sport, le besoin de se changer les idées par un effort physique et mental intense mais divertissant, d'entrer en compétition, de se défouler dans un cadre préétabli et réglementé, d'agresser les autres de manière courtoise ou non, sont des réalités vieilles comme le monde, consubstantielles à la nature humaine. Bref, *panem et circenses*.

Allons plus loin. La compétition formalise et canalise les pulsions belliqueuses des acteurs et du public, dans la furie des assauts et l'espoir du triomphe, mettant les protagonistes en opposition et les foules en délire, les clameurs des stades remplaçant les hourras des victoires et les râles de la défaite, avec les mêmes appétences des uns et des autres : goût du combat, âpreté dans l'effort, appât du gain.



Piquer des deux

Cela signifie « s'en aller très vite, déguerpir, démarrer sur les chapeaux de roues* ».

A l'origine, l'expression est équestre : « Appuyer en même temps sur les deux éperons pour que le cheval accélère l'allure et ainsi le lancer au galop. » Le *Dictionnaire* de Poitevin (1860) donne cette citation d'Arago : « Nos cavaliers piquent des deux et se perdent rapidement dans un champ. »

Denis Diderot, dans *Jacques le fataliste* : « Secourez-moi, il emporte ma montre, et s'il vient à piquer des deux, ma montre est perdue... »

Aller (ou marcher) sur les brisées de quelqu'un


C'est « entrer en concurrence avec lui, sur un terrain qu'il s'était réservé » et, de cette manière, les lui briser menu.

Terme de vénerie, les *brisées* sont les branches cassées par une bête sur son passage en forêt, mais aussi les petites branches pliées que les veneurs laissent pendre aux arbres ou qu'ils sèment sur le chemin pour marquer la voie de l'animal traqué. D'où, à la chasse, le sens propre d'« aller sur les brisées » : suivre une bête à la trace, celles qu'elle laisse sur son chemin.

Par extension, on marche sur les brisées d'autrui quand on les piétine et qu'on détruit sa trace.

Molière, dans *Les Précieuses ridicules* : « Ha ! ha ! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées. »

Francis de Croisset, dans *La Dame de Malacca* : « Les autres jours de la semaine sont retenus soit par lady Brandmore, soit par lady Lyndstone, soit par les femmes des officiers généraux. Il ne faut pas aller sur leurs brisées. »

 On dit plus couramment « marcher sur les plates-bandes ».

Rompre en visière

C'est « attaquer de front quelqu'un sans ménagement, le contredire brusquement, grossièrement, violemment », « lui dire en face et brusquement quelque chose » (Littré).

L'expression est belle, mais vieillie. Elle remonte au Moyen Age, quand, dans les tournois de chevalerie, un des deux concurrents rompait sa lance sur le heaume de son adversaire.

Littré cite *Le Misanthrope* (I, 1), dans lequel Molière fait dire à Alceste :

*Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.*

🐾 On dirait aujourd'hui « jeter à la tête » ou « balancer à la figure ».

Rompre des lances

C'est « défendre une cause, prendre parti, débattre, s'opposer ».

Comme l'expression précédente, celle-ci provient des tournois médiévaux. Chaque cavalier, pour marquer le point, essayait lors de la joute de briser sa lance contre l'armure de son adversaire. S'il y parvenait, les spectateurs applaudissaient... à tout rompre.

Littré cite Condillac dans son *Discours de réception à l'Académie française* (1768) : « On vit les dialecticiens aller d'école en école rompre des arguments, comme alors les chevaliers allaient de tournoi en tournoi rompre des lances. »

Baisser la garde

C'est « cesser d'être vigilant, méfiant ou prudent, renoncer à se défendre, céder, devenir vulnérable ».

Cette expression polysémique vient de l'escrime quand, par fatigue ou inattention, on baisse son arme, découvrant ainsi le poitrail. Elle est utilisée dans le même sens en boxe quand les bras ou les poings baissés amoindrissent la protection du corps, du visage en particulier.

François Garde, dans *La Baleine dans tous ses états*, écrit : « La mer calme et le beau temps revenu laissent enfin présager une de ces journées sans histoire, où le navigateur solitaire peut s'abandonner à d'heureuses routines, reprendre des forces, et pendant quelques heures baisser sa garde. »

A fleurets mouchetés

Prise au sens figuré, cette locution signifie qu'on refuse de s'engager à fond dans une dispute ou une controverse, qu'on y ménage l'adversaire, qu'on l'affronte de façon subtile, qu'on polémique en douceur.

Au sens propre, l'expression vient de l'escrime. On opposait les épées à *fer moucheté*, c'est-à-dire munies à leur pointe d'un bouton de protection appelé *mouche* (autrefois *fleur de laine*), armes dites *courtoises*, aux armes dangereuses à *fer émoulu*, du verbe *émoudre*, c'est-à-dire « aiguisé, effilé ». De nos jours, ces mouches sont en plastique ou en caoutchouc.

Vincent Bernard, dans *Ulysses S. Grant* : « La guerre [de Sécession] peut encore apparaître en cette fin 1861 comme une affaire à fleurets mouchetés livrée entre “gentlemen” scrupuleusement respectueux,

notamment, des “propriétés” de l’ennemi, fussent-elles des propriétés humaines à peau noire. »

Coiffer sur le poteau (ou au poteau)

C’est « battre de justesse, l’emporter d’un rien et in extremis ».

La locution, apparue à la Belle Époque, est empruntée aux courses de chevaux : l’emporte le pur-sang qui franchit la ligne d’arrivée, symbolisée par un poteau. Il « coiffe sur le poteau » un concurrent quand il l’emporte « d’une courte tête » à la toute fin de l’épreuve.

« Coiffer sur le poteau » s’est étendu au domaine politique. Ainsi, au premier tour de l’élection présidentielle de 1995, Jacques Chirac coiffa sur le poteau Edouard Balladur, son « ami de trente ans ».

Raphaël Enthoven, dans *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust* : « Cocteau [...] reprocha à son aîné un snobisme maladif et un triste camouflage sexuel. Médiocre règlement de comptes ? Jalousie ? En fait : le lièvre s’en veut d’avoir été coiffé sur le poteau par la tortue. »

🐇 « Coiffer un concurrent », c’est le dépasser.

Partir sur les chapeaux de roues

C’est « partir en trombe, en flèche, à grande vitesse » ; en argot : « à fond la caisse », *caisse* désignant une voiture.

Les chapeaux de roues, également appelés enjoliveurs, sont des « plaques métalliques dont on recouvre les moyeux des automobiles », la locution donnant l’image d’un véhicule qui se penche dans un virage et dont les enjoliveurs frottent le sol.

Alphonse Boudard, dans *Cinoche* : « On roule vers Troie, il fonce, Galano, il négocie ses virages sur les chapeaux de roues... je me sens pas en sécurité dans son obus. »

L'expression s'est étendue au cyclisme. *Le Dico du parler sport* de Jean-Damien Lesay et Baptiste Blanchet cite cet extrait d'un article d'*Ouest-Eclair* du 22 septembre 1931 : « Je suis sur les chapeaux de roues depuis quarante kilomètres, et pas moyen de coller au peloton. » Alors que les vélos ne possèdent pas d'enjoliveurs...

Par extension, au sens figuré, c'est toute action menée sans hésitation ni perte de temps, avec grande célérité ou précipitamment. L'astrologue Christine Haas prophétisait pour le lion dans *Votre horoscope 2013* : « Vous démarrez l'année sur les *chapeaux de roues*, d'autant que Saturne ne vous embête pas trop. »

A tombeau ouvert

C'est « rouler à une vitesse folle et dangereusement », donc au péril de sa vie et de celle des autres, le permis de conduire devenant alors un permis de se suicider ou de tuer autrui.

Avant les limitations de vitesse et les mesures de sécurité routière, une sortie de route envoyait souvent les chauffards directement au cimetière, du moins à l'hôpital.

L'expression est ancienne, Louis-Sébastien Mercier l'explique dans son *Tableau de Paris* (1781-1788) : « On ne dit plus *aller ventre à terre*. Le roi, la reine, les princes du sang, lorsqu'ils veulent aller vite, très vite, donnent ainsi l'ordre à leurs écuyers, qui le transmettent au cocher : "Allez à tombeau ouvert." Cette singulière expression veut dire que le péril est égal pour les personnes qui sont dans les voitures et pour celles qui les conduisent. »

Monter sur ses grands chevaux

C'est « se mettre vite en colère, s'emporter facilement, être soupe au lait, et, littéralement, le prendre de haut ».


L'origine de l'expression nous vient du chevalier qui partait au combat sur son destrier, cheval de haute taille, symbole de puissance, d'autorité et de prestige, avec lequel il dominait le paysage, épatait la galerie et impressionnait l'ennemi. « La tradition, en rappelant cet usage, a conservé dans notre langue le mot populaire *monter sur ses grands chevaux*, lorsqu'on parle d'un homme qui se met en colère » (*Collection des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*, 1786).

Montaigne, dans *Les Essais* (ch. XII) : « En Caton, on voit bien à clair que c'est une allure tendue bien loin au-dessus des communes ; aux braves exploits de sa vie, et en sa mort, on le sent toujours monté sur ses grands chevaux. »

Molière, dans *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* (scène XXI) :

*Ma colère à présent est en état d'agir ;
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage
Et si je le rencontre, on verra du carnage.*

On dit aussi « monter sur ses ergots ».

 Les chevaliers partaient au combat sur leur *destrier*, cheval de bataille ; ils disposaient de deux autres montures : le *palefroi*, cheval de parade et de loisirs, et le *sommier* (bête de somme, ou *roncin*), celui-ci pour leurs bagages.

Damer le pion

C'est « prendre un avantage sur quelqu'un, l'emporter sur lui avec hauteur, le surpasser, le supplanter ».

L'expression vient du jeu de dames : quand un pion atteint la rangée de départ de l'adversaire, on dit qu'il « va à dame », il est « damé », c'est-à-dire transformé en dame, ce qui confère un avantage décisif pour la suite de la partie.

Pierre Mac Orlan, dans *Le Chant de l'équipage* : « Je ne connais personne [...] qui puisse me damer le pion sur cette question. »

Faire capot

C'est « triompher, vaincre complètement sans que l'adversaire ait fait un pli ou marqué un point ». C'est, dit Littré, « remporter sur quelqu'un un grand avantage ».

Au piquet, un vieux jeu de cartes, *était capot* celui qui ne réalisait aucune levée (*faisait capot* celui qui les ramassait toutes). Molière utilise l'expression dans *Les Précieuses ridicules* (scène IX) : « Vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris. »

🐞 Dans le langage de la marine, elle signifiait « renverser sens dessus dessous une embarcation ». L'édition de 1878 du *Dictionnaire de l'Académie française* précise : « Se dit d'un petit bâtiment qui chavire, qui sombre. La chaloupe fit capot à une lieue du rivage. Un coup de vent nous fit faire capot. » D'où le verbe *capoter*.

Une combine de bonneteau

Synonyme de « coup tordu, fourré, de truanderie en vue d'une escroquerie ou d'une manœuvre politicienne ».

Le bonneteau est un jeu d'argent dans lequel le bonneteur désigne au gogo une carte parmi trois, les retourne toutes, les mélange prestement et demande de retrouver la carte en question. Praticué usuellement dans la rue, ce jeu, assimilé à de l'escroquerie, est interdit en France.

Anatole Jakovsky, dans *Paris, mes puces* : « Il y a toute une gamme d'expédients qui permettent de vivre sans travailler : les cartes obscènes, le maquereautage, la casse et le recel. Les "combines", quoi ! Malheur aussi à celui qui surprend par hasard la façon d'opérer le bonneteau et se met à gagner. On le retrouve tôt ou tard un couteau entre les omoplates... »

Botter en touche

C'est « éluder une question épineuse ou dérangeante, en répondant à côté du sujet », notamment pour ne pas se faire piéger ou ne pas afficher son opinion.

L'expression vient du rugby : quand une équipe est sous la pression de l'adversaire, elle se soulage en dégageant la balle en touche le plus loin possible pour éloigner le danger.

Serge July, dans *La Diagonale du Golfe* : « Coincé dans son chantage à la guerre, Saddam Hussein avait encore la possibilité de botter en touche, en faisant le lien entre la revendication palestinienne et l'annexion du Koweït. »

La lanterne rouge

Souvent utilisée dans le langage du sport, l'expression désigne le concurrent qui arrive dernier ou d'une équipe qui se situe en queue du classement.

Pourquoi « lanterne rouge » ? L'image renvoie aux premiers temps des chemins de fer. Le dernier wagon du train était équipé d'un fanal rouge pour signaler la fin du convoi.

L'expression a été inaugurée lors du premier Tour de France en 1903. La tradition veut que, au terme de la compétition, la lanterne rouge soit fêtée au même titre que le vainqueur, symbolisant les malheureux qui sont allés au bout d'eux-mêmes pour terminer l'épreuve.


L'expression s'applique, de façon plus générale, à qui ferme la marche.

Le docteur Jean-François Lemoine, dans *Les Aventures d'un (ex) gros ou presque* : « L'allaitement au sein n'a plus la cote auprès des Françaises... Nous sommes même la lanterne rouge des pays européens. »

Sexe, amour et fantaisie

Voici un domaine où l'imagination est sans limites. Les vocables et les expressions foisonnent sur l'éternel sujet de l'amour, recherché, assouvi ou bafoué, que *le fruit défendu* soit entendu dans sa dimension sentimentale ou libidineuse. Partant, les locutions pour dire joliment ou crûment les émotions, les troubles et les turpitudes liés à la chair abondent également. Que d'images croustillantes pour peindre la chose ! Il n'est que de songer à Brantôme et son savoureux *Vies des dames galantes* à la Renaissance, à la prose incandescente autant que sulfureuse du marquis de Sade, aux auteurs coquins du XVIII^e siècle, lesquels parlaient des « feux de la chair », des « entraînements frivoles », des « petits goûts du corps », des « bijoux indiscrets », à l'esprit de l'escarpolette incarné par Fragonard fixant l'œil sombre de la concupiscence sous la robe claire que soulève le vent du libertinage.

Quoique l'abondance ne nuise pas, nous nous en tiendrons à quelques métaphores seulement, prosaïques ou poétiques, toutes gratinées.



Effeuiller la marguerite

Marque de jeu ou superstition pour savoir si quelqu'un vous aime, consistant à arracher un à un les pétales de ladite fleur, tout en disant en ritournelle « Il (elle) m'aime un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout », le dernier pétale arraché donnant la réponse.

Dans son *Grand Livre des « Pourquoi ? »*, Anne Pouget suppose que l'expression serait née à Paris sur l'île aux Vaches, qui était un pâturage, d'où son nom. En ce lieu qui deviendra l'île de la Cité, les amoureux venaient s'isoler, cueillir la marguerite et conter fleurette, marguerite à la main, l'effeuillant, en récitant la comptine. Cette très ancienne méthode de divination s'est transformée en jeu à la fin du XIX^e siècle.

Si cette ritournelle interrogative se révèle désuète, l'expression, elle, a pris le sens de « badiner » et, plus souvent, de « courtiser », voire quelque chose de sensuel, que suggère l'idée d'effeuillage.

Michel Peyramaure, dans *Tempête sur le Mexique* : « Pourtant, lasse d'entendre ce collégien attardé effeuiller la marguerite, Carlotta s'était vite consolée de cette défection. »

👉 Il existe une expression ancienne, « aimer à la franche marguerite », pour qualifier un amour sincère.

Essuyer les plâtres

Aujourd'hui, cette expression signifie « étrenner, subir les inconvénients d'une chose nouvelle ».

« Se dit, écrit Littré, de celui qui se loge dans une maison récemment construite et qui en essuie l'humidité [*il aurait pu ajouter* :

l'odeur de la peinture] et, figurément, supporte les désagréments dans une fonction nouvelle. »

Sait-on que cette expression pourrait être d'origine amoureuse ? Elle viendrait de Pigalle, place Blanche, qui, à l'instar de la rue Blanche, doit son nom à la poussière du plâtre que les carriers de Montmartre convoaient jusqu'aux maisons neuves badigeonnées avec cette poudre ignifuge. Le temps qu'elle sèche, les propriétaires les louaient à des catins novices. Ces débutantes dans les charmes de Vénus y donnaient leurs toutes premières prestations. Aussi les surnomma-t-on « essuyeuces de plâtre » parce qu'elles échangeaient, dirais-je, leur fraîcheur contre des blancheurs.

Michel Jeury, dans *La Classe du matin* : « C'est bien ma chance, songeait-il, de passer en troisième juste pour *essuyer les plâtres* du nouvel examen ! *Essuyer les plâtres*, c'est ce qu'avait dit M. Bert, le directeur... Mais Rémi ne regrettait pas l'ancien brevet, tellement difficile. »

Etre noué de l'aiguillette

C'est « être impuissant sexuellement ».

Cette expression passée de mode a longtemps prospéré. « On portait autrefois des hauts de chausse attachés avec une aiguillette, et on disait d'un homme qui n'avait su s'acquitter de son devoir que son aiguillette était nouée. [...] La mode des aiguillettes passa sous Louis XIV, quand on mit des boutons aux braguettes », explique Voltaire.

« Le “nouement de l'aiguillette” est un maléfice très ancien qui a pour effet de rendre les hommes “impropres au service de Vénus”, selon l'expression du poète romain Tiburce, c'est-à-dire impuissants »,

explique la sémiologue Marie-Charlotte Delmas dans son *Dictionnaire de la France mystérieuse*.

La justice punissait sévèrement ceux qui l'exerçaient. Adolphe de Chesnel dit dans son *Dictionnaire des superstitions, erreurs, préjugés et traditions populaires*, paru en 1856, que le Parlement de Paris condamna en 1532 un malheureux à être pendu et brûlé pour avoir noué l'aiguillette à quelqu'un. De même, les juges de Riom condamnèrent « à faire amende honorable*, à être pendu et réduit en cendres le R. P. Vidal de la Porte, auquel on reprochait d'avoir, par enchantement, paroles malicieuses et sacrilèges, noué l'aiguillette à de jeunes garçons, des chiens, des chats et autres animaux domestiques ». Bigre !

La bête à deux dos

Métaphore amusante pour nommer en termes imagés l'acte de chair, en bref : la bagatelle.

Elle a prospéré jusqu'à nos jours, depuis Rabelais qui l'a inventée dans *Gargantua*. On peut bel et bien préférer cette locution expressive au parler contemporain, cru et vulgaire.

San-Antonio, dans *Mes hommages à la donzelle* : « Il y a une heure environ, je quitte Héléna dans un meublé clandestin. Elle est en costume d'Eve avec un Don Juan qui, lui, est en costume d'Adam. Ils s'apprêtent à jouer à la bête à deux dos. »

➤ Dans *Du côté de chez Swann*, Proust est plus elliptique pour évoquer l'acte sexuel. Il dit « faire cattleya », expression qui n'appartient qu'à lui. Cet équivalent littéraire, Yves Simon le commente ainsi dans *Le Prochain Amour* : « [...] nous passons devant un petit café à l'enseigne *Au Cattleya*. [...] A Irène qui n'a rien vu, je

demande si ça évoque quelque chose, non, elle a beau chercher, ça ne lui rappelle rien. [...] Alors je résume, Proust, Swann, Odette, et la manière élégante de remplacer amour par *cattleya*. “C’est joli, dit Irène, mais moi, entendre ‘on va faire l’amour’, ça me donne des frissons. ‘Faire *cattleya*’, c’est un peu chirurgical, tu ne trouves pas ?” »

Porter des cornes

C’est « être cocu, victime d’un adultère ».

Pourquoi des cornes ? Parce que, dit Littré, elles sont un symbole de moquerie.

Le Robert des expressions estime que *corne*, « attribut du mari trompé, ou de la femme trompée », dériverait de *cornard*, « imbécile », qui lui-même viendrait de l’ancien français *escorner*, « humilier ». Quoi qu’il en soit, c’est la marque éhontée de l’infidélité conjugale.

Malherbe, dans une épigramme à Collin :

*Cocu de long et de travers,
Sot au-delà de toutes bornes,
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui souffres si bien les cornes ?*

Et Molière, dans *LEcole des maris* : « Je ne veux point porter des cornes, si je puis. »

🐄 Dans *Le Montespan*, Jean Teulé narre la mésaventure d’Henri de Pardaillan. L’épouse de cet excentrique marquis couchait avec Louis XIV. La favorite du moment trompa si bien son mari qu’il devint la risée de toute la cour – il fut « ridicoculisé », eût dit Edmond Rostand. Par rage et dérision, par défi aussi envers le grand roi, le

cocufié fit mettre des bois de cerf sur son carrosse, bien visibles, qu'en outre il fit graver dans ses armoiries.

On dit aussi « planter des cornes à quelqu'un » pour « faire cocu ».

Courir le guilledou

C'est, en parlant d'un coureur de jupons, « aller en quête d'aventures galantes ».

Il y entre les notions de séduction, de tromperie, de ruse, afférentes au verbe *guiller* (« séduire, tromper »), d'où, pense-t-on, vient ce charmant guilledou, dont l'étymologie reste controversée.

Dans son *Histoire générale des proverbes, adages, sentences, apophtegmes, dérivés des mœurs, des usages, de l'esprit et de la morale des peuples anciens et modernes* (sic !) publiée en 1829, C. de Méry donnait à l'expression le sens de « hanter les mauvais lieux, de mauvaises compagnies », estimant que guilledou vient de *gildonia*, entendu comme « débauche dans des lieux malsains ».

Littré cite le poète Scarron, dans « Typhon ou la gigantomachie » :

*Car souvent, moins sage que fou,
Il va courir le guilledou.*

On disait aussi « courir la prétentaine » ou « la prétintaille » et « courir le cotillon » ; on dit aujourd'hui « courir la gueuse », qui est péjoratif, ou « draguer », qui est banal.

Les fruits de la passion

Ce sont les enfants, aux Antilles.

On connaît surtout les fruits de la passion sous la forme de fruits exotiques délicieusement acidulés, appelés aussi *grenadilles* ou *maracujas*. Le pistil de la plante contient trois tiges comparées aux trois clous de la Passion du Christ agonisant sur la croix.

On sait moins qu'aux Antilles cette locution imagée désigne, métaphoriquement et joliment, le produit de la copulation, donc les enfants qui naissent du jeu « fructueux » de la bête à deux dos, la « passion » alors partagée entre un homme et une femme ayant pour résultat de leur donner de beaux fruits, une belle progéniture. « Les fruits de la passion » désignent donc dans le parler antillais la marmaille ou un groupe d'enfants en bas âge.

Le démon de midi

Cette expression illustre les tentations de la chair qui surviennent à la quarantaine.

Ce regain de vigueur, tant affectif que sexuel, prend des humains, femmes autant qu'hommes, au mitan de leur vie, la quarantaine passée. C'est une envie irrépressible de séduire plus jeune que soi, et de concrétiser, le diable étant davantage dans la culotte que dans le bénitier.

Jadis on parlait du « diable méridien », de *daemonius meridianus*, comme le nomma saint Jérôme dans la *Vulgate*, traduction par lui-même de la Bible en latin.

Cette « crise de la quarantaine » se révèle une crise de la maturité, une régression infantile pour oublier que, même si l'amour n'a pas d'âge, au-delà d'une certaine limite le billet sexuel n'est plus valable, du moins plus tout à fait. Dans un livre intitulé *Le Démon de midi*,

Jean-Charles Nault cite le moine Evagre (IV^e siècle) qui dit : « Le démon de l'acédie, qu'on appelle aussi démon de midi, est le plus pesant de tous les démons. » L'acédie est la négligence de la vie spirituelle qui peut affecter les moines, par paresse ou lassitude.

Hervé Bazin, dans *Le Démon de minuit* : « Le démon de midi, depuis toujours, promet le septième ciel et réussit à retarder les pendules. »

👉 Chez certains, le démon de midi se prend dès le matin.

Le fruit défendu

C'est ce qui est à la fois désirable et interdit, une chose que l'on désire d'autant plus qu'on doit s'en abstenir.

La métaphore est communément comprise dans sa connotation libidineuse.

L'expression figure au début de la Bible avec une tout autre signification. Dans la Genèse, il est dit que Dieu interdit à Adam et Eve de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : « Tu ne mangeras pas de ce fruit, car le jour où tu en mangeras, tu mourras. »

Alexandre Pouchkine, dans *Eugène Onéguine* : « Ce que nous recherchons, c'est le fruit défendu. Sans lui, le paradis n'est pas pour nous le paradis. »

Dieu seul me voit

Se dit d'une chose que l'on fait sans que les autres le voient, en particulier le plaisir solitaire.

L'expression vise aussi l'homme ou la femme en prière et en colloque avec Dieu, dans la solitude de sa chambre, tel le moine dans sa cellule.

« Que m'importe ce que les créatures peuvent penser de moi ? Dieu seul me voit et Dieu seul me jugera », in *L'Année sainte des religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, 1867.

La métaphore prend une signification érotique dans un pays francophone au langage truculent, Haïti, où il désigne l'onanisme. Le regard de Dieu devrait être ici réprobateur. Car l'Ancien Testament condamne moralement la masturbation, en ce qu'elle va à l'encontre de la nécessité de procréer pour assurer la descendance, comme le prescrit la loi de Moïse ; Le Livre sacré donne l'exemple d'Onan, qui s'y adonna. Il préférait verser sa semence à terre plutôt que d'engrosser la veuve de son frère.

✂ Le cinéaste Charles Najman intitula *Dieu seul me voit* un livre sur l'île des Grandes Antilles. Il y est question de l'âme du pays, du vaudou, du « Noir errant » (esclave en fuite, le marron) comparé au « Juif errant ».

La guerre et la marine

Depuis plus de cinquante ans, notre pays vit en paix, et c'est heureux. Cependant, n'oublions jamais que « la France s'est faite à coups d'épée », comme l'affirmait, en 1938, le général de Gaulle dans *La France et son armée*. On ne saurait mieux dire. Tour à tour glorieux ou vaincu, agrandi ou rétréci, enrichi ou exsangue, notre pays fut meurtri tout au long de son histoire par tant de guerres voulues ou subies, civiles ou extérieures, sur terre ou sur mer.

Notre passé militaire mouvementé a laissé des traces définitives dans la mémoire nationale. Immanquablement, il en est resté aussi dans notre langue sous forme d'expressions mémorables, comme « A la guerre comme à la guerre », l'exclamation rageuse « C'est tout ça de moins que les Boches n'auront pas ! » ou l'avertissement énervé et argotique « Ça va chauffer pour ton matricule ! ».

En voici quelques autres.

De plein fouet

C'est-à-dire « de face, en ligne droite, directement ».

L'image du fouet rend bien l'idée de frapper, de punir. Elle dit la violence du choc, du coup porté.

L'expression vient du vocabulaire de l'artillerie, où un tir de plein fouet est « un tir direct, horizontal et sur un objectif visible » (*Le Robert des expressions*).

Lazare Carnot, dans *De la défense des places fortes* : « Un boulet qui touchera cinq ou six fois la terre assez près de la place par des bonds rasants le rencontrera bien plus probablement qu'un boulet tiré de plein fouet. »

Delphine de Vigan, dans *Rien ne s'oppose à la nuit* : « Lucile parlait parfois de son travail, évoquait les espoirs, les déceptions [...], la détresse à laquelle elle se heurtait de plein fouet. »

De cette expression imagée, Pierre Daninos disait dans *Le Jacassin* : « Façon étrange et archaïque dont les automobilistes se heurtent encore de nos jours. »

Battre la breloque

C'est, en parlant d'une chose, « fonctionner mal ou irrégulièrement », et, par extension, s'agissant de personnes, « délirer, divaguer, déraisonner, radoter, parler sans suite et de manière discontinue ».

Peu employée, cette bonne et vieille locution renvoie à l'ancienne batterie de tambour dans les régiments. Lorsqu'on le battait à coups rompus et saccadés, que le rythme des baguettes devenait ainsi irrégulier, cela signifiait que la troupe pouvait rompre les rangs, d'où l'idée de désordre, de débandade. « Le décousu de cette batterie est impropre à la marche », disait Bescherelle.

Frédéric Lasaygues, dans *Walther et moi* : « Le gros se gratte le sommet de la tête et crache entre ses pieds. L'autre lorgne à nouveau la porte de la grange. Il prend son élan et décoche un furieux coup de pied dans le cadenas, qui se contente de battre la breloque dans ses attaches. »

L'expression est utilisée pour les personnes, en particulier gâteuses : « L'esprit de ce petit vieux bat la breloque. »

👉 La breloque est aussi un petit bijou de fantaisie, ou, par dérision, une médaille.

A bâtons rompus

C'est-à-dire « sans suite, librement, avec de fréquentes interruptions ».

L'expression vient de la musique militaire, qui rythme la marche cadencée des troupes. On joue à bâtons rompus quand le batteur frappe deux coups successifs avec chaque baguette sans reproduire le roulement habituel.

Passée dans le civil, l'expression qualifie des conversations. Elle a fourni aussi un intitulé à des livres, comme celui de Sacha Guitry, ou aux entretiens radiophoniques du compositeur Francis Poulenc.

Dans *A bâtons rompus : causeries en Sorbonne*, Jean Laugier prévient ses lecteurs : « Ces causeries n'étant faites que de réflexions et de témoignages, elles ne sauraient prétendre à la rigueur universitaire. »

Pierre Benoit, *La Chaussée des géants* : « Vers trois heures, nous étions sur le point d'achever de déjeuner. On avait parlé, à bâtons rompus, de beaucoup de choses. »

🐉 D'après le *Petit Recueil des proverbes français* de L. Martel, cité par Maurice Rat, la locution remonterait au Moyen Age et désignerait une tapisserie représentant des bâtons rompus et entremêlés. Tapisserie ou tambour, où est la vérité ?

De but en blanc

C'est « brusquement ou *ex abrupto*, inconsiderément, sans précaution ni formalité, sans détour ».

Encore une vieille expression elliptique venue de l'artillerie, étendue ensuite aux jeux d'adresse. Elle qualifiait un tir d'une *butte* (ou *but*) en visant, par la mire, le centre de la cible peint en blanc. Littré en rappelle le sens d'origine : « tirer à toute portée », et il cite le canon des arquebuses butières qui pouvait porter à mille pas.

Dans *Les Fourberies de Scapin* (acte I, scène 4), Molière lui donne le sens de « étourdimement et à la hâte » : « Argante. – Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ? »

🐉 On dit aussi « sans tourner autour du pot ».

Convoquer le ban et l'arrière-ban

C'est « solliciter l'aide ou l'appui de tous ceux dont on peut espérer qu'ils favoriseront la réussite d'une entreprise » ; par extension : « convoquer tout le monde ou le plus possible de gens ».

Que sont ces *ban* et *arrière-ban* ? Du temps de la féodalité et pour les besoins de la guerre, les rois sommaient leurs vassaux directs (la

noblesse formait à ce titre le *ban*) de convoquer, dans leurs fiefs respectifs, leurs propres vassaux (ces arrière-vassaux formant l'*arrière-ban*) pour accomplir le service d'ost dû au roi.

Voltaire, dans *Le Siècle de Louis XIV* : « Louis XIV fut conseillé de faire marcher le ban et l'arrière. »

Daniel Appriou, dans *Rendons à César... L'origine des expressions historiques* : « Nous pouvons convoquer le ban et l'arrière-ban de nos amis si nous souhaitons célébrer avec tous un événement qui nous tient [...] à cœur. Seront donc invités [...] les amis proches, mais aussi ceux que nous ne voyons qu'épisodiquement. »

Le branle-bas de combat

Désigne, lorsqu'on prépare une action, « un remue-ménage empressé, une agitation vive et souvent désorganisée, un bouleversement ».

Quand, autrefois, un navire allait être attaqué, le branle-bas était le signal émis, qui alertait les marins pour qu'ils rejoignent au plus vite leur poste de combat. Il s'agissait alors de mettre *bas* les *branles* (« hamacs »), c'est-à-dire enlever tout ce qui est sur le gaillard et dans l'entrepont et le jeter à fond de cale pour se disposer à la bataille. On sonnait alors *le branle-bas de combat*.

Serge July, dans *La Drôle d'année* : « On avait fini par oublier ce refrain cruel de la cohabitation, mais de toute évidence les derniers sondages ont sonné l'alarme parmi la concurrence : branle-bas de combat chez Giscard, branle-bas de combat chez Barre. »

Un vieux briscard

Expression figée désignant « un soldat de métier qui porte des chevrons d'ancienneté », et, par extension, « un homme “chevronné” et expérimenté, un vieux routier, un vieux de la vieille ».

Briscard vient de *brisque*, qui désigne un chevron de soldat engagé.

Dans ses *Mémoires de guerre*, Charles de Gaulle parle du « détachement des briscards de la 2^e division blindée ». Et Blaise Cendrars, dans *La Main coupée* : « ... d'autres laissent voir leur estomac ou leur appareil de digestion, un ténu filigrane, ce sont les vieux briscards, nous les appelions les “engagés volontaires”, comme nous... »

Un bâton de maréchal

Symbole du suprême degré de la convoitise, du dernier but de l'ambition, de l'espoir d'atteindre la distinction la plus élevée.

Au sens propre, ce bâton est un tube cylindrique orné d'étoiles, insigne de la dignité de maréchal, qui se conquérait, pour un général, après des faits glorieux accomplis sur les champs de bataille, étant précisé que maréchal n'est pas un grade mais une dignité.

Par extension, *porter son bâton de maréchal dans sa giberne* signifie « escompter atteindre le plus haut poste qui soit, où que ce soit ». Dire de quelqu'un qu'il a « obtenu son bâton de maréchal » signifie qu'il s'est élevé au plus haut niveau professionnel auquel il puisse prétendre (et qu'il convoitait).

👉 Pendant l'Occupation, le cruciverbiste Max Favalelli eut l'insolence risquée de donner cette définition pour un mot de six lettres : « A mérité le bâton ». Solution : Pétain.

Un foudre de guerre

Se dit ironiquement, à la tournure négative, de quelqu'un pour signifier qu'il n'est pas très malin, ou ne fait pas des étincelles : « Ah, celui-là, ce n'est pas un foudre de guerre ! »

C'était autrefois « un grand capitaine, un guerrier redoutable, un grand général d'armée qui a emporté plusieurs victoires & a donné des preuves d'une valeur extraordinaire » (*Dictionnaire de l'Académie française*, édition de 1778).

La Fontaine, dans « Le Lièvre et les Grenouilles » :

*Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre.*

Henri Barbusse, dans *Lettres à sa femme*, 1914-1917 : « Ceci dit, je vous expédie le portrait du sergent-major J., l'homme aux soupes à l'oignon : il nous en régala dans les tranchées de Saint-Paul, et nous avons gardé de cette cuisine un souvenir charmé. C'est un bon type, bien qu'il ne soit pas un foudre de guerre. »

Faire le zouave

C'est « faire le malin en agissant de manière extravagante, être crâne tout en risquant gros » ; par extension « faire le pitre, le guignol, ou perdre son temps à des choses sans utilité ».

C'est une allusion au comportement des soldats algériens appartenant à un corps d'infanterie légère formé en 1831. « Leurs vêtements inhabituels, explique Marianne Tillier dans *Les Expressions de nos grands-mères*, pouvaient amuser la population, on se moquait d'eux parce qu'ils fanfaronnaient un peu trop même s'ils s'étaient réellement distingués par leurs faits d'armes [*leur bravoure pendant la guerre de Crimée*], si bien qu'ils avaient de quoi faire les malins. »

Blaise Cendrars dans *La Main coupée* : « Sans cesse il me priait de lui en faire de nouvelles [*des photos*], posant au créneau, faisant le zouave, la baïonnette au canon, brandissant des grenades dans un trou d'obus, cisillant des barbelés, couché nez à nez avec un vieux macchabée en casque à pointe, un véritable cinéma... »

N'oublions pas le professeur Tournesol qui, dans *Objectif Lune*, pique une énorme colère après avoir été traité de « zouave » par le capitaine Haddock.

🐾 *Zouave* vient de *Zwawa*, nom des tribus kabyles d'une région montagneuse de l'Algérie, le Djurdjura.

Brûler ses vaisseaux

C'est « s'engager dans une affaire de manière à ne pouvoir reculer » (Littré), « prendre une décision en s'interdisant de revenir en arrière » (*Dictionnaire de l'Académie française*), autrement dit : se mettre dans l'impossibilité de reculer.

Historiquement, ce fut un appel à vaincre ou mourir en coupant ses arrières, comme le fit Guillaume le Conquérant envahissant

l'Angleterre, ou Cortès faisant incendier sa flotte quand il conquiert le Mexique – ce que rappelle, pendant la Révolution française, le député Kersaint devant la Convention : « Si l'Angleterre, sans motif, au mépris du droit des gens, nous déclare la guerre, Français, souvenez-vous de Cortès brûlant ses vaisseaux aux yeux de son armée débarquée sur les plages du Mexique. »

Depuis lors, l'expression a perdu sa signification guerrière, comme dans cet exemple emprunté à Frédéric Turbat dans *Créateurs d'entreprise, lancez-vous !* : « Il peut être nécessaire, à un certain moment dans le processus de création d'[une] entreprise, de brûler ses vaisseaux et de se lancer, de prendre quelques risques et d'“y aller”... »

Tailler des croupières à quelqu'un

Cela consiste à « provoquer chez quelqu'un des difficultés, des embarras, à faire obstacle à ses intentions, à ses projets ».

La croupière est « une longe de cuir qui passe sous la queue du cheval, et qui, fixée au bât, empêche celui-ci de remonter sur le garrot ». A l'époque où, dans l'armée, les véhicules blindés n'existaient pas, où le cheval était le seul engin de combat, tailler des croupières, c'était « combattre rudement » et « mettre en fuite », claire allusion aux cavaliers qui galopaient à la poursuite des ennemis en fuite et assez près d'eux pour leur porter des coups d'épée ou de lance, et, dans ce cas précis, couper leurs croupières afin de les désarçonner.

Balzac, dans *Scènes de la vie parisienne* : « ... à un moment où l'un de ses fils avait évité de lui répondre en s'enfuyant, il était venu dire

à sa femme : “Je crains que Laurence ne nous taille encore des croupières.” »

Jean Guisnel, dans *Guerres dans le cyberspace. Services secrets et Internet* : « Toujours est-il que [...] les Américains n’envisagent nullement de laisser les Français rafler un contrat d’armement et leur tailler des croupières dans leur pré carré d’Amérique du Sud. Ni d’ailleurs où que ce soit. »

Les moyens du bord

Il s’agit des ressources dont on dispose immédiatement dans une situation donnée.

L’expression est d’origine maritime. Elle signale les moyens qu’on trouve à bord d’un navire au moment où on embarque. Par extension, elle signifie qu’il faut faire ce qu’on peut avec ce que l’on a.

François Jacob, dans *Le Jeu des possibles* : « La sélection naturelle fait ce qu’elle peut avec les moyens du bord. »

✂ On trouve *bord* dans d’autres expressions figurées : *bord à bord* (côte à côte), *être seul maître à bord* (être le seul patron), *virer de bord* (changer de parti, d’opinion), *être du même bord que quelqu’un* (du même parti) ou *du bord opposé*, *tirer des bords* (ne pas marcher droit) ou *prendre le bord* (au Québec : s’enfuir, partir rapidement)...

Une armée mexicaine

Se dit péjorativement et ironiquement d'une administration ou d'une entreprise dont les hauts cadres sont en nombre excessif.

L'expression a été inspirée par les armées révolutionnaires dirigées au début du xx^e siècle par Pancho Villa au nord du Mexique et Emilio Zapata au sud, dont les troupes comportaient plus de grands chefs que d'exécutants, lesquels étaient pour la plupart des paysans pauvres et illettrés.

On traite d'armées mexicaines les organismes publics ou privés pléthoriques en emplois de commandement, en particulier certaines administrations françaises épinglées à ce titre par la Cour ou les chambres régionales des Comptes. Dans les cas extrêmes, les structures ressemblent à des pyramides inversées.

Gilbert Thiel, dans *Derniers Jugements avant liquidation : trente-cinq ans dans la magistrature* : « Le procureur de la République dispose de son armée : les substituts, vice-procureurs, procureurs adjoints. Cette structure, qui fait un peu penser à l'armée mexicaine – beaucoup de gradés et peu de soldats –, est indivisible. »

La plume

On aime se nourrir d'histoires inventées, de récits tellement beaux qu'ils nous changent de notre grisaille quotidienne. Il y a là un désir inextinguible de se détendre, de se divertir, mais aussi de compenser les déceptions ou les frustrations de la vie, de se consoler d'une existence lamentable pavée de difficultés, de souffrances, de larmes : besoin crédule de se laisser bercer par autant d'illusions que de ravissements. Plus les fictions sont simples, fortes, prenantes, plus on y croit, plus le conteur, Homère, troubadour ou griot, sait s'y prendre, et plus les récits s'impriment dans l'imaginaire collectif. Aucune raison que ça s'arrête : l'usine littérature tournera toujours à fond. Sa *substantifique moelle* chère à Rabelais regorge d'expressions sortant de l'ordinaire, des locutions mémorables, riches de sens caché, des images éloquentes, bien frappées, des trouvailles ingénieuses. Elle nous divertit, nous leurre, nous épate, comme le fait Boris Vian qui dit, dans l'avant-propos de *L'Ecume des jours* : « L'histoire est entièrement vraie puisque je l'ai inventée d'un bout à l'autre. » Le tout enrichit et honore la parlure française, comme « Que diable allait-il faire dans cette galère ! ». C'est par excellence le domaine de ce livre.



Le dindon de la farce

Etre le dindon de la farce signifie « faire les frais d'une mauvaise plaisanterie, être la victime, la dupe, dans une aventure ». Selon Claude Duneton, l'expression trouverait son origine dans *Le Ballet des dindons*, pièce jouée à Paris entre 1739 et 1844. Le public d'alors, friand de cruautés, s'y tordait de rire en voyant des animaux de basse-cour torturés à petit feu, c'est le cas de le dire. Dans ce spectacle, on posait les dindons sur une plaque métallique que l'on chauffait peu à peu, si bien que les malheureux volatiles se mettaient à danser pour tenter d'éviter de se brûler les pattes.

👉 On dit aussi, mais moins souvent, « être le singe de la farce » en souvenir d'une fable de Florian écrite en 1792 et intitulée « Le singe qui montre la lanterne magique », où le singe dit à l'assistance de voir certaines choses alors même que ladite lanterne n'est pas éclairée. Le dernier vers de la fable :

*Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne*

donna naissance à l'expression « éclairer sa lanterne ».

Les moutons de Panurge

Se dit de « ceux qui s'empressent de faire une chose par esprit d'imitation, qui suivent l'exemple de la foule » (Maurice Rat).

On doit cette qualification du *comportement moutonnier* à Rabelais. Dans *Le Quart Livre*, il y a ce passage truculent dans lequel Panurge, pour se venger d'un négociant d'ovins, Dindenault, jette d'un bateau

un mouton à la mer. Par niaiserie et imitation, les autres moutons le suivent et sautent dans l'eau en bêlant. Le marchand, voulant arrêter l'hécatombe, est lui-même emporté dans le mouvement avec le reste de son troupeau et se noie à son tour.

Beaumarchais, dans *Le Mariage de Figaro* : « Pourquoi non ? la rage de sauter peut gagner : voyez les moutons de Panurge ! Et quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer... »

👉 On dit aussi, dans un sens plus positif, « suivre comme un seul homme ».

Le quart d'heure de Rabelais

C'est l'instant de payer ; par extension, tout moment désagréable, fâcheux.

L'expression résulterait d'une entourloupe de Rabelais, sauf que le *Dictionnaire de Trévoux*, paru en 1752, qui l'affirme, n'en apporte aucune preuve. De retour de Rome, l'auteur de *Gargantua* se serait trouvé démuné pour payer son repas dans un cabaret lyonnais. Aussi recourut-il, dit la légende, à un subterfuge. Il mit dans sa chambre deux paquets étiquetés visiblement « Poison pour le roi », « Poison pour la reine ». Affolé, l'aubergiste alerta la maréchassée, laquelle conduisit, sous bonne escorte, le griveleur jusqu'à Paris. Apprenant la blague, le roi rit bien fort.

Marcel Proust, dans *Du côté de chez Swann* : « J'entends bien, répondit Brichot, que, pour parler comme Maître François Rabelais, vous voulez dire que je suis moult sorbonagre, sorbonicole et sorboniforme. Pourtant, tout autant que les camarades, j'aime qu'un livre donne l'impression de la sincérité et de la vie, je ne suis pas de

ces clercs... – Le quart d’heure de Rabelais, interrompit le docteur Cottard avec un air non plus de doute, mais de spirituelle assurance. »

Avoir les yeux de Chimène

C’est « avoir un regard admiratif et émerveillé sur quelqu’un, voire quelque chose ».

La locution découle du chef-d’œuvre de Corneille, *Le Cid*. Elle provient vraisemblablement de cette réflexion de Boileau, qui commentait le mauvais procès que Richelieu fit à la pièce en obligeant l’Académie française (qu’il avait créée) à la juger sévèrement, mais l’attaque fut sans effet sur son succès :

En vain contre le Cid un Ministre se ligue :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue :

L’Académie en corps a beau le censurer :

Le public révolté s’obstine à l’admirer.

Et dans un poème satirique anonyme du XVIII^e siècle :

Et les peuples du bord du Tage et de la Seine

Ont retourné sur vous ces beaux vers de Boileau :

En vain contre le Cid la brigue se déchaîne,

Tout Paris pour Rodrigue a les yeux de Chimène.

Charles Le Quintrec, dans *Un Breton à Paris* : « Quand elle apprit que la petite Bernadette me regardait avec les yeux de Chimène et se

lamentait de mon indifférence, elle me convoqua à son tribunal inquisitorial. »

La folle du logis

Belle métaphore pour désigner l'imagination considérée comme capricieuse et fantasque, le *logis* symbolisant la tête, où bouillonnent les idées et se forment les élucubrations, les rêveries, les fantasmes.

On attribue l'image au philosophe Nicolas Malebranche, qui ne l'emploie pas telle quelle. Dans *De la recherche de la vérité*, ouvrage écrit en 1674-1675, ce métaphysicien dit que l'imagination est « une folle qui se plaît à faire la folle » et à dérégler la raison.

Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique* : « Adorons les secrets de la Providence ; mais défions-nous des écarts de l'imagination que Malebranche appelait “la folle du logis”. »

Se battre contre des moulins à vent

C'est, au premier sens de l'expression, « lutter contre des ennemis imaginaires, se défendre contre un danger qui n'existe pas » ; par extension, « vouloir surmonter des obstacles fictifs, mener des combats inutiles, perdus d'avance ».

Il y a là une claire allusion à un épisode fameux du roman de Cervantès, *Don Quichotte*, dont le héros combattit des moulins en les prenant pour des géants.

Philippe de Gaulle (avec Michel Tauriac), dans *De Gaulle, mon père* : « Risible était cet original en uniforme [*de Gaulle*] qui voulait se

battre contre des moulins à vent. »

👉 On dit aussi : « faire la guerre aux moulins à vent ».

Tuer la poule aux œufs d'or

C'est « dilapider un capital, une richesse, une source de revenus ou de profits », « se priver de revenus importants à venir pour un petit intérêt immédiat » (*Le Robert des expressions*).

L'expression vient de « La Poule aux œufs d'or », fable de La Fontaine, inspirée d'Esopé et si belle qu'il faut la citer en entier :

*L'Avarice perd tout en voulant tout gagner
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la Poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor ;
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vu,
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches !*

👉 On dit, de façon tout aussi explicite, « couper l'arbre pour avoir le fruit ».

Crier haro sur le baudet

C'est « crier son indignation contre quelqu'un, le dénoncer pour qu'il soit livré à la vindicte publique ».

On criait jadis *haro* ! – terme du droit coutumier normand – pour réclamer de l'aide, et quiconque entendait l'exclamation devait accourir sous peine d'amende ; en quittant la Normandie, l'expression changea de sens pour désigner une personne blâmable.

La popularité de l'expression nous vient là encore de La Fontaine, dans la fable « Les animaux malades de la peste » :

*L'Ane vint à son tour et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.*

Elémentaire, mon cher Watson !

Exclamation habituelle quand on répond à son interlocuteur que la chose dont on parle, c'est la simplicité même, que c'est simple comme bonjour.

On la prête au célèbre détective anglais en macfarlane, Sherlock Holmes, à ceci près qu'on ne la trouve nulle part dans l'œuvre d'Arthur Conan Doyle. « Elémentaire » fait partie du vocabulaire de Sherlock Holmes, ainsi que « Mon cher Watson », mais pas les deux réunis. D'où tient-on cette citation fictive ? D'abord de P. G. Wodehouse, en 1915,

dans *Psmith Journalist* : « “Elementary, my dear Watson, elementary”, murmured Psmith », mais c’est au cinéma que l’on doit sa popularité : dans *Le Retour de Sherlock Holmes* (Basil Dean, 1929), l’acteur Clive Brook la prononce.

CQFD.

Une patience de Grisélidis

C’est-à-dire « une patience à toute épreuve ».

Avoir la patience de Grisélidis signifiait qu’on endure avec magnanimité des choses en principe inacceptables. C’est « la vertu des misérables, dont les heureux n’ont que faire », disait Furetière dans son *Dictionnaire universel*.

Shakespeare, dans *La Mégère apprivoisée* :

*For patience she will prove a second Grissel,
And Roman Lucrece for her chastity*

Que François-Victor Hugo traduisit ainsi : « Pour la patience, elle sera une seconde Grisélidis, et, pour la chasteté, une Lucrece romaine. »

L’expression vient d’une nouvelle en vers de Charles Perrault, « La marquise de Salusses ou la patience de Grisélidis » (1691), dont Jules Massenet tira un opéra. En peu de mots, c’est l’histoire d’une bergère qui épouse un marquis, lequel lui inflige mille tourments et humiliations afin de tester son amour, les pires qui se puissent imaginer, et qu’elle supporte avec grandeur d’âme et une infinie patience.

*Elle ne se plaint point, elle consent à tout,
Et rien n'a pu pousser sa patience à bout.*

Jouer l'Arlésienne

Se dit d'une personne qu'on ne voit jamais ; par extension : « évoquer un événement qui ne se produit pas, une décision que l'on attend en vain ».

L'expression résulte de la très courte nouvelle « L'Arlésienne » d'Alphonse Daudet (1866), dans *Les Lettres de mon moulin*, ou plutôt de la pièce que Daudet en tira et pour laquelle Georges Bizet composa en 1872 une musique de scène. Il est sans cesse question de cette Arlésienne, qui n'apparaît pas.

Michel Peyramaure, dans *Beaux Nuages du soir* : « Monique allait cesser de jouer l'Arlésienne ou la princesse lointaine. Quand elle m'a sauté au cou, une foule d'images se sont bousculées dans ma mémoire. »

C'est un secret de Polichinelle¹

Se dit d'un faux secret, d'un secret que l'on cache ou dont on fait mystère, mais que tout le monde connaît.

Personnage bossu au long nez et menton en galoche de la *commedia dell'arte*, Polichinelle est astucieux et plein d'esprit ; alors qu'il est page du roi, il va se venger d'un seigneur prétentieux en répandant sur lui une calomnie parmi les courtisans, sous le sceau du secret, si bien que bientôt chacun est au courant en croyant être le

seul à connaître le secret. « C'est pourquoi on appela depuis secrets de Polichinelle tous les secrets mal gardés », écrit Octave Feuillet dans *Vie de Polichinelle et ses nombreuses aventures*.

Bernard Delafraye, dans *Le Petit Ritz de la justice* : « On a donc raison de dire que le secret de l'instruction est devenu le secret de Polichinelle ; cette situation équivoque qui rend l'instruction ni entièrement secrète ni totalement publique et qui tolère la violation répétée du secret professionnel ne saurait se perpétrer. »

👉 On dit aussi « un secret de comédie ».

Fier comme Artaban

Content de soi jusqu'à l'arrogance.

Héros de roman créé au ^{xvii}e siècle par Gautier de La Calprenède dans *Cléopâtre*, Artaban a un caractère orgueilleux et arrogant, à tel point qu'il en est ridicule.

Antoine Ciosi, dans *Une odeur de figuier sauvage : une enfance corse* : « Il allait droit devant, fier comme Artaban, ignorant délibérément la maison aux tuiles rouges, ce qui le rendait à nos yeux encore plus énigmatique et distant. »

Paul Féval, dans *Les Belles-de-nuit* : « Madame a fait ce qu'elle a pu... mais il est fier comme Artaban, ce soir, et ne veut rien entendre !... Je ne l'avais jamais vu comme cela !... »

👉 Coluche tourna en dérision l'expression en disant « fier comme un bar-tabac », même s'il ne fut pas le premier à la prononcer, car Fernand Raynaud et San-Antonio l'ont précédé.

On dit aussi, mais moins souvent, « fier comme un p'tit banc ».

Avoir l'esprit de l'escalier (ou d'escalier)

C'est « manquer d'à-propos, de riposte immédiate et adéquate, du bon mot au moment où il faudrait ». *Le Robert des expressions* le dit bien : « l'esprit de repartie se manifeste à retardement, quand il n'est plus temps », bref, tout le contraire de « du tac au tac ».

L'expression renvoie à Rousseau, bien qu'elle ne figure pas dans son œuvre. Il dit dans *Les Confessions* qu'il eût fait d'excellentes conversations... si elles s'étaient tenues par correspondance. « [Ma] lenteur de penser, écrit-il, jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. »

Dans les salons où les beaux esprits s'affrontaient, il arrivait que Voltaire lançât des piques cyniques, des traits cinglants pour clouer le bec de Rousseau, qui ne savait que rétorquer. C'est en descendant l'escalier de l'hôtel particulier de son hôte que lui venait ce qu'il aurait dû répliquer à l'impertinent Voltaire.

Jules Romains, dans *Recherche d'une église* : « Je me suis dit nettement tout ça, mais un peu trop tard, en revenant. Ça s'appelle l'esprit de l'escalier. »

👉 On dit parfois *avoir l'esprit d'espalier* : dans ce cas, le raisonnement se développe comme un arbre fruitier qui pousse en espalier le long d'un mur.

Arriver comme les carabiniers

C'est « arriver très tard, quand tout est fini ».

L'expression a été popularisée par l'opéra-bouffe d'Offenbach en trois actes, *Les Brigands*, livret de Meilhac et Halévy, où l'on trouve le couplet fameux :

*Nous sommes les carabiniers
La sécurité des foyers ;
Mais par un malheureux hasard
Au secours des particuliers
Nous arrivons toujours trop tard.*

👉 On dit aussi : « arriver après la bataille ».

Comme peau de chagrin

On dit que se réduit comme peau de chagrin un bien matériel ou moral qui s'amenuise, une chose qui diminue sans cesse, jusqu'à disparaître, sans qu'on puisse faire quoi que ce soit pour l'en empêcher.

C'est le roman de Balzac, précisément intitulé *La Peau de chagrin*, qui donna naissance à l'expression. Dans ce livre, une pièce de cuir fait office de talisman et exauce les vœux de celui qui la détient. Elle se rétrécit à mesure que la demande de son possesseur est satisfaite. Sur la peau de cuir est écrite cette devise hautement symbolique de ce qu'est notre destinée : « A chaque vouloir je décroîtrai comme tes jours. »

Jean d'Ormesson, dans un entretien : « J'ai vécu dans une époque formidable, que j'ai vue se rétrécir comme une peau de chagrin. »

L'âne de Buridan

Se dit de quelqu'un qui ne sait pas choisir entre deux solutions, qui hésite indéfiniment entre deux partis possibles, en somme quelqu'un d'indécis, d'irrésolu.

Cette expression peu flatteuse est attestée depuis le XVII^e siècle. Selon la légende, l'âne de Buridan, qui était affamé et assoiffé, mourut et de faim et de soif, faute de se résoudre à choisir par quoi commencer : par le picotin d'avoine ou par le seau d'eau ?

L'expression ne figure dans aucune des œuvres attribuées à Jean Buridan, à qui elle doit sa renommée. Ce philosophe et recteur de l'université de Paris vécut au carrefour des XIII^e et XIV^e siècles. Auteur de commentaires sur Aristote, ce « docteur scolastique » aurait donné dans ses cours l'exemple de l'âne indécis, qui, dénué de libre arbitre, ne sut se déterminer entre le picotin et l'eau. Il y a fort à parier qu'il se soit inspiré d'Aristote, qui évoquait déjà le dilemme du chien n'arrivant pas à choisir entre deux gamelles également appétissantes.

La cour du roi Pétaud

L'expression désigne un groupe ou une assemblée où chacun veut commander, où l'ordre est absent, où tout le monde est maître, où, par conséquent, il est impossible de s'entendre. Elle s'utilise aussi pour parler d'une réunion où chacun s'exprime en même temps, d'où le substantif *pétaudière*. L'origine remonterait au Moyen Age ; les mendiants nommaient un chef qu'ils appelaient Peto (du latin *peto*, « je demande, je cherche à obtenir », requête des mendiants). Ce « roi des mendiants » ne sachant se faire obéir, une extrême confusion en résultait.

On trouve dans *Le Magasin pittoresque* (1839) une autre hypothèse : « Froissard appelle *Pétauds* (mot formé comme piéton du latin *pes*, “pied”) une sorte d’anciens soldats. Or, l’époque où il écrivait était précisément celle où la France était dévastée dans tous les sens par ces nombreux brigands, appelés *routiers* et *grandes compagnies*, et qui étaient tous véritablement des pétauds, c’est-à-dire des soldats licenciés que la paix laissait sans moyens d’existence, et sans autre ressource que le vol et le meurtre. On peut juger de l’autorité que leur chef ou roi devait avoir sur de tels sujets. » On a également supposé que « pétaud » provenait de « pet », par jeu de mots.

Molière emploie l’expression dans *Le Tartuffe* (I, 1) :

*Chacun y contredit, chacun y parle haut,
Et c’est tout justement la cour du roi Pétaud.*

Une nuit de Walpurgis

Se dit, de manière littéraire et très châtiée, d’une nuit de folie, insolite, somptueuse, étrange ou déjantée.

Sainte Walburge, Gauburge en français, qui vécut au VIII^e siècle, de 710 à 779, donna son nom à la nuit de Walpurgis, qu’on nomme aussi *sabbat des sorcières*.

Remontant à des temps reculés, il s’agit d’une fête païenne d’origine germanique, la *Walpurgisnacht*. Elle fut au Moyen Age frappée d’excommunication par l’Eglise, qui y voyait la célébration sacrilège des démons.

La fête se déroule dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai dans les pays scandinaves, en Suède et en Finlande surtout, et dans d’autres pays européens (Allemagne, Belgique, Tchéquie, Roumanie...).

Célébrée clandestinement pendant des siècles, elle est devenue une joyeuse fiesta, occasion de bombances copieusement arrosées. Elle symbolise, au moment du solstice, la fin de l'hiver. C'est l'occasion de planter l'arbre de mai et d'embraser des grands feux.

Elle sert de thème à nombre d'écrivains, à commencer par Goethe, qui, dans *Faust*, en fait une allégorie de la Beauté. Verlaine reprend ce thème et il intitule, précisément, un magnifique « poème saturnien » *Nuit du Walpurgis classique*. Il commence ainsi :

*C'est plutôt le sabbat du second Faust que l'autre.
Un rythmique sabbat, rythmique, extrêmement
Rythmique. – Imaginez un jardin de Lenôtre,
Correct, ridicule et charmant.*

La quête du Graal

C'est la poursuite de l'impossible ou d'un objectif inaccessible, du moins très difficile à atteindre.

Le Graal (ou saint Graal) est la coupe dont se servit Jésus pendant la Cène et qui, selon l'Evangile apocryphe de Nicodème, aurait recueilli le sang du Christ sur la Croix après qu'un soldat romain l'eut transpercé pour s'assurer de sa mort. La quête de cet objet sacré est au centre de la légende du roi Arthur, et de sa cour, et parmi les Chevaliers de la Table ronde le vertueux Galaad fut le seul à l'approcher, mais il ne put vivre après avoir regardé le contenu du calice.

Serge July, dans *La Drôle d'année* : « Et on voit [...] les plus européens parmi les leaders du vieux continent s'agiter en quête du Graal et de son secret qui délivrera enfin l'Europe de ses divisions. »

Vouloir être calife à la place du calife

C'est « être en proie à une ambition dévorante, lorgner une position supérieure et être prêt à tout pour l'obtenir ».

L'expression se dit en parlant de quelqu'un dont les dents rayent le parquet. Le reproche ironique dénote un agacement, une irritation, voire de la jalousie, de l'envie ou de la frustration. On l'entend souvent au travail quand un collègue commence à prendre de l'importance, ou en politique lorsqu'un dirigeant montre ses dents longues.

« Je veux devenir calife à la place du calife ! » Ce mot, René Goscinny le met dans la bouche d'Iznogoud, le méchant vizir qui rêve de prendre la place du bon calife de Bagdad, Haroun El Poussah, et qui emploie tous moyens pour y parvenir. Dessinée par Tabary, la bande dessinée, aujourd'hui classique, est une parodie hilarante et sarcastique des *Mille et Une Nuits*.

Une image d'Epinal

C'était, c'est toujours, une estampe aux vives couleurs, traitant d'un sujet populaire, de manière simple, naïve, sans prétention, mièvre parfois. *Le Robert des expressions* la définit ainsi : « Représentation exagérément schématique (souvent d'un optimisme excessif) d'une réalité complexe. »

Jadis, les colporteurs allant de ville en village transportaient les images d'Epinal dans leur balle. D'où leur propagation, celle de l'expression également.

Le premier imprimeur qui en édita en série au début du XIX^e siècle, Jean-Charles Pellerin, vivait à Epinal. L'image illustre de « belles et plaisantes histoires », telle *La Chanson des quatre fils Aymon*, où l'on

voit le bon cheval Bayard allonger démesurément sa taille pour porter les quatre frères.

Quoiqu'elles soient injustement décriées, elles appartiennent au patrimoine culturel de la France. Avec le temps, l'expression prit un sens figuré. Elle devint l'énonciation d'un cliché, que l'on critique, pour désigner une vision naïve, emphatique et positive, qui montre le bon côté des choses.

« Image d'Épinal contre image d'Épinal, l'enfer du marché contre le paradis capitaliste, le décor est planté », écrit Alain Minc dans www.capitalisme.fr.

1. Francisation du napolitain *pulcinella*, déformation du bas latin *pullicenus*, « poussin ».

Plaisirs, déplaisirs, turpitudes

Le domaine aussi varié qu'inépuisable de nos passions, de nos émotions, de nos qualités et défauts, inscrit sa marque indélébile dans la foule des expressions figurées. Ces locutions traduisent en abondance nos heurs et nos malheurs de toutes sortes. Elles disent à foison et sous bien des formes nos rires et nos pleurs, nos joies et nos peines, nos satisfactions et nos désillusions, nos jouissances et nos souffrances, nos doutes et nos certitudes, nos espérances, nos revendications et nos frustrations. Tout ce qui excite l'esprit, enflamme le cœur, bouleverse l'âme, appelle des images percutantes, des métaphores lumineuses qui éclairent la pensée et disent nos impressions. Il n'en peut être autrement, sauf à se révéler insensible comme un bloc de pierre.

Entrons dans cette sorte de caverne d'Ali Baba.

En souffrance

Se dit d'une chose en attente (de conclusion), en suspens, en délibéré, en arrêt momentané.

C'est donc le fait de surseoir, correspondant à un sens vieilli de *souffrir* (endurer, tolérer) : *affaire en souffrance* (non traitée ou jugée), *marchandises en souffrance* (non retirées). Le plaignant souffre quand le *verdict est en souffrance*, les lettres à la poste restante aussi. Et, en architecture, un *jour de souffrance* est une ouverture tolérée dans une façade, donnant vue sur le voisin, ce qui fait dire, par plaisanterie, qu'à un jour de souffrance on préfère une nuit de plaisir. 🐾 Dites « en souffrance » et non « en stand-by », merci.

A cor(s) et à cri(s)

C'est-à-dire avec ardeur, par tous les moyens, en réclamant à haute voix, à grands cris et par tous les moyens.

L'expression vient de la chasse à courre, où les veneurs poursuivent la pauvre bête en mêlant les sonneries de leurs cors à de grands cris pour forcer l'animal traqué, les chiens aboyant à qui mieux mieux.

Eugène Sue, dans *Les Mystères de Paris* : « A leur suite [*les chiens*], viennent les chasseurs vêtus de rouge, courbés sur l'encolure de leurs chevaux rapides ; ils animent la meute à cors et à cris ! »

Pascal Durand, dans *Médias et Censure : les figures de l'orthodoxie* : « Le général Boulanger s'est retrouvé dans les années 1880 à l'épicentre de revendications qui, toutes diversifiées qu'elles fussent, le poussaient à prendre le pouvoir dans le but d'instaurer une république plébiscitaire et autoritaire, tout en procurant à la France meurtrie par la défaite de 1870-1871 cette revanche sur l'Allemagne que les nationalistes réclamaient à cors et à cris. »

Prendre ses cliques et ses claques

C'est « déguerpir en emportant toutes ses affaires ».

Mais pourquoi donc ses cliques et ses claques seulement ? Tout bonnement parce que les *cliques* signifient « jambes » et les *claques* « chaussures », les unes comme les autres servent à partir.

L'expression a d'autant mieux prospéré qu'elle renforce l'onomatopée bien sonore *clic clac*.

Eric Naulleau, dans *Pourquoi tant d'E.N. ?* : « Le libraire qui en avait depuis longtemps sa claque avait pris ses cliques et ses claques et ne vous a laissé que le double clic. »

Clouer au pilori

C'est « désigner quelqu'un à la réprobation, à l'indignation, au mépris public ».

Instrument de torture, le pilori était autrefois une roue ou un poteau où on *clouait* (« fixait » au figuré), tête enserrée dans un carcan, un criminel exposé en place publique en sorte qu'il reçoive insultes et crachats.

Montesquieu, dans *L'Esprit des lois*, VI, 16 : « [le roi] vit, en passant, un homme au pilori, il demanda pourquoi il était là : – Sire, dit-on, c'est parce qu'il fait des libelles contre vos ministres. – Le grand sot ! dit le roi, que ne les écrivait-il contre moi ? on ne lui aurait rien fait. »

👉 L'image du pilori a été chassée par l'inacceptable *bashing*, anglicisme que tant d'autres locutions remplacent avantageusement, en particulier « vouer aux gémonies* ».

Etre sur la sellette

C'est « subir un interrogatoire pressant dans une situation d'accusé » ; par extension, « voir sa position menacée ».

L'expression a d'abord signifié « être exposé au jugement d'autrui, à sa critique ».

Jusqu'à la Révolution française, la sellette était un petit siège en bois où, au tribunal, on faisait asseoir le prévenu, fers aux pieds. Passée au figuré, l'expression devint synonyme d'interrogatoire serré et pénible, puis de position inconfortable.

Dans sa fameuse mise en accusation de Louis XVI, Robespierre s'écria : « Assoyons sur la sellette celui qui se plaçait sur un trône, et donnons à la royauté l'humiliation d'être accusée dans la personne de Louis ! »

Michel Mussolini, dans *150 Idées reçues sur la France* : « Inévitablement, on en vient [à propos des salaires jugés trop élevés] à remettre sur la sellette le Smic, cette véritable digue, symbole de l'IAA (irréversibilité des avantages acquis)... »

Battre la chamade

C'est, en parlant du cœur qui palpite, « succomber à l'affolement, à l'angoisse, à des émotions très vives, à des sentiments trop forts ».

Mot que le roman éponyme de François Sagan rendit célèbre, la *chamade* était une sonnerie de trompette ou un roulement de tambour par lequel les assiégés exprimaient leur intention de se rendre aux assaillants. *Battre la chamade* signifiait donc « capituler ».

Théophile Gautier, dans *Le Capitaine Fracasse* : « Ses belles joues en devinrent pâles comme cire vierge, et son pauvre petit cœur se mit à battre la chamade dans la forteresse de son corsage. »

Envoyer aux pelotes

C'est « envoyer au diable, repousser avec brusquerie » (*Le Robert des expressions*), familièrement « envoyer balader, envoyer sur les roses » ou, très vulgairement, « envoyer se faire foutre ».

Pelote, dans l'argot militaire, désigne le peloton disciplinaire. On envoyait aux pelotes celui qu'on voulait punir – puis, par extension, celui que l'on envoie promener.

Janine Boissard, dans *Loup, y es-tu ?* : « Le téléphone avait sonné plusieurs fois, des cons qu'elle n'avait pu s'empêcher d'envoyer aux pelotes. »

Se monter le coup ou se monter le cou

C'est « faire accroire, abuser quelqu'un ou s'abuser soi-même », étant observé que *se monter le cou* procède d'une confusion avec *se monter la tête*.

Paul Léautaud, dans son *Journal littéraire*, tome XII, recourt aux deux orthographes : « Grande surprise pour lui de ce que je lui ai dit de mon état d'esprit comme écrivain ; à savoir que je ne me monte pas le coup sur mon compte. » Il écrit ailleurs : « J'essaie de me monter le cou sur l'intérêt et la curiosité que va susciter la publication de mon *Journal* dans le *Mercur*. »

Dans *La Langue française dans tous ses débats*, Aristide (Maurice Chapelan) dit qu'il y a là deux sens différents : « Veut-on dire qu'on se trompe ou a été trompé, qu'on se fait des idées exagérées ou fausses, c'est coup qu'il convient d'écrire, comme Léautaud a eu raison de le faire dans le premier exemple, et tort de ne pas le faire dans le second », se monter le cou – ou le col – signifiant « afficher une prétention » ou, comme disait Henry Gauthier-Villars, alias Willy, « poéter plus haut que son luth ».

Cracher au bassinet (ou au bassin)

C'est « délier sa bourse contraint et forcé, casquer, raquer, généralement sur requête et à contrecœur ».

Y être forcé, P.-M. Quitard en exprime le désagrément dans son *Dictionnaire des proverbes*, paru en 1842. Il dit que sortir sous la contrainte des sous de sa bourse procure autant de plaisir qu'à un catarrheux qui « expectore ses mucosités ». D'où la métaphore peu ragoutante.

Michel Peyramaure, dans *Les Rivaies : Lucrèce Borgia et Isabelle d'Este* : « Il se fit [...], au Vatican, un intense commerce de simonies et d'indulgences. Les pécheurs devaient cracher au bassinet, suivant des tarifs précis, pour s'éviter les rigueurs de la géhenne. »

En avoir sa claque

C'est « en avoir par-dessus la tête, être dégoûté de quelqu'un ou de quelque chose, en avoir tout son saoul, en être excédé ».

D'après *Le Robert des expressions*, cette locution populaire proviendrait du dialecte picard, où elle signifie « avoir sa bonne mesure (de lait) », la proximité phonétique avec l'onomatopée *clac* ayant fait le reste, quoique Maurice Rat, quant à lui, remarque que l'on est claqué quand on est mort ou très fatigué. Va savoir !

Yasmina Khadra, dans *L'Écrivain* : « J'en ai ma claque de chercher après chaque mot dans le dictionnaire. »

👉 On dit aussi, très vulgairement, « en avoir ras-le-bol* ».

Fichu comme l'as de pique

Se dit, aujourd'hui, par dénigrement, d'une personne mal bâtie ou mal habillée, ou, par injure, de quelqu'un de ridicule, niais, sot, stupide.

L'origine de cette vieille expression à géométrie variable est obscure. Au XVII^e siècle, elle se disait d'un individu niais, selon la vague ressemblance qu'il y aurait entre l'as de pique et le croupion d'une volaille. Dans *Le Dépit amoureux* de Molière, Marinette dit à Mascarille : « Taisez-vous, as de pique ! », ce qui, dans son esprit, signifie « un homme nul, un imbécile ». Au XIX^e siècle, l'expression se mit à désigner quelque chose de mal présenté – tandis que Littré y voit une « mauvaise langue » par assimilation avec *aspic*, serpent venimeux.

C'est dire qu'avec cette carte on en a vu de toutes les couleurs.

Jacques Deltour, dans *Tueuses à Palerme* : « – Pourquoi dites-vous que l'as de pique est fichu ? – C'est une expression argotique française. – Argo... quoi ? – Une phrase populaire... On dit fichu comme l'as de pique quand tout va de travers. »

Avaler des poires d'angoisse

On fait avaler des poires d'angoisse à quelqu'un quand on l'étrangle ; par extension, quand on l'angoisse, quand on lui fait « éprouver quelque mortification très sensible », est-il écrit dans *Le Courrier de Vaugelas* (1873).

On appelait « poire d'angoisse », à cause de sa forme, un bâillon utilisé pendant les guerres de Religion au XVI^e siècle, que l'on plaçait et cadenassait dans la bouche du prisonnier. Cependant, l'expression, employée par Rabelais, est antérieure : il s'agit d'un jeu de mots sur le nom d'un village nommé Angoisse, en Dordogne, dont les poires étaient très âpres au goût. Aux XVI^e et XVII^e siècles, on parlait de *poires d'estrangillon*, mot qui, précisément, signifiait « étranglement ».

Rabelais, dans *Pantagruel* : « Le sousil et l'ancole croistront plus que de coustume, avecques abundance de *poires d'angoysse*. » Déjà, au siècle précédent, François Villon disait, dans le *Grand Testament* :

*Dieu mercy, et Jacques Thibault,
Qui tant d'eau froide m'a fait boyre,
En ung bas lieu non en ung hault,
Manger d'angoisse mainte poire.*

Aller à vau-l'eau

C'est « aller à sa perte, se désorganiser, périliter ».

Littéralement, l'image signifie « aller au fil de l'eau, du courant, se perdre comme l'eau dans un *vau* » (c'est-à-dire un val).

Honoré de Balzac, dans *Une ténébreuse affaire* : « S'ils avaient voulu servir, ils auraient gagné des grades supérieurs et pourraient aujourd'hui se marier avantageusement. Voilà tous mes plans à vau-l'eau. »

Renaud Camus, dans *Les Nuits de l'âme* : « Surtout, cet hôtel très bien placé [à Madrid], littéralement à deux pas de la Plaza Mayor, et qui semble en bon état d'entretien au premier regard, va de toute part à vau-l'eau. »

👉 On dit aussi « partir en eau de boudin » et, très grossièrement, « se barrer en couille ».

Tomber sur un bec

C'est « se heurter à une difficulté importante, avoir une déception, faire une rencontre malheureuse ».

L'expression est raccourcie de *tomber sur un bec de gaz* ou *sur un réverbère*, contre lesquels les passants étourdis butaient, et qui faisaient donc obstacle.

Roger Vercelet, dans *Remorques* : « Le bateau désarmé qu'il traînait à bout de laisse manquait, à tous coups, d'aller s'y écraser le nez, comme un ivrogne sur un bec de gaz. »

👉 On dira, dans le même sens, « tomber sur un os », qui viendrait du vocabulaire des militaires au début de la Grande Guerre : on pouvait rencontrer plus d'os que de viande dans le rata... De là, par extension, la diffusion d'expressions telles que « un os dans le fromage », « un os dans le potage », etc.

Etre dans le trente-sixième dessous

C'est « être très abattu ou dans une fort mauvaise situation ».

Trente-six marque l'intensité ; il exprime un état extrême, comme dans « voir trente-six chandelles ».

Selon Lorédan Larchey, dans *Les Excentricités du langage français* (1861), l'expression argotique vient du parler des théâtres, où il y a plusieurs niveaux sous la scène ; en cas de lazzis et de sifflets, les acteurs hués n'ont plus qu'à se cacher, et au plus bas. Il donne à titre d'exemple cette phrase tirée d'un auteur de romans populaires, Xavier de Montépin, dans *Les Chevaliers du lansquenet* : « Nous sommes tombés subitement amoureux l'un de l'autre, et du premier coup le pauvre vicomte a été enfoncé dans le trentième-sixième dessous. »

Jean-Pierre Koffel, dans *Dalal mon amour* : « Elle est dans le trente-sixième dessous : vague à l'âme, mort dans l'âme, le cafard, le spleen quoi. »

René Goscinny, dans *Astérix chez les Helvètes* : « Tu entends, Obélix ? Il y a quelqu'un dans le XXXVI^e dessous. Tu es sûr que c'est le pays des monts, ici ? »

Se mettre martel en tête

C'est « se faire du souci, se tourmenter, être hanté par une inquiétude obsédante ».

Il y a là une comparaison pour le moins exagérée avec un marteau qui frapperait sur la tête, *martel* (qui donna *marteler*) étant le doublet ancien de *marteau*.

A l'origine, l'expression évoquait la jalousie, comme dans *Le Dépit amoureux* (I, 1) de Molière :

*Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous ayez pu prendre martel en tête.*

Delphine de Vigan, dans *Rien ne s'oppose à la nuit* : « Lucile avait des lubies, des phobies, des coups de gueule, des coups de cafard, aimait prononcer des bizarreries – auxquelles elle-même croyait plus ou moins –, passer du coq à l'âne et de l'âne au coq, se mettait martel en tête, lançait des piques, frôlait les limites, jouait avec le feu. »

✂ De la même façon, on « se fait du mouron », qui signifie exactement « se faire des cheveux », le *mouron* étant un mot d'argot désuet pour désigner poils et chevelure.

✂ On dit aussi joliment « se faire du tintouin ».

Mettre au rancart

C'est « mettre à l'écart, au rebut, se débarrasser de quelque chose ou de quelqu'un ».

La locution, née au XIX^e siècle, vient du normand *récart*, « rebut », de *récarter*, « épandre le fumier ».

Colombe Schneck, dans *Mai 67* : « On arrivait avec de nouvelles méthodes, on voulait simplifier la fabrication, utiliser des machines industrielles, mettre au rancart leurs machines et leurs procédés vieillots. »

Tonino Benacquista, dans *Saga* : « Vingt ans de la vie de Mathilde se déroulent jusqu'aux Champs-Élysées. Vingt ans de douleur et de dévouement à un salopard qui l'a mise au rancart comme un jouet cassé. »

🐾 On a beaucoup fustigé au début de la Cinquième République « les politiciens au rancart », ceux de la Quatrième, appelés aussi « les chevaux de retour* ».

Mener la vie à grandes guides

C'est « mener une vie de luxe et de plaisir, vivre largement, fastueusement, sur un grand pied, en dépensant beaucoup », « prodiguer sans retenue sa fortune, sa santé » (Littré).

La métaphore, désuète, vient des déplacements hippomobiles, lesdites guides étant des lanières de cuir ou des cordons de chanvre dont se servaient les postillons et les cochers pour mener les chevaux attelés à une voiture, les grandes guides dirigeant les chevaux de tête. Les gens fortunés faisaient mener à grandes guides les chevaux. L'idée de fortune vient de là, de l'impression de munificence que donne l'attelage, que seuls les riches pouvaient se permettre.

Jacques Copeau – Louis Jouvet, dans *Correspondance (1911-1949)* : « Merci aussi pour votre allocation à mes deux colombes. Je crois qu'elles vont mener la vie à grandes guides si ça continue ! »

🐾 En d'autres termes : « avoir des largesses de prince russe », tandis que « courir à grandes guides » signifiait aller à toute vitesse.

Jeter sa gourme

C'est « faire des frasques », en parlant des jeunes filles ou garçons qui viennent d'entrer dans le monde et y font mille

folies, donc des folies de jeunesse, ce qui fit dire à Balzac : « Il faut que jeunesse jette sa gourme. »

La gourme est une maladie des voies respiratoires des poulains ; presque tous les chevaux étaient victimes de cette affection bénigne dans leur jeune âge, d'où la comparaison avec les jeunes gens, dont le passage par une période de frasques était tout aussi obligé.

Valéry Larbaud, dans *Barnabooth* : « Je ne fais que m'amuser, jeter ma gourme à tous les vents de l'Europe. »

Bille en tête

Expression familière signifiant « avec audace et franchise, sans prendre nécessairement le temps de réfléchir ».

La locution vient d'une technique propre au jeu de billard, où jouer « bille en tête » consiste à taper la boule avec puissance en son centre, franchement, sans mettre d'effet, c'est-à-dire sans subtilité.

Si en argot « bille » signifie « tête », l'expression n'est pas pléonastique.

Pascal Dessaint, dans *Une pieuvre dans la tête* : « Ça doit être une sacrée garce pour attirer les mecs comme des mouches sur un morceau de sucre, à moins que ces mecs soient particulièrement mal dans leurs loques, et donc prêts à se jeter bille en tête dans n'importe quel coup foireux ! »

🐞 Deux autres expressions sont issues du billard : « toucher sa bille » (montrer son habileté ou sa compétence) et « un jeu à double ou triple bande » (tactique visant un objectif par des moyens contournés).

Mener une vie de patachon

C'est « mener une vie agitée, débridée, dissipée, dissolue, toute de plaisirs, de débauche ».

Avant les trains et les automobiles, le patachon était le conducteur d'une diligence inconfortable et peu coûteuse, la patache. Il la menait d'un endroit à l'autre et avait la réputation de visiter toutes les tavernes qu'il rencontrait. D'où l'image d'une activité dissolue.

Marcel Aymé, dans *Le Passe-Muraille* : « On le vit bien pour Sabine. Celles de ses sœurs qui menaient une vie de patachon, un amant aujourd'hui, un autre demain et tous les jours faire la valise, vinrent les premières à résipiscence. »

Au septième ciel

Se dit quand on est au maximum du ravissement, au comble de la béatitude, à l'extrême de la jouissance.

Dans leur cosmogonie, les Anciens imaginaient que les sept planètes connues s'accompagnaient chacune d'une sphère de cristal appelée ciel et qu'au-delà, vers les étoiles, siégeaient les dieux. Pour qualifier l'extase érotique, on se limitait au « troisième ciel », la troisième planète, Vénus, déesse de l'Amour.

René de Obaldia, dans son *Discours de réception à l'Académie française* : « Que la vie soit un songe, Calderon nous en avait avertis ! Celui qui vient de s'emparer de moi me transporte au septième ciel. Miracle ! je me sens reverdir ! »

Se porter comme un charme

C'est « être en parfaite santé, se porter très bien et même merveilleusement ».

L'image du charme prête à controverse. Pour les uns, cet arbre de belle futaie, dur et tenace, et qui vit très vieux, symbolise la bonne santé. Pour d'autres, il n'est synonyme ni de force ni de puissance, la métaphore serait donc abusive. Il y a fort à parier que l'autre sens du mot *charme*, « enchantement », explique, par son côté magique, voire miraculeux, le fait qu'on se porte bien. Mais attention ! Comme le disait le docteur Knock, la santé est un état précaire qui ne présage rien de bon.

Pascale Gautier, dans *Les Vieilles* : « Mais de tout cela aujourd'hui elle se moque, parce que aujourd'hui c'est son tour. A elle. De décliner. Elle devrait suivre l'exemple de cette courge de Mme Rousse et boire du porto à gogo pour se porter comme un charme. »

S'entendre comme larrons en foire

C'est au sens positif « s'entendre très bien, à merveille » ; au sens péjoratif « être de mèche, de connivence, d'intelligence pour perpétrer un mauvais coup ».

Les larrons étaient des brigands, des voleurs, comme ceux qui flanquaient Jésus sur la croix. Les foires, les marchés où se pressait la foule, étaient pour les malfaiteurs le lieu rêvé pour perpétrer leurs mauvais coups ; encore fallait-il se mettre d'accord pour se partager le gâteau...

L'expression a perdu son sens premier. Elle évoque à présent les « compères ».

Balzac, dans *César Birotteau* : « Nous sommes réunis en conseil, une vraie Chambre, mais où l'en s'entend comme des larrons en foire. Ah ! diable ! nous délibérons. »

Dorer la pilule

C'est, par des paroles aimables, flatteuses, « faire accepter une chose désagréable en la présentant sous des couleurs trompeuses, trop favorables » (*Le Robert*).

Littré précise : « C'est donner un tour agréable à ce qui est, de soi, déplaisant, pénible. »

L'image vient du monde pharmaceutique. Pour atténuer le goût des pilules amères et masquer la couleur des médicaments administrés aux patients, on enrobait les pilules dans une pâte sucrée et dorée.

Voltaire, dans *Le Roi de Prusse* :

*Quoi ! tous avez l'esprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en sont pas moins des assassins.*

👉 « Avaler la pilule » signifie « accepter contre son gré ».

S'en moquer comme de colin-tampon

C'est « n'en faire aucun cas, n'y attacher aucune importance, s'en fiche totalement ».

Colin-Tampon, semble-t-il, était le surnom donné après la bataille de Marignan aux Suisses enrôlés dans les armées du roi de France, parce qu'ils étaient accompagnés d'une batterie de tambours (sur lesquels on « tamponne »). On s'en moquait, comme l'ennemi se moquait des roulements de tambour pendant la bataille.

Au XIX^e siècle, le poète et chansonnier Pierre Désaugiers écrivit :

*Me moquant des maux de la vie
Tout comme de Colin-Tampon,
Pon, pon, pon, pon
J'aimai toujours à la Folie
Un long dîner, un court jupon,
Pon, pon, pon, pon.*

Dans les régiments, s'entendait aussi « s'en moquer comme de l'ardillon de la boucle de son bissac ».

👉 Expression équivalente : « s'en battre la couenne* ».

La scène

Les expressions issues de la scène – opéra, théâtre, cinéma – ne se limitent pas aux œuvres qui y sont représentées. Elle a un vocabulaire propre. Certains de ses idiomatismes ont essaimé dans le langage commun, à l’instar du « lever de rideau » qui annonce le début de la représentation et qui, employé de façon plus générale, indique une inauguration. Allez, « les trois coups » sont donnés, allons-y !



Parler à la cantonade

C’est « s’exprimer à voix haute sans s’adresser à quelqu’un en particulier ».

La cantonade, ce sont les coulisses. A l’origine, l’acteur parle « à la cantonade » quand il s’adresse à quelqu’un qui n’est pas présent sur la scène. Par extension, dans le langage de tous les jours, on parle « à la cantonade » quand le discours est destiné à toutes les personnes présentes, même celles qui ne sont pas concernées.

San-Antonio, dans *T’es beau, tu sais !* : « “Qu’est-ce qu’il dégoise ?” demande Bérurier à la cantonade. La cantonade faisant défaut, c’est

moi qui lui réponds. »

👉 L'acteur fait un *aparté* quand il se confie aux spectateurs sans que les autres personnages présents sur scène l'entendent. Le mot s'est imposé dans le langage courant pour qualifier une conversation menée à l'écart.

Les feux de la rampe

Ils servent à mettre en lumière quelque chose ou quelqu'un, en le mettant en quelque sorte sous le faisceau des projecteurs.

Au théâtre et dans d'autres lieux de spectacle, la *rampe* est une rangée de lumières disposée le long d'une scène pour l'éclairer. Théophile Gautier parle de « ce qui se passe au-delà de cette traînée qu'on appelle la rampe ». Par extension, est sous les feux de la rampe ce qui est exposé au grand jour.

Christian Jacob, dans *La Clé des champs* : « Depuis plusieurs mois, l'actualité a placé l'agriculture française sous les feux de la rampe. »

Le jeu n'en vaut pas la chandelle

C'est une chose sans importance, elle ne vaut ni la peine ni l'argent qu'on lui consacre.

En usage depuis le ^{xiv}^e siècle, les chandelles, mèches recouvertes de suif, furent très longtemps un objet sinon de luxe, du moins très onéreux. Jusque vers 1820, à l'époque d'avant les quinquets (lampes à huile), il en fallait beaucoup au théâtre ou à l'opéra pour éclairer les salles de spectacle. Cela explique pourquoi, pour une question de

rentabilité, on préférait des pièces aussi courtes que possible. Il fallait aussi que la représentation et les acteurs fussent de qualité pour assurer une bonne recette et amortir le coût élevé de toutes les chandelles consumées. Pour cela, il fallait que le public vienne en nombre.

L'expression vient, à n'en pas douter, de la scène, et non – comme le pense Claude Duneton – des tables de jeux de cartes d'antan, également éclairées par des chandelles.

Voltaire, dans une lettre à la comtesse d'Argental : « Amusez-vous de la vie, il faut jouer avec elle ; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pas d'autre parti à prendre. »

Crever l'écran

On dit par hyperbole d'un acteur qui a une forte présence, un jeu extraordinaire, qu'il crève l'écran.

Littéralement, l'expression, qui nous vient du cinéma, signifie que l'acteur sort en quelque sorte de l'écran pour venir à la rencontre des spectateurs.

Philippe Le Guillou, dans *Stèles à de Gaulle* : « ... [de Gaulle] fulmine, il gronde, il a une masse d'énergie, de violence retenue, prête à crever l'écran, son éloquence est dominée par la rage, elle n'obéit à aucun code, aucun. »

Eparpillé façon puzzle

C'est « dispersé, réduit en miettes », en parlant de quelque chose ou quelqu'un.

On doit l'image du puzzle à l'inoubliable réplique de Bernard Blier jouant le rôle de Raoul Volfoni dans *Les Tontons flingueurs*, film de Georges Lautner dialogué par Michel Audiard : « Je vais lui montrer qui c'est, Raoul. Aux quatre coins de Paris qu'on va l'retrouver éparpillé par petits bouts façon puzzle. Moi, quand on m'en fait trop, j'correctionne plus, j'dynamite, j'disperse, j'ventile. »

Patrick Roger écrit, dans un article du *Monde* des 5-6 mai 2019 sur les élections européennes à venir : « La gauche se présente de façon puzzle, avec l'assurance de sortir de l'élection encore plus éparpillée. »

Réglé comme du papier à musique

Qualifie ce qui est « régulier et ponctuel, réalisé exactement, de manière organisée, calculée, rangée », par extension « soumis à l'habitude ou à la routine ».

L'expression fait allusion au document dont on se sert pour créer une partition musicale, où les cinq lignes parallèles et régulières des portées sont tracées d'avance.


Hélène Montardre, dans *Terminus grand large* : « A sept heures, la petite vieille du premier ferme ses volets. Juste après, la gamine sort de l'immeuble d'en face et s'en va en sautillant sur le trottoir d'en face. C'est réglé comme du papier à musique. »

Tirer les ficelles

C'est « agir sans se montrer ».

Il y a là une allusion claire au marionnettiste qui, derrière le rideau, manie les ficelles des poupées, et qu'on ne voit pas.

San-Antonio, dans *Vas-y, Bêru !* : « Je pense à tous ces morts. Je pense à ce mystérieux Ledvise qui m'a l'air de tirer les ficelles, de loin ! »

 Ne pas confondre avec « tirer sur la ficelle », qui signifie « exagérer, aller trop loin dans la recherche d'un avantage ».

L'air des lampions

« Formule de revendication populaire faite en scandant une formule, un slogan, sur quelques syllabes rythmées et émises sur la même note » (*Le Robert des expressions*).

Née pendant la Révolution de 1848, la locution fut au moment de sa création à prendre au premier degré. Car, Victor Hugo le rapporte dans *Choses vues*, la foule réclamait alors, et entre autres, un meilleur éclairage des rues en chantant « Des lampions ! des lampions ! ». Et elle les revendiquait sur un air de polka.

Arsène Houssaye, dans *Les Confessions, souvenirs d'un demi-siècle* : « Quand toutes les femmes de la banlieue, des bonapartistes sans savoir pourquoi, vinrent, en 1848, assiéger l'Assemblée nationale, chantant sur l'air des lampions : “Nous l'aurons, nous l'aurons !”, on ne savait pas encore qui elles voulaient. Elles l'ont eu. »

Maxence Van der Meersch, dans *La Fille pauvre* : « Toutes les ouvrières se présentaient à l'ouvrage. Et j'arrivais là le matin, tremblante, pour avoir vu, en chemin, des cortèges brandir des pancartes et chanter sur l'air des lampions : “Nos quatre sous ! Nos quatre sous !” »

Autres expressions courantes nées de la scène

Au pied levé	Sans avoir le temps de se préparer
Brûler les planches	Se montrer d'une fougue communicative
Casser la baraque	Obtenir un grand succès
Coup de théâtre	Événement soudain et inattendu
Faire relâche	S'interrompre pour prendre du repos
Jouer les divas	Faire montre d'un caractère capricieux
Ouverture/fermeture du rideau	Début/fin
Tenir l'affiche	Perdurer, être longtemps présent
Troisième couteau	Figurant, rôle subalterne

Déformations expressives

*Quoi voyant Gargantua, y prit plaisir bien grand,
sans autrement s'en vanter.
Et dit à ses gens. « Je trouve beau ce ».
Dont fut depuis appelé ce pays la Beauce.*

Rabelais, *Gargantua*

Prendre un mot dont on ignore le sens pour un autre est compréhensible. On connaît ce dialogue savoureux de Molière dans *Les Femmes savantes* où la Précieuse ridicule, Bélise, rabroue sa soubrette, Martine :

- *Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?*
- *Qui parle d'offenser grand-mère ni grand-père ?*

Ce genre de quiproquo se produit parfois pour les expressions figurées. Des erreurs populaires de compréhension ont fait naître des bizarreries et des contresens. C'est qu'il advient des locutions comme des mots : avec le temps, beaucoup se déforment dans leur graphie comme *trantran* devenu *train-train* ou dans leur signification comme *marée en carême* devenu le pléonasme *mars en carême*, voire dans les deux, comme avec *tomber dans le lac(s)*. En fait, nous avons toujours

tendance à ramener l'inconnu au connu, l'incompris à l'approximatif. Nous le faisons soit par ignorance du vocabulaire comme Martine, soit par pur amusement ou par dérision, comme Coluche lorsqu'il dit « fier comme un bar-tabac » pour « fier comme Artaban ». De ce penchant naturel ou facétieux résulte la fabrication d'étymologies tantôt logiques, tantôt plaisantes, mais toujours inexactes.

Des principales d'entre elles, nous donnons la version d'origine avec, en italique, le mot déformé. Voyons cela de plus près.



Tomber dans les *pommes* / dans les *pâmes*

C'est « s'évanouir ».

Les *pâmes* – du verbe « (se) pâmer » – sont un archaïsme auquel a succédé *pâmoison*.

Le bon peuple remplaça, par altération argotique, *pâmes* par *pommes*, de sonorité voisine, dans l'expression *tomber dans les pommes*, laquelle n'a guère de sens : que viennent faire les pommes dans un évanouissement ?

Des remèdes de bonne *femme* / de bonne *fame*

Le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse les définit comme des « remèdes populaires ordonnés et administrés par des personnes étrangères à l’art de guérir ».

Cette expression souvent utilisée de façon péjorative, voire misogyne, résulterait d’une confusion, à l’oreille, entre « bonne femme » et « bonne fame » (mot aujourd’hui désuet, issu du latin *fama* – renommée, gloire –, qui a donné *fameux*), c’est-à-dire « de bonne réputation ». Louis-Sébastien Mercier, dans *Néologie, ou vocabulaire des mots nouveaux* (1801), donne une définition du mot : « Fame : renommée domestique. “Il a offensé sa bonne fame en ne payant point des dettes criardes.” »

Le malentendu est compréhensible : la locution a en effet de quoi induire en erreur. Dans les familles, c’étaient d’ordinaire les mères qui soignaient. Les femmes de la maisonnée, mères ou grands-mères, avaient leurs « trucs » à elles, des recettes particulières, et c’est ainsi que le glissement de sens s’est opéré.

Pierre Enckell¹ assure que « fame » est « une invention pseudo-étymologique récente ». Il corrobore l’avis de l’Académie française, qui remarque dans son *Dictionnaire* : « Si l’on a peut-être dit anciennement remède de bonne fame, en voulant donner à fame le sens de “réputation, renommée” [...], force est de constater que seule est attestée, depuis les origines, la forme recette de bonne femme... »

Pour autant, que le remède soit « fameux » ou « empirique », le résultat est le même : il soigne, et c’est le principal !

**Se mettre sur son *trente-et-un*
/ sur son *trentain***

C'est « être très bien vêtu, mettre ses plus beaux habits ou ses vêtements de cérémonie ».

Le *trentain* (ou *trentin*) était un drap de luxe dont la trame comportait trente fois cent fils, ceux qui en avaient les moyens se mettaient sur leur trentain. C'était aussi une durée de trente jours consécutifs, comme dans cet exemple que donne Littré : « “Le trentin de saint Charlemagne, à icelui commencer le lendemain de saint Julien-du-Mans, trente jours durant” (Mantellier, *Glossaire*, 1869). »

Par corruption, le mot *trentain*, peu usité parmi le peuple, devint *trente-et-un*.

La déformation du mot tiendrait à un jeu de cartes, le *trente-et-un*, où celui qui totalise 31 points l'emporte. L'explication n'est guère convaincante, car le rapport de cause à effet ne coule pas de source. Une autre hypothèse peut être écartée : le 31 du mois est le jour où l'on touche sa paie, jour faste, donc ; or, il y a autant de mois de 30 jours.

Valoir son *pesant* d'or / son *besant* d'or

Cela signifie « avoir d'excellentes qualités en parlant des personnes, une grande valeur en parlant des choses » (Littré), quoique, souvent, cette expression soit prise de façon ironique pour mettre en doute lesdites qualités ou valeur.

Le mot *pesant* dans cette locution est en réalité la déformation de *besant*, lui-même dérivé de *Byzance*, où cette monnaie avait cours, comme ailleurs en Orient, mais aussi en France, où elle circula aux XIII^e et XIV^e siècles. Au chapitre XXIII de *Gargantua*, Rabelais dit : « Et [*Picrochole*] paye mille bezans d'or pour les dommaiges que [*tu*] as faits en ces terres. » Avec le temps, le *besant* disparut et devint *pesant*.

Le mot de substitution se comprenait d'autant plus aisément que les besants étaient *pesés* : on pesait au trébuchet leur poids d'or (ou d'argent).

Parler français comme une vache espagnole / comme un Basque espagnol

C'est « s'exprimer très mal ».

Pierre-Marie Quitard, dans son *Dictionnaire des proverbes* (1842) : « On a altéré le texte de cette comparaison en substituant *vache* à *Vace*, ancien nom par lequel on désignait un habitant de la Biscaye [*province basque d'Espagne, capitale : Bilbao*]. Ainsi, *parler français comme une vache espagnole*, c'est proprement *parler français comme un Vace*, ou Basque, *espagnol*. » La proximité phonétique entre *vache* et *Vace* (prononcé *vacce*) a fait le reste.

La locution était méprisante pour ce peuple des Pyrénées accusé d'estropier le français. Soit dit en passant, il y a une expression encore plus raciste apparue au temps des colonies pour dire qu'on s'exprime mal : « parler petit nègre ». Cela est aujourd'hui insultant, mais surtout inexact car les locuteurs de l'Afrique noire francophone maîtrisent fort bien notre langue, parfois mieux même que les Français de métropole.

Pierre Mondy, dans *La Cage aux souvenirs* : « Dieu sait que je parle anglais comme une vache espagnole, mais lui et moi nous comprenions très bien ! »

Tomber dans le lac / dans le lacs

Inusitée de nos jours, cette expression signifie « se trouver dans l’embarras ».

Le *lacs* (du latin *laqueus*, « lacet ») est un collet, un nœud coulant servant à attraper du gibier. Mais du fait d’une mauvaise prononciation (« *lak* » au lieu de « *la* »), on entendit et on comprit *lac*. Ainsi, « tomber dans le lacs » devint tout naturellement « tomber dans le lac », expression elle-même entendue comme « tomber à l’eau », et voulant dire « échouer, avorter, n’avoir pas de suite ».

Alphonse Allais, dans *Pour cause de fin de bail* : « L’homme ne se fit pas prier pour me narrer l’aventure : issu d’une famille à la fois honorable et riche (il s’en trouve encore, mais si peu !) et tout jeune, notre ami connut le malheur de tomber dans les lacs d’une gueuse infiniment séduisante. »

Sens (et sans) dessus dessous / C’en dessus dessous

C’est-à-dire « dans le plus grand désordre ».

C’était la contraction de « ce [*qui est*] en dessus [*mis*] dessous », expression qui s’écrivait au Moyen Age « c’en dessus dessous ».

Le passage à la graphie *sens dessus dessous* s’est fait au XVI^e siècle. On comprit à cette époque qu’il s’agit d’une chose *sans dessus ni dessous* ou *sens dessus dessous* (mais *sens dessus dessous* s’est imposé). « L’intelligence de la locution se perdant, dit Littré, on ne sait plus l’écrire ; la prononciation se conserve par la tradition et reste la même ; mais l’orthographe se corrompt. » Notre lexicologue suprême demandait à l’Académie française de rectifier cette « orthographe » vicieuse, chose d’autant plus facile, estimait-il, qu’il n’y a rien à changer à la prononciation.

A *tort* et à travers / A *tors* et à travers

C'est-à-dire « n'importe comment ».

Le mot « tors », devenu archaïque, signifiait « fil tordu par une filandière », d'où : à *tors* et à *travers*, c'est-à-dire « en détours et traverses » (comme le fil à tisser), en tous sens, donc. Rabelais l'utilise.

Le changement lexical est fort ancien. Pour qualifier quelque chose qui ne va pas droit, qui semble donc erroné, on se mit à dire « à tort et à travers ». *Tort* étant un mot immédiatement compris par tous alors que *tors* n'était qu'un terme de métier, le premier de ces deux mots s'est imposé.

De la bouillie pour le *chat* / pour le *chas*

C'est-à-dire « un travail négligé, du charabia ».

Dans son premier sens, au XVIII^e siècle, l'expression avait le sens de « chose inutile, inepte ». D'où l'expression « de la bouillie pour le chat » qu'a retenue la sagesse populaire, car il ne sert à rien de donner de la bouillie à un animal pourvu de crocs solides et pointus.

Or, par une étrange coïncidence, un mot de même prononciation, *chas*, désigne, outre le trou d'une aiguille, « la colle à l'usage du tisserand, colle d'amidon, tirée du grain » (Littré), qui ressemble à une bouillie. Le mot *chat* s'imposa d'autant plus qu'il était connu de tous, à la différence de *chas*, connu de quelques-uns seulement.

Elisabeth du Réau, dans *Daladier* : « Il [*Daladier*] se méfie de certaines notes de synthèse en provenance du Deuxième Bureau. Sur l'une d'elles, il a noté : “Note pessimiste du Deuxième Bureau : de la bouillie pour les chats.” »

Noir comme le *geai* / comme *jais*

D'un noir profond.

Le jais est une variété de lignite d'un noir luisant. Par quelle bizarrerie de langage s'est-on mis à dire « noir comme le geai » ? Car cet oiseau est de couleur bleu et gris. Sans doute parce que ce geai était plus connu que la substance bitumeuse et sans doute sous l'influence de « noir comme un corbeau », lequel est... « noir comme le jais ».

Christine Orban, dans *Fringues* : « Noir, pour moi, c'est une couleur, qu'on se le dise ; je suis parfois vêtue de noir, des souliers au chapeau. Cette couleur est une nuit, un état d'esprit, une fatalité, une facilité : noir comme le jais que portaient les veuves, noir comme l'encre. »

Mou comme une *chique* / comme une *chiffe*

C'est une personne faible de caractère, qui ne résiste à rien.

Une *chiffe* (de l'ancien français *chipe*, « chiffon ») est une mauvaise étoffe. On dit : *c'est une chiffe molle* (personne de caractère faible).

Chiffe fut entendu comme *chique*, laquelle est un morceau de tabac que l'on mâche et qui, de ce fait, devient mou. D'où la locution erronée « mou comme une chique ».

Faire bonne *chair* / Faire bonne *chère*

Le mot d'ancien français *chiere* signifiait initialement « visage ». Il devint *chère*, d'où l'expression « faire bonne chère » : « présenter un visage agréable », puis « faire bon accueil, bien recevoir », avant de vouloir dire « faire un bon repas » au XVII^e siècle. Car cette « bonne chère » fut comprise comme « bonne *chair* ».

Molière, dans *L'Avare* (III, 5) : « Pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent. »

Une *couille* dans le texte / une *coquille*

C'est-à-dire « une erreur de composition ».

L'origine présumée de l'expression est cocasse. Victor Hugo se montrait récalcitrant quand ses écrits étaient retouchés par les protes, voire carrément opposé à leurs révisions. On raconte qu'un jour, pour se venger de l'exilé de Guernesey, l'un d'entre eux laissa passer ce qu'on appelle en langage d'imprimerie un bourdon dans un mot : *coquille*, orthographié sans la lettre *q*. De là viendrait la locution « il y a une couille dans le texte ». Divers auteurs, tels André Gide, Boris Vian, Pierre Desproges, ont signalé, à leur manière, l'amusante modification (coquille/couille).

✂ Par extension de sens, on dit *il y a une couille* quand quelque chose ne va pas en quelque domaine que ce soit.

Aller au diable *vert* / au diable *Vauvert*

C'est « aller extrêmement loin ».

L'expression vient de ce que le château de Vauvert était situé à Gentilly, non loin de Paris, et il passait, selon la légende, pour être un repaire de brigands et, surtout, un endroit hanté par le diable. Dans sa livraison d'octobre 1874, la revue *Le Courrier de Vaugelas* parlait du « diable de Vauvert, dont le tintamarre avait effrayé la population de Paris pendant toute une année » (au milieu du XIII^e siècle) et ajoutait : « On s'est servi de *aller au diable* pour dire aller loin ; et comme le *diable de Vauvert* avait la réputation d'être un plus grand diable que les autres, on a fini par dire *aller au diable de Vauvert*. »

On transforma *Vauvert* en *Auvert*, ce qui donna *diable au vert* ou *diable vert*. Diderot écrit dans *Le Neveu de Rameau* : « J'ai voyagé en Bohême, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Flandre, au diable au vert. »

Ne chercher que *plaies* et bosses / que *plaids* et bosses

C'est « n'aimer que les disputes, les querelles, les noises, la bagarre », littéralement « ne chercher que coups et blessures ».

Littré cite Scarron (*Virgile travesti*, 1648-1653) :

*Et qu'au lieu de fêtes et noces,
On leur a fait plaies et bosses*

Selon Maurice Rat, c'est une déformation de « ne chercher que *plaids* et bosses », au sens de « ne chercher que *procès* et coups ». Car le *plaid* était un tribunal judiciaire et politique du haut Moyen Age et le mot voulait dire aussi *procès* et *querelle*. Un arrêt de 1425 disait qu'il

est permis aux barbiers de « panser clous, bosses et plaies », privilège qu'il possédaient depuis 1372 et que leur contestaient les chirurgiens.

L'absence de « plaids et bosses » dans les écrits anciens rend sceptique sur cette interprétation. Autrement dit, si l'expression est déformée, l'explication, elle, est tordue.

Copains comme *cochons* / comme *soçons*

Se dit d'amis proches qui se rendent des services mutuels, « parfois vulgaires et grossiers » (Maurice Rat).

Il s'agit ici d'une déformation du vieux mot *soçon*, « camarade, associé » (du latin *socius*, « compagnon »), devenu *chochon*, puis *cochon*, animal symbolisant la promiscuité.

Depuis belle *lurette* / belle *heurette*

Depuis bien longtemps.

Mot sans étymologie propre, *lurette* est une déformation d'*heurette*, « petite heure », dans l'expression dialectale *il y a belle heurette*, qui s'entendait « bellurette ». Au siècle dernier, de bons écrivains, dont Anatole France, Jean Giraudoux, l'employaient, écrivant : « Nous ne sommes pas vus depuis belle heurette. »

Au Québec, on dit encore souvent *Il y a belle heure*.

**Le petit bêtisier des bévues populaires
et des déformations humoristiques**

Ni d'Eve ni d'Adam
Pousser des cris d'orfraie
Vieux comme Hérode
Le tonneau des Danaïdes
Une voix de stentor
Fier comme Artaban
Pendre la crémaillère
Tomber de Charybde en Scylla
Saperlipopette
Rire à gorge déployée
Passer du coq à l'âne
Boire le calice jusqu'à la lie
Épée de Damoclès

Ni des lèvres ni des dents
Pousser des cris d'orfèvre
Vieux comme mes robes
Le tombeau des Danaïdes
Une voix de centaure
Fier comme un petit banc / comme un bar-tabac
Prendre la crème ailleurs
Tomber de canif en syllabe
Ça me perd les popettes
Rire à gorge d'employé
Passer du Coca light
Boire le calice jusqu'à l'hallali
Les pets de la dame au clebs

Pêle-mêle

Quand il n'y en a plus, il y en a encore. C'est tout à fait vrai dans le domaine qui nous occupe, car le répertoire des expressions figurées s'étend à l'infini. Il est à l'image même de l'esprit humain, de la folle du logis, des cerveaux en ébullition créative permanente. Et chaque jour que le bon Dieu fait voit arriver une, voire plusieurs locutions sorties toutes fraîches de quelque part ou d'on ne sait qui, comme « à l'insu de son plein gré ».

Les *miscellanées* qui suivent, le fourre-tout, si l'on préfère, réunissent les locutions puisées çà et là dans divers registres. Il y en a pour tous les goûts, tous les niveaux, tous les âges. Elles sont d'hier ou d'aujourd'hui, courantes ou recherchées, originales ou non, le tout étant, ça va de soi, une sorte de bric-à-brac « de bric et de broc ».



De bric et de broc

C'est-à-dire « de-ci, de-là, d'une manière et d'une autre, au hasard des trouvailles ou des dispositions prises ».

L'origine de l'expression est incertaine, mais *Le Courrier de Vaugelas*, en 1874, donne une explication satisfaisante : « Quant à *de bric et de broc*, il me semble que c'est tout simplement *de bric et de brac*, de çà et de là, conservé à l'état d'expression adverbiale, et modifié seulement dans la voyelle de son dernier terme (*a* remplacé par *o*). »

Thomas Beauvils, dans *Les Belges* : « Aux origines de sa création, 1830-1831, la Belgique n'est pas née d'un assemblage de bric et de broc, mais d'une révolution avalisée par les grandes puissances. »

Le petit bout de la lorgnette

Se dit quand on voit les choses de manière étroite, rabougrie, mesquine, qu'on n'en regarde qu'un petit côté, un aspect très limité.

L'expression n'est bizarre qu'en apparence. Car une loi d'optique veut qu'en diminuant le champ – la portion d'espace visible à travers la lorgnette –, le grossissement augmente. Autrement dit, c'est en regardant par le gros bout que les choses rétrécissent, alors que par son petit bout elles s'agrandissent.

Dans *Caprices et Zigzags*, Théophile Gautier percevait bien le phénomène : « Si vous regardiez la ville véritable [*Lahore*] par le gros bout de la lorgnette, vous obtiendriez l'effet du plan ; en regardant le plan par le petit bout, vous le grandissez et obtenez un effet satisfaisant. »

Par le petit de la lorgnette, on voit donc mieux les détails, ce qui est propice à des critiques ; autrement dit, on est tenté de « pinailler », d'être mesquin et de condamner le tout à cause d'une partie, de passer ainsi à côté de l'essentiel.

Victor Hugo, dans *Les Contemplations* :

*Ces grandes questions d'art et de liberté,
Voyons-les, j'y consens, par le moindre côté
Et par le petit bout de la lorgnette. En somme,
J'en conviens, oui, je suis cet abominable homme.*

Avoir maille à partir

C'est « avoir un différend avec quelqu'un, être en contestation, en bisbilles », « en perpétuelle dissension », disait le lexicographe Richelet au Grand Siècle, ou, en langage familier, « se bouffer le nez ».

Depuis les Capétiens, et pendant des siècles, la *maille* était la plus petite unité monétaire du royaume, la moitié d'un denier, d'où l'expression « sans sou ni maille » (être indigent). Et *partir* ne signifiait pas « s'éloigner » mais « partager ». Or donc, partager ce demi-denier, qui était la plus petite pièce en circulation, donna l'idée d'un partage impossible, matière à dispute, contestation, querelle d'argent.

Blaise Cendrars, dans *La Main coupée* : « Quelques Anglais nous quittèrent pour rejoindre l'armée britannique, ceux qui restaient avaient eu maille à partir avec la justice de leur pays. »

✂ Si l'expression était à inventer, on dirait de nos jours « avoir un centime d'euro à partager ».

Faire danser l'anse du panier

C'est l'action de majorer le prix d'une course effectuée pour un tiers sans l'en avertir. Jadis, pour un domestique, surfacturer à ses patrons les marchandises achetées pour leur compte.

Faire les commissions alimentaires était de la responsabilité des domestiques, et l'anse du panier leur revenait de droit ; d'où l'idée de la faire « danser » selon la fantaisie du serviteur.

Guy de Maupassant, dans *Le Parapluie* : « Mme Oreille était économe. [...] Sa bonne assurément avait grand mal à faire danser l'anse du panier. »

Et Didier Decoin dans *La Promeneuse d'oiseaux* :

« — Jusqu'à présent, c'était [la cuisinière] qui s'occupait du ravitaillement, elle en profitait pour faire danser l'anse du panier.

« — Faire quoi ?

« — Elle gardait pour elle une partie de l'argent que lui confiait votre patronne.

« — Oh ! non, protesta Sarah, tout en songeant qu'à défaut de celle du panier, elle avait fort bien su faire danser l'anse du bidon de lait [qu'elle vendait] sur la digue de Braye. »

👉 On dit plus couramment « faire de la gratte ».

Mener une politique de Gribouille

C'est « se jeter inconsidérément dans les ennuis, dans des maux qu'on cherche à éviter ».

Gribouille fut créé au XVI^e siècle dans un texte de 1548, *Le Sermon des fous*. Ce personnage poltron incarne le type populaire du bonhomme sot, naïf et mal avisé. Il se jette bêtement à l'eau pour ne pas se mouiller, comme il le fait dans *La Sœur de Gribouille* sous la

plume de la comtesse de Ségur. D'où l'expression « fin comme Gribouille ».

L'expression s'applique souvent à des hommes politiques lorsque leurs décisions sont inefficaces, frileuses, à courte vue, lorsqu'ils n'en mesurent pas les conséquences fâcheuses.

Jacques Bainville, dans son *Histoire de France* : « Tout le monde comptait sur les Etats généraux, soit pour échapper à la taxation, soit pour garantir le paiement de la dette publique : autant de gribouilles impatientes de se jeter à l'eau de peur d'être mouillés. »

Jacques Julliard, dans *Les Gauches françaises 1762-2012* : « Ainsi de la non-intervention en Espagne : nous savons qu'elle n'était pas conforme à la pente naturelle de Léon Blum, à cent lieues de cette politique de Ponce Pilate, dans laquelle on verra très vite se profiler une politique de Gribouille. »

Le chien crevé au fil de l'eau

C'est, en politique, une preuve d'opportunisme, de ligne flottante, d'action à la petite semaine, au gré des courants de l'heure.

On doit l'expression à André Tardieu, homme d'Etat énergique et courageux, qui fut par trois fois président du Conseil sous la Troisième République entre 1929 et 1932. Jugeant sinieux et opportuniste le comportement d'Aristide Briand, il accusa celui-ci de mener une « politique qui suit le chien crevé au fil de l'eau », gestion au jour le jour, improvisée en fonction des incidents successifs de la vie publique. Le mot fit mouche et devint une accusation fréquente dans le microcosme.

Alain Peyrefitte, dans *De Gaulle*, tome 2 : « *Salon doré, 28 août 1963*. Le Général m'a convoqué, à la veille du Conseil. Stabiliser le prix et les salaires, [dit-il] c'est une politique digne d'un gouvernement. L'inflation, c'est le laisser-aller, c'est le chien crevé au fil de l'eau. »

Monter en épingle

C'est « mettre un fait en évidence, en relief, le faire valoir avec insistance, en général pour l'exploiter aux dépens d'autrui, pour accabler quelqu'un... afin de tirer son épingle du jeu ».

En joaillerie, « monter » signifie *sertir* une pierre pour garnir la tête d'une épingle, à cravate ou autre.

Pierre Combescot, dans *Les Petites Mazarines* : « Quoi ! Comment ! On ose attaquer la mémoire du grand ministre [Mazarin]. Colbert qui veut la chute de Fouquet monte l'affaire en épingle. »

✂ L'épingle entre dans la composition de l'expression « être tiré à quatre épingles », c'est-à-dire être chic et porter des vêtements impeccables, comme lorsque le tailleur les confectionne sur mesure en les ajustant avec quatre épingles. Blaise Cendrars, dans *La Main coupée* : « Le fiston [...], toujours tiré à quatre épingles et assez maniéré, avait immédiatement pigé le mauvais genre spécial à la Légion [étrangère], pâleur, détachement, dandinement, visière cassée, air ténébreux, arrogance gouapeuse, poses de frappe. »

Un pas de clerc

C'est une sottise, une bévue, une maladresse commise par ignorance, inexpérience ou imprudence, une démarche inutile et compromettante.

Ce cleric-là n'est pas un ecclésiastique, mais un cleric de notaire, son secrétaire. Et son pas, en l'occurrence, est un faux pas.

Molière, dans *Georges Dandin* (I, 4) : « Entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de cleric. »

André Kaspi, dans *John F. Kennedy, une famille, un président, un mythe* : « Pour lui comme pour son entourage, la politique étrangère ne souffre pas d'erreurs majeures. Un pas de cleric peut déclencher la guerre nucléaire. Il faut agir, après avoir réfléchi, et longer à tout moment le précipice. »

✂ Cleric qualifie aussi un savant, un lettré, un intellectuel tels ceux auxquels Julien Benda reprochait dans *La Trahison des cleric* de faire d'énormes pas de cleric en oubliant les *valeurs clericales* que sont le beau, le juste, le vrai.

La bailler belle

C'est « se moquer en faisant croire quelque chose devant quoi, interloqué, on reste incrédule ».

Bailler veut dire « donner » ou « servir » et *belle* est ici ironique.

Cette expression charmante vient de l'ancien jeu de paume, où l'emportait celui qui plaçait une balle que l'adversaire ne pouvait reprendre – un coup gagnant, donc : ainsi, il le « leurrait », d'où le passage au sens figuré.

La Fontaine, dans « Le Chat et les Moineaux » :

*Entre les deux oiseaux, il arriva querelle ;
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'insulter ainsi notre ami.*

Avoir la berlue

C'est « avoir des visions, voir ou croire ce qui n'existe pas » ; au figuré, « se faire une fausse idée de quelque chose, se faire des illusions ».

Le mot vient de l'ancien verbe *belluer*, « éblouir », qui, par déformation, engendra *éberlué* et *berlue*. Le *Nouveau Dictionnaire universel et raisonné de médecine* (1772) donne cette définition : « La berlue est un genre de maladie imaginaire, dont le principal symptôme est une erreur de la vue à l'égard des objets. »

A la Renaissance, Amyot dit, dans *De la curiosité* : « Et en nos maux, nous avons la barlue, par ignorance. » Et, au Grand Siècle, Madame de Sévigné : « Ceux qui la verront croiront avoir la berlue. »

🐿 L'argot a tiré *berlure* (illusion) et *se berlurer* (s'illusionner).

La poudre de perlimpinpin

Remède sans valeur, illusoire ou imaginaire.

Perlimpinpin est un mot de fantaisie, de sonorité agréable, fabriqué à plaisir.

On appelait jadis *pimpin* un homme crédule. Pour guérir toutes sortes de maux, les charlatans débitaient cette poudre miraculeuse,

aux vertus prétendument fantastiques, mais totalement inefficace. Ces « embabouineurs de badauds », comme on les nomma au Grand Siècle, vendaient aussi, mots de même sens, de la *poudre d'oribus*, de l'*onguent miton mitaine*, Rabelais parlant de *poudre de dimerdis*.

Olivier de Kersauzon, dans *Le monde comme il me parle* : « Ce n'est pas la chance qui fait les choses, mais rien ne se fait sans elle. S'il n'y a pas un peu de "poudre de perlimpinpin", rien ne peut se faire. »

✂ « La *poudre de succession* n'est pas une poudre de perlimpinpin », disait-on autrefois de cette sorte de *bouillon d'onze heures**.

Un bijoutier du clair de lune

Cambrioleur qui travaille de nuit en opérant à la clarté de l'astre nocturne, mais plus souvent avec une lampe de poche.

C'est une allusion poétique, dans l'argot de la police, au « transport » de nuit des objets précieux volés, les bijoux en particulier.

L'expression a été popularisée par le roman d'Albert Vidalie, *Les Bijoutiers du clair de lune*, et surtout par le film éponyme de Roger Vadim, avec Brigitte Bardot dans le rôle principal.

✂ Outre *nettoyeur de cambrousse*, le *Dictionnaire de l'argot* de Larousse donne, pour « cambrioleur », les équivalents suivants : *baluchonneur, basset, cambriot, caroubier, casseur, fraqueur, fricfraqueur, monte-en-l'air, rat d'hôtel, venternier*.

Une vie de bâton de chaise

C'est une existence dérégulée, une vie de plaisirs, de débauche.

La locution fut interprétée de façon plus ou moins fantaisiste. S'agit-il des bâtons de chaise à porteur ? Jean Duché le prétend, dans *L'Histoire de France racontée à Juliette* : « Les chaises attendent leurs maîtres dans les vestibules ; les longs bâtons restent à la porte ; et les gens qui sont toujours dehors mènent une vie de bâton de chaise. » Ou s'agirait-il des porteurs eux-mêmes ? C'est l'avis du *Larousse du xx^e siècle* : « Probablement par allusion aux porteurs de chaises qu'on voyait traîner, avec leurs bâtons, dans toutes sortes de lieux. » Ou encore, l'expression viendrait des grandes cannes qu'exhibaient les courtisans, sous Louis XIV, et qu'ils balançaient pour se donner de l'allure en épatant les dames, lesquelles surnommèrent ces galantins « bâtons de chaise »...

On disait aussi, par analogie, « mener une vie de patachon », le conducteur de patache – un véhicule lourd et inconfortable – étant supposé mener, lui aussi, une vie déréglée.

Le pot aux roses

C'est le fin mot, le secret de quelque chose, une réalité ou une fortune cachée.

Pot aux roses ou poteau rose ? La controverse ne s'éteint pas. Les lexicologues déploient leur imagination inépuisable et, si j'ose dire, s'envoient les uns les autres sur les roses. Est-ce, littéralement, « découvrir » en soulevant le couvercle d'un pot où l'on cachait des bijoux appelés *roses d'or* ou des choses rares, mystérieuses, la fleur symbolisant la discrétion ? Est-ce une altération de *poteau rose*, que le comte d'Artois fit planter pour complaire à Marie-Antoinette ? Ne comptez pas sur moi pour *éventer la mèche* !

Dans la comédie de La Fontaine *La Coupe enchantée* (scène XIV), Josselin lance : « Chut, ou je te rendrai complice » ; Bertrand répond : « Motus ! ou je découvrirai le pot aux roses. »

Jean Dutourd, dans *Ça bouge dans le prêt-à-porter* : « “Un beau jour”, le “mari bafoué” découvre le “pot aux roses”. Il n’y a que dans les journaux que l’on voit ce pot aux roses qui n’apparaît plus dans le langage depuis cent ans. »

🐱 Au Québec on dit : « Le chat est sorti du sac. »

Boire (prendre) le bouillon

C’est, au sens figuré, « faire de très mauvaises affaires, échouer dans une entreprise commerciale ou financière ».

L’expression dérive du secteur de la presse, où les invendus de journaux, appelés *bouillons*, s’ils sont trop importants, aboutissent à un résultat déficitaire.

Emile Zola, dans *L’Assommoir* : « Ce qu’il y a là-dedans, vous ne l’imaginez pas. C’est-à-dire que, si on appliquait la moitié de ces idées, ça nettoierait du coup la société. Oui, votre empereur et tous ses roussins prendraient le bouillon. »

« Boire le bouillon », c’est donc faire faillite ; mais, par métaphore aussi, c’est avaler involontairement de l’eau en nageant, « boire la tasse » étant fort désagréable, surtout en absorbant de l’eau de mer, mais c’est tout de même nettement moins dramatique que « boire le bouillon d’onze heures* ».

N’être pas né de la dernière pluie

Cette expression apparue au xx^e siècle signifie « avoir de l'expérience, n'être ni naïf ni ignorant », en somme « être averti ».

Quoique la métaphore invoque le ciel, on peut conjecturer que l'image vient plutôt de la terre, quand la pluie provoque l'apparition soudaine d'un champignon.

Dans le même sens, on recourt aussi à deux comparaisons animales, « il n'est pas né de la dernière couvée », et « ce n'est pas un perdreau de l'année », quoique celle-ci évoque l'âge vénérable sans forcément insister sur l'expérience supposée.

👉 Le ciel se retrouve aussi dans l'expression « tomber des nues ». Elle signifie « être très étonné, stupéfait, abasourdi », comme quelqu'un qui chute du firmament. Molière écrit dans *Tartuffe* : « Je suis tout ébaubi et je tombe des nues. » L'expression est distincte de « tomber du ciel », qui signifie « survenir providentiellement, de façon inattendue, inespérée, à l'improviste ».

Ça ne vaut pas tripette

On comprend aisément que cela veut dire « ne rien valoir ou presque » ou « ne présenter aucun intérêt ».

Une tripette est une petite tripe. La connotation péjorative de l'expression vient de ce qu'autrefois « triper » signifiait « mépriser ».

San-Antonio, dans *Autant en emporte le van* : « Trois incisives et une canine, qui ne valaient pas tripette, manquent à l'appel. »

👉 On entend aussi « Cela ne vaut pas pipette » ou « chipette ». Et aujourd'hui, on dit : « Ça ne vaut pas un clou. »

Le roi n'est pas son cousin

Autrement dit, « il est si fier ou si content de lui que le monarque lui-même ne lui semble pas digne d'être son cousin ».

Cela veut dire aussi que l'on est suprêmement heureux, plus qu'un roi, comme dans cet exemple emprunté aux *Historiettes* de Tallemant des Réaux : « Quand il se vit ses quatre mille écus, il croyait, tant il était aise, que le roi n'était pas son cousin. »

L'expression remonte à loin. Jadis, son sens était d'autant plus clair que les rois donnaient le titre de *cousin* aux princes de sang, aux pairs du royaume, ainsi qu'aux cardinaux et aux maréchaux.

L'expression approchante est « se prendre pour le premier moutardier du pape », plus originale et amusante que son équivalent vulgaire « péter plus haut que son cul ».

Aujourd'hui, on dirait plutôt : « Il ne se prend pas pour le quart d'une mandarine. »

Etre Gros-Jean comme devant

C'est, depuis le Moyen Age, « se trouver imbécile, idiot », jocrisse, aurait-on dit jadis. Par extension de sens « éprouver une désillusion », et aussi « être refait, se sentir floué ».

« Devant » doit être compris comme « avant », car l'expression signifie que l'on ne se retrouve pas plus avancé qu'auparavant après avoir espéré beaucoup. On doit la popularité de l'expression à La Fontaine dans « La laitière et le pot au lait » :

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;

Je suis gros Jean comme devant.

Autrefois, on surnommait Gros-Jean le paysan nigaud, puis tout individu benêt, qualification encore plus méprisante quand le manant était gros, bien que, dans ce cas, « gros » s'apparente à « grossier, rustre ».

Francis Ponge, dans *Pièces* : « J'aime mieux marcher dans la boue qu'au milieu de l'indifférence, et mieux rentrer crotté que Gros-Jean comme devant. »

Tomber en quenouille

C'est-à-dire « **péricliter, dépérir, se dégrader** » ; cette expression littéraire signifiait à l'origine « tomber dans les mains d'une femme, devenir sa propriété », en parlant d'une maison, d'une succession. Elle s'est transformée par extension moderne de sens.

Au Moyen Age, la quenouille était l'outil de travail, l'apanage et l'emblème des femmes. Littré donne cet exemple : « Cette maison est tombée en quenouille, une fille en est devenue l'héritière. » Elle s'appliquait aussi, narquoisement, à un homme qui tombait sous la domination d'une femme. Et il est amusant de relever que l'on disait d'une famille qu'« elle est tombée en quenouille » lorsque les filles avaient plus d'esprit que les garçons.

L'expression s'appliquait en particulier à la succession d'un roi défunt. Or, en France, une interprétation misogyne d'une loi germanique ancestrale – la loi salique, celle des Francs saliens – excluait les filles de toute succession. Cela empêcha notamment les princesses d'accéder au trône.

Maurice Druon, dans *Les Rois maudits* : « En vérité ce serait folie de laisser fille monter au trône ! Voyez-vous dame ou donzelle commander les armées, impure chaque mois, grosse chaque année ? Et tenir tête aux vassaux [...] Non, moi je ne vois point cela. [...] Messeigneurs, je vous le dis, la France est trop noble royaume pour tomber en quenouille et être remis à femelle. Les lis ne filent point » (tome IV, *La Loi des mâles*).

On disait aussi « tomber de lance en quenouille » en parlant de fiefs qui passaient des hommes aux femmes.

Après la disparition de la monarchie, tomber en quenouille perdit son sens premier pour prendre celui-ci : « être abandonné, laissé à l'abandon en parlant d'un pouvoir, d'un privilège, d'un domaine ».

👉 Osons, pour le plaisir d'une rime triviale, l'équivalent « partir en couille ».

Payer rubis sur l'ongle

C'est « payer comptant, sur-le-champ et jusqu'au dernier sou sans demander ni remise ni crédit », expression plus élégante que l'affreux « payer cash ».

La métaphore vient de « faire rubis sur l'ongle » qui veut dire « vider son verre de vin jusqu'à la dernière goutte, qui tiendrait sur l'ongle sans s'écouler », rubis étant évidemment la couleur du vin rouge. « On est passé tout naturellement, observe Maurice Rat, de l'idée de vider complètement son verre à celle de payer complètement. »

Louis-Ferdinand Céline, dans *Le Pont de Londres* : « Nous eûmes tout cela illico !... Tout l'assortiment... Achats soldés rubis sur l'ongle bien entendu... mais quel barda ! »

Au gui l'an neuf !

« Exclamation saluant le premier jour de l'année en l'associant à la coutume de cueillir du gui » (*Le Robert des expressions*).

Pour porter bonheur et espérer autant prospérité que longue vie, on place dans les derniers jours de l'année une touffe de gui à l'entrée des maisons. C'est là une tradition ancestrale qui se perd quelque peu en France. Cette coutume nous viendrait des Celtes. Les Gaulois l'adoptèrent ipso facto, comme on le voit dans les albums d'Astérix, où le druide Panoramix coupe scrupuleusement le gui avec sa serpe d'or.

Comme tout symbole a sa signification, celui-ci avait la sienne pour les Celtes : deux ennemis ne pouvaient se réunir sous une boule de gui qu'à condition de déposer au préalable leurs armes – une manière de faire une trêve, à défaut de conclure la paix.

Les druides cueillaient le gui au solstice d'hiver. Leur plante sacrée leur donnait, pensaient-ils, le pouvoir de guérir des maladies, d'immuniser contre les sortilèges et les poisons, d'assurer la fertilité. Dans son *Dictionnaire de la France mystérieuse*, Marie-Charlotte Delmas signale que l'expression n'a pas forcément rapport avec le gui, comme l'ont cru les folkloristes du XIX^e siècle : « Il est à peu près certain qu'il n'en est rien et qu'il s'agit de la déformation du mot "aguilaneuf" (et autres termes apparentés)... » L'expression est issue de « O ghel an heu », qui se traduit par « Que germe le blé ! », un vœu que l'on lançait au solstice d'hiver. Au XVIII^e siècle, une autre tradition s'établit, consistant à s'embrasser sous le gui.

Patryck Froissart, dans *La Mise à nu* : « Dûment habillé en dimanche, J alla, au gui l'an neuf, embrasser sa grand-mère, puis sa tante, et quelques vieilles personnes du hameau, apparentées ou fréquentées, et revint de sa tournée avec son bon an sonnante dans ses poches et une douzaine d'aufflettes trébuchant sur son estomac. »

Le chien de Jean Nivelles

Cette manière rimée de proverbe date du ^{xviii}e siècle. Elle s'emploie à propos d'un individu qui se soustrait à son devoir, qui se dérobe quand on lui demande un service, qui est peu complaisant et fuyant ; donc quelqu'un du genre « Si tu n'as besoin de rien, tu lui demandes ».

*C'est le chien de Jean Nivelles
Qui s'enfuit quand on l'appelle*

Voici l'histoire, authentique, qui la fonde. Ce n'est pas celle d'un chien mais de son maître. Cela se passa au Moyen Age, quand Jean II de Montmorency voulut apporter son soutien militaire à Louis XI, qui luttait contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Pour le succès de son entreprise, le roi de France avait besoin d'alliés. Rangé à ses côtés, Montmorency sollicita l'appui de son fils, Jean de Nivelles. Celui-ci refusa d'obéir à la sommation paternelle pour une raison simple : il avait décidé de soutenir le Téméraire. Bien mal lui en prit. Car, en représailles, son père l'aurait traité de « chien » et, pire, le déshérita en 1463.

Francophoniquement vôtre

Parlons des contrées « ayant le français en partage » : Québec et les trois autres Provinces maritimes (Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse, île du Prince-Edouard), Wallonie-Bruxelles, Suisse romande, Val-d'Aoste, Luxembourg, Liban, Haïti, Louisiane, ainsi que la trentaine de pays francophones d'Afrique et de l'océan Indien, les départements et territoires français d'outre-mer. Elles ont une parlure bien à elles et regorgent de particularismes lexicaux, d'images savoureuses, d'archaïsmes délicieux, de vocables croustillants. Pour ne prendre que deux exemples : le *poulet-bicyclette* du Burkina-Faso, qui désigne quelqu'un qui marche inlassablement pour trouver sa pitance et qui se muscle comme lorsqu'on pédale énergiquement. Et l'ingénieux néologisme doublé d'un mot-valise *vendredire* des Algérois, né durant la contestation populaire commencée en février 2019, qui signifie « manifester pacifiquement dans les rues, le vendredi, après la grande prière à la mosquée ». Voici un assortiment de ces merveilles francophones et leurs significations.



Aller au bololo	Tchad	Aller au bordel (<i>bololo</i> : « beaux lolos », jolie poitrine)
Aller au pas de caméléon	République du Congo	Aller lentement, très lentement
Aller dans le bain avec ses skis	Québec	Etre maladroit, mettre les pieds dans le plat*
L'argent-braguette	Antilles	Les allocations familiales
Attraper le black	Saint-Pierre-et-Miquelon, Québec	Etre morose
Attraper les cordes du vent	Liban	Se forger des chimères
Au bord de la crevaison	Nouveau-Brunswick	A l'article de la mort
Au revoir la France	Sénégal	Matériel d'occasion (voiture, électroménager) venu de l'Hexagone
Avoir de la broue dans le toupet	Québec	Etre agité, débordé (« avoir de la bière – <i>broue</i> – dans les cheveux – <i>toupet</i> »)
Avoir des pensées	Tchad	Broyer du noir
Avoir la bouche sucrée	Bénin	Etre bavard
Avoir le cœur sale	La Réunion	Etre jaloux
Avoir plus de vent que de gouvernail	Québec	Foncer sans réfléchir, confondre vitesse et précipitation
Brasser le canadien	Québec	Engueuler vivement
Ça me bouillonne dans le fond de la flûte	Québec	J'ai une envie pressante d'aller aux toilettes
Camembérer	Suisse	Puer des pieds
Ça pogne !	Québec	Ça va bien, ça roule ! (de <i>pogner</i> , « tenir en main »)
Ça prend pas la tête à	Québec	C'est simple à comprendre

Papineau		
Ça tient comme des broches à foin	Québec	Ça tient comme ça peut, c'est mal ficelé, confus (la broche à foin servant à lier la paille était jadis rudimentaire et cassait souvent)
Chercher une brette	Belgique	Chercher des noises (<i>brette</i> renvoie au <i>bretteur</i>)
Comprendre à grosses tranches	Val-d'Aoste	Comprendre globalement
Un coup de soleil	Haïti	Un coup de foudre
Courir la galipote	Québec	Courir le guilledou*
Déposer sa poche au garde-robe	Luxembourg	Déposer son sac (de dame) au vestiaire
Un deuxième bureau	République démocratique du Congo	Une maîtresse, une concubine
Donner une bonne-main	Suisse	Donner un pourboire, qui se dit <i>dringuelle</i> en Belgique
Eau à ressort	Belgique	Eau de Seltz, eau pétillante
Eparer les hardes sur la ligne	Nouveau-Brunswick	Etendre le linge sur une corde
Etre comme lait et citron	Haïti	Se disputer constamment, être fâché
Etre constipé	Cap-Vert	Etre enrhumé
Faire l'avion par terre	Burkina-Faso	Courir comme un dératé
Faire couloir	Mali	Etre pistonné (on parcourt à cet effet les couloirs des ministères)
Faire le grimpon	Suisse	Jouer les Rastignac (en grim pant dans les hiérarchies sociales), être d'une ambition démesurée, avoir les dents longues

Faire navette	Belgique	Faire le trajet aller-retour quotidien domicile-travail, ceux qui s'y adonnent étant des <i>navetteurs</i>
Glisser sous quelqu'un	Cameroun	Tomber sous son charme
Il fait une de ces cramines	Suisse	Il fait un froid intense
Je vais te montrer qui a mis l'eau dans le coco	Côte-d'Ivoire	Tu vas voir de quel bois je me chauffe
Lâche pas la patate !	Louisiane, Québec	Ne laisse pas tomber !
Laisse les bons temps rouler	Louisiane	Apprécie, profite de la vie (calque de l'anglais <i>let the good times roll</i>)
Mettre ses mains dans l'eau froide	Liban	S'apaiser, retrouver sa sérénité
Poisson la mer	Tahiti	Poisson pêché dans le lagon, par opposition au poisson la boîte acheté dans le commerce
Poser sa candidature	Côte-d'Ivoire	Déclarer son amour à quelqu'un
Se payer la traite	Québec	Se payer du bon temps, s'offrir des folies
Tomber en amour	Québec	S'éprendre de quelqu'un, en tomber amoureux (de l'anglais <i>to fall in love</i>)
Tu m'enlèves l'âme	Liban	Tu m'ennuies, tu m'importunes
Virer son pantalon	La Réunion	Tourner sa veste, changer d'opinion, de parti

Bibliographie sélective

- Daniel APPRIOU.– *Rendons à César. Petit dictionnaire des expressions historiques*, Le Pré aux clercs, 2004
- Annie COLLOGNAT (dir.).– *Dictionnaire de la mythologie gréco-romaine*, Omnibus, 2012 ; nouvelle édition, 2016
- Paul DESALMAN et Yves STALLONI.– *365 Expressions mythologiques et bibliques*, Le Chêne, 2012
- Claude DUNETON.– *La Puce à l'oreille*, Stock 1978 ; Balland, 1985
- Claude DUNETON, avec Sylvie CLAVAL.– *Le Bouquet des expressions imagées, encyclopédie des locutions figurées de la langue française*, Le Seuil, 1990 ; Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2016
- Paul-Emile LITTRÉ.– *Dictionnaire de la langue française*
- Maurice RAT.– *Dictionnaire des expressions et locutions traditionnelles*, Larousse, 1957 ; nouvelle édition, 2007
- Alain REY (dir.).– *200 Drôles d'expressions que l'on utilise tous les jours sans vraiment les connaître*, Le Robert, 2015
- Alain REY, Sophie CHANTREAU.– *Le Robert des expressions et locutions*, nouvelle édition, 2015

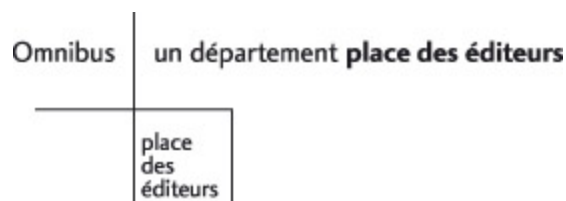
En couverture : création Le Petit Atelier

© 2019, Editions Omnibus

Le Petit Atelier - photo Martini - Illustration © Hélène

EAN : 978-2-258-16273-0

N° Editeur : 1051



« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.se

singlelogin.re

go-to-zlibrary.se

single-login.ru



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>